

Le Samedi^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



Nos feuilletons :

L'ENFANT DU FANTOME

Par JACQUES BRIENNE



L'HOMME DU COFFRE

Par NIGEL WORTH



Chronique ethnographique :

UNE NUIT DANS LA CORDILLIERE

Par LOUIS ROLAND



NOUVELLE

LINE

Par MARIE-ROSE TURCOT



Fantaisie japonaise

PONTIAC

l'Auto de Qualité

DANS LE DOMAINE DES BAS PRIX

Plus Gros

D'un pare-choc à l'autre, le Pontiac 8 en ligne mesure 15 pieds 6 pouces. L'empattement est plus long. Les sièges sont plus larges . . . et il y a amplement d'espace pour les jambes.

Plus Souple

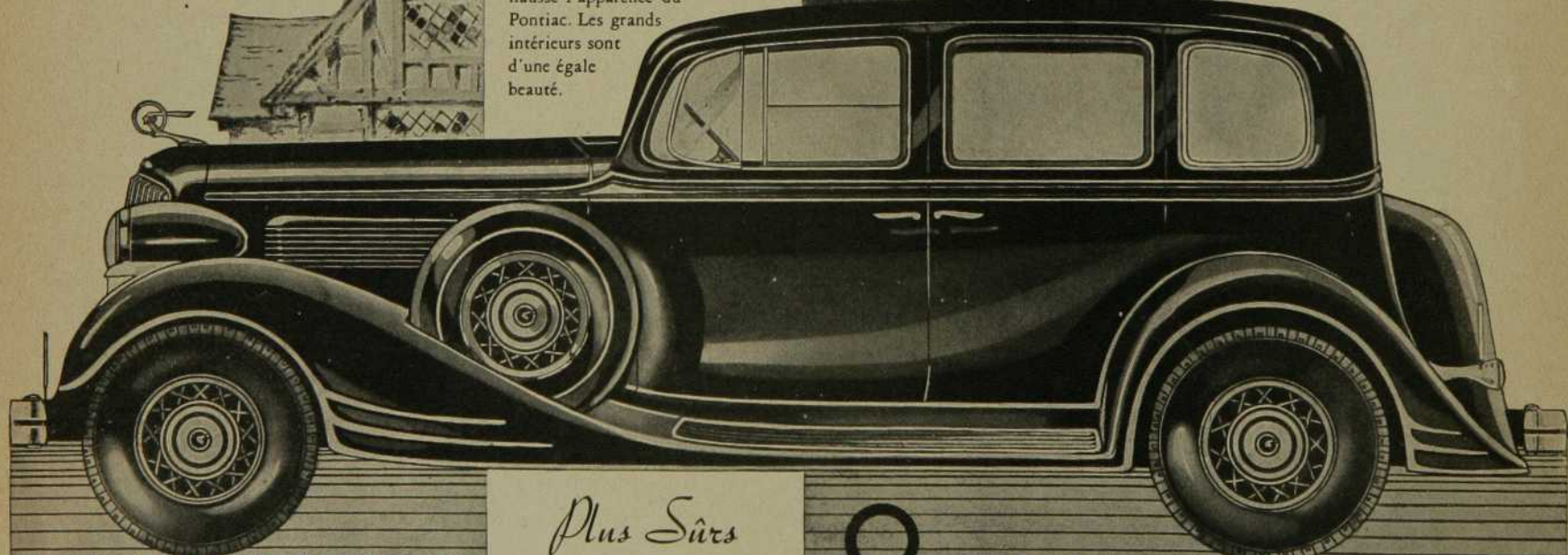
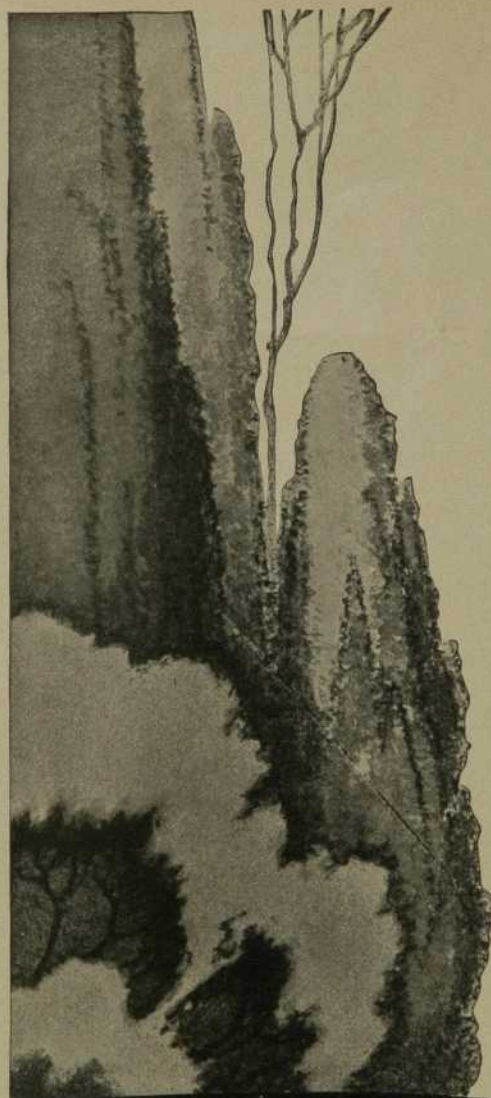
Quatre caractéristiques contribuent à donner le "Roulement Flottant" du Pontiac: les Roues Avant à Genou Mécanique, les Ressorts Equilibrés, les Amortisseurs à Double Action, le Stabilisateur de Marche.

Plus Élégant

Un radiateur incliné en V . . . nouveaux ventilateurs du moteur . . . garde-boue drapés, tout rehausse l'apparence du Pontiac. Les grands intérieurs sont d'une égale beauté.

Plus Sûrs

Les carrosseries Fisher en acier et bois dur . . . les Freins Bendix . . . les Phares à Rayons Multiples . . . le cadre KY . . . le Changement Syncro-Mesh et la vitre de sûreté dans le pare-brise et les ventilateurs Fisher . . . voilà ce qui voit à votre sûreté.

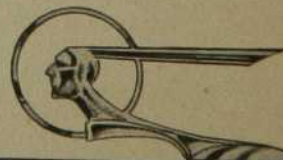


PONTIAC

8 EN LIGNE

Aux automobilistes qui comptent dépenser peu d'argent pour obtenir la performance de gros auto à laquelle ils sont accoutumés, nous disons, voyez l'Economique Pontiac 8 en Ligne! A ceux qui ont l'intention d'acquérir un auto un peu plus cher, sans encourir des frais d'opération plus élevés que ceux de leur auto actuel, nous disons, voyez le Pontiac! Conduisez le nouveau modèle pendant quelques instants. Cette courte expérience suffira à vous démontrer pourquoi le Pontiac est l'auto de qualité à bas prix! Les nouveaux modèles sont maintenant visibles partout.

UNE VALEUR GENERAL MOTORS . . . PRODUCTION CANADIENNE



Editorial

45^e année, No 46

Le Samedi

Montréal, 14 avril, 1934

LA JAMBE

QUAND nous serons au centième siècle, et peut-être même avant cela, me dit le vieux savant, l'humanité n'aura plus de jambes! — et comme je le regardais un peu étonné — quand je dis "nous serons", c'est une manière de parler, rectifia-t-il, car il y aura belle lurette que nous mangerons les pissenlits par la racine. Ah! soupira-t-il, ce sera bien dommage!...

— De ne plus être sur terre dans quatre-vingts siècles d'ici? demandai-je.

— Non: la disparition des jambes. Passe encore pour les hommes, mais les jambes des femmes! Imaginez-vous la boule terrestre sans cet ornement galbeux si plaisant à la vue des amateurs d'art?... Pour moi je préfère ne pas y penser...

— Mais qu'y aura-t-il à la place des jambes, en cet avenir lointain?

— Une mécanique, mon cher, tout simplement. L'individu de l'an dix mille sera l'expression de la motorisation intégrale. La fonction, vous le savez, crée l'organe; inversement, l'organe s'atrophie s'il demeure en état d'inaction permanente et les jambes de nos descendants disparaîtront parce qu'ils ne s'en serviront plus.

Telle est la prédiction fâcheuse mais heureusement à très longue échéance faite par un vieux savant qui s'est, toute sa vie, spécialisé dans l'étude comparative des jambes féminines, ce qui lui a valu sans doute une grande compétence en la matière.

A-t-il raison? Je n'oserais l'affirmer mais encore moins le nier, car il est un fait remarquable: l'humanité perd de plus en plus l'usage normal de ses jambes.

Tant que l'homme n'eut à son service que des moteurs à quatre pattes, tels que chevaux, éléphants, chameaux et autres bidets plutôt encombrants, il considéra toujours ses jambes comme un moyen de transport, sinon rapide, du moins satisfaisant et par conséquent pratique. Il était d'ailleurs à la portée de toutes les bourses et de tous les individus, les jambes fussent-elles de bois.

Cela dura des millénaires au cours desquels la jambe fut à l'honneur non seulement sur la route mais encore dans la conversation. Le pied, qui est sa base, servit à désigner une mesure, et quand un financier pressé de s'enrichir filait à l'étranger avec les capitaux des autres on disait qu'il avait levé la jambe.

Un voyage était un événement qui comptait dans l'existence; bien des braves gens n'en faisaient guère que dans leur jardin et ne s'en portaient pas plus mal. On mettait une heure à faire trois milles et cent ans à parcourir la vie; les cordonniers faisaient des affaires d'or. Evidemment ça ne pouvait pas durer.

Un jour donc, l'homme s'avisa que ses pattes avaient fait leur temps et qu'elles avaient droit au repos. Il fabriqua des mécaniques roulantes, planantes et volantes qu'il qualifia lui-même d'épatantes par un reste de considération pour les pattes, puis il se lança bravement, la tête la première, dans sa destinée.

A l'heure actuelle le piéton commence à devenir l'exception; j'entends le piéton de carrière, celui qui préfère se déplacer par ses moyens naturels, enfin le bi-jambiste pratiquant. Il en reste tout juste la quantité suffisante pour fournir

aux tamponnements, écrabouillades et autres incidents de la rue qui sont la providentielle pâture des journaux. Dans cent ans d'ici, les derniers spécimens de l'espèce auront une belle réputation d'originalité, d'insouciance et de courage, la marche à pattes étant devenue le plus dangereux des sports.

Et dans huit ou dix mille ans, ah, ma foi! mon vieux bonhomme de savant pourrait bien avoir raison, les pattes atrophiées par le manque d'usage auront lentement mais inexorablement



fait place à une petite mécanique rapide et puissante dont nous ne pouvons avoir que très imparfaitement l'idée.

Les conséquences? Essayons de les imaginer.

Quand les pattes masculines auront disparu et que les féminines seront réduites à l'état de poétique souvenir, le dernier des cordonniers sera mort sans descendance et les marchands de culottes auront fermé boutique depuis longtemps.

Les Publications Poirier, Bessette Cie, Ltée

Directeur de la rédaction: JEAN CHAUVIN
975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

Tél.: LAncester 5819-6002

Entered of the Post Office of S. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

Canada		Etats-Unis et Europe	
Un an	\$3.50	Un an	\$5.00
Six mois	2.00	Six mois	2.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 5 h. 30 p. m.
Le samedi, 9 h. a. m. à 12 h. 30.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant leur expédition.

Finis également les commerces des bas, chaussons, chaussettes, patins et skis; architectes, charpentiers et menuisiers seront dans le marasme, n'ayant plus d'escaliers à construire, et les salles de danse auront fermé leurs portes.

Il y aura pourtant encore des danseurs, mais simplement sur la corde raide de la politique.

Il n'y aura plus de pédicures puisqu'il n'y aura plus de cors aux pieds, mais on vendra davantage de baromètres pour annoncer à l'avance les changements de temps. La disparition des jambes bouleversera non seulement l'industrie mais aussi les mœurs; il sera désormais impossible de manifester son mécontentement à quelqu'un en lui envoyant son pied quelque part, et les amoureux ne pourront plus implorer à genoux le sourire de leur bonne amie.

Les suaves jouvencelles de l'an dix mille n'auront plus à leur disposition ce coffre-fort fragile mais tout de même assez sûr qui s'appelle un bas de soie, et la musique militaire, s'il y en a encore à cette époque, devra trouver un autre titre à ses marches.

Il aura fallu des réformes à la grammaire et au dictionnaire afin de les débarrasser de mots désormais sans signification tels que: marcher, courir, piétiner, glisser, se tenir debout, etc. On ne pourra même plus s'asseoir, ce qui supprimera les sièges de toute nature, et sera une mauvaise affaire pour les marchands de meubles, mais ce sera l'âge d'or des fonctionnaires qu'on ne pourra plus "mettre à pied".

Hélas! plus moyen, non plus, de "faire du pied" à sa jolie voisine sous la table...

Ce n'est pas tout, ah! fichtre non!... Il n'y aura plus besoin de trottoirs dans les villes puisqu'il n'y aura plus de piétons, et les maisons seront bâties toutes différemment pour s'adapter commodément à la nouvelle espèce humaine. Les prisons seront extrêmement simplifiées: ce seront des constructions très légères et nullement entourées de murs; on y rangera les prisonniers en longues files après leur avoir tout simplement enlevé le moteur. Il y aura encore bien d'autres changements et bouleversements qu'il serait trop long d'énumérer ici, et les principaux porteront assurément sur le caractère des gens, car la manière de penser varie selon les capacités physiques et le mode de vie qui en résulte.

Mais j'y pense... il n'y aura peut-être pas, en l'an dix mille, que les jambes de disparues par cause d'inutilité, mais bien d'autres organes encore. On aura la nourriture synthétique, c'est-à-dire réduite à sa plus simple expression, et l'estomac devenu sans emploi ira retrouver les jambes dans le royaume des vieilles lunes; suppression fatale aussi des intestins, du foie, des reins, d'une notable partie du sang et réduction fatale du coeur en état de demi-chômage. La charpente humaine, affectée d'une façon générale, s'acheminera lentement vers la disparition totale, de telle sorte qu'un jour viendra où l'individu ne sera plus qu'un simple cerveau greffé sur un moteur.

Au fait, est-il besoin d'attendre à l'an dix mille pour voir de tels phénomènes? On m'assure que c'est déjà commencé et qu'il y a des gens qui, tout en ayant encore l'apparence d'êtres ordinaires ne sont plus que des machines capables de faire un service donnant toute satisfaction.

Il suffit seulement de les bien graisser...

FERNAND DE VERNEUIL



Les trois hommes, en déjeunant à côté de l'admirable inconnue, se sentirent extrêmement émus.

La Princesse Lointaine

Par HENRI KISTEMAECKERS

PAR un bel après-midi, vers cinq heures, les principaux notables de B... dissertaient en groupe sur le mail, quand un formidable coup de trompe, qui semblait partir des portes de la ville, vint s'éteindre en ondes graves sous la voûte des platanes. L'homme, dans son instinct de destruction, a toujours besoin de tuer quelque chose. Après avoir tué quelques réputations, les notables de B... étaient en train de tuer le temps, opération très délicate à mener à bien et qui exige une imagination sans cesse en éveil, surtout dans les sous-préfectures. Il y faut un vif à-propos, et l'art, en s'emparant des moindres conjectures, de parler pour ne rien dire. Ainsi le coup de trompe fut-il admirablement saisi au vol par M. le comte d'Estagnon, conseiller général et maire, qui s'exclama tout aussitôt :

— Encore un de ces sales engins qui vient accrocher nos poules, nos chiens et nos enfants à ses roues !

A quoi M. le sous-préfet, que sa divergence d'opinions politiques avec le comte rendait piquant à toute occasion, répliqua finement :

— Nos enfants, nos chiens et nos poules !

Au fond, ils étaient d'accord. Tout le monde renchérit avec passion, et l'automobile, en quelques secondes, fut voué aux gémonies. Mais un grand silence se fit lorsque la voiture, annoncée par un nouveau coup de trompe, passa majestueusement devant le mail, dans le murmure discret, comme un froufrou de soie, de ses quatre cylindres. Au volant, altière, élégante et toute en sourire, se tenait la plus jolie fille d'Eve qui pût se rêver, longue et régulière figurine aux yeux de turquoise pâle, casquée d'or sous un délicieux tricorne en paille d'Italie. A ses côtés, un chauffeur nègre, en livrée, continuait d'être très noir, et de fixer l'avant du capot dans une attitude d'impeccable correction...

— Matiche ! elle a de la race ! admira le comte d'Estagnon, en connaisseur.

— La belle créature ! fit plus démocratiquement le sous-préfet.

Et un riche propriétaire, M. Tokay de Frontignan, n'osant par pudeur et par timidité confirmer la vive impression qu'il ressentait en con-

templant la chauffeuse, émit une opinion favorable sur sa voiture :

— Il faut reconnaître que ces histoires-là ont fait joliment du progrès.

— Plus de bruit !

— Aucune odeur !

— Et puis, c'est joli à l'oeil...

— Après tout, quand c'est mené par des gens raisonnables...

— Tenez, elle vient de serrer la mécanique...

— On ne dit pas : "serrer la mécanique"... on dit "mettre le frein"...

— Si vous voulez... elle a mis son frein pour laisser traverser le vieux Poulpot.

— C'est une cocotte, à votre sens?...

— Jamais ! affirma nettement M. le comte d'Estagnon, péremptoire.

Il s'y connaissait. Personne n'entreprit de le contredire. Et il triompha du reste sans jactance, en homme habitué à ne pas se tromper dans ses jugements, et à n'en pas tirer une gloire excessi-



ve, lorsqu'on apprit, le soir même, que la prestigieuse inconnue était descendue au Grand-Hôtel de la Croix-Rouge, et qu'elle y était inscrite sous le nom de la princesse Astier-Roqueplan.

— La branche ne trompe pas, affirma simplement le comte, avec un sourire entendu.

Et le lendemain, il s'aperçut que ses fonctions de maire l'obligeaient à aller voir M. Pix, propriétaire du Grand-Hôtel et conseiller municipal, pour l'entretenir d'une question administrative urgente. On en parla très peu. M. le comte d'Estagnon, qui prétendait tout à coup être fort intéressé par l'automobilisme, se fit conduire aux remises pour examiner de près la voiture de la princesse. Il fut très étonné d'y trouver le sous-préfet qui épelait la firme gravée sur le chapeau des moyeux. Et tous deux se sentirent indéfiniment choqués en voyant arriver, quelques minutes plus tard, M. Tokay de Frontignan qui, lui aussi, se sentait brusquement attiré vers les choses du sport. Ils s'en entretenirent tous trois, avec l'aide de M. Pix. Mais cet entretien fut froid et compassé. Il s'avéra bientôt pour M. Pix, que ses fonctions d'hôtelier avaient rendu observateur, que chacun de ces messieurs attendait impatiemment le départ des deux autres. Ils attendirent si longtemps qu'ils furent obligés de s'inviter mutuellement à déjeuner à l'hôtel même. Tandis qu'ils croquaient des radis, la princesse passa, printanière, éblouissante de fraîcheur et de beauté. La comtesse douairière d'Estagnon avait des

verrues sur le nez, le sous-préfet était garçon, et M. Tokay de Frontignan était à peu près veuf. Les trois hommes, en déjeunant à côté de l'admirable inconnue, se sentirent extrêmement émus.

Leur émotion grandit quand ils apprirent que la princesse ne parlait nullement de s'en aller. Elle avait laissé entendre à M. Pix que, séduite par les sites remarquables qui entouraient B..., elle comptait y séjourner quelque temps, longtemps peut-être. Seule et libre, elle n'était même pas éloignée de fixer ses quartiers d'été aux environs de la ville, si elle y découvrait une propriété qui convînt à ses goûts.

M. le comte d'Estagnon fut le premier à s'avouer qu'il était victime du coup de foudre. Mais la princesse altière comme lors de son apparition sur la mail, restait inabordable. Elle répondait de très haut aux saluts empressés du sous-préfet, du maire, et de M. Tokay de Frontignan. Du reste, les trois hommes se gênaient mutuellement avec une féroce obstination. Jamais l'un d'eux n'apparaissait au Grand-Hôtel de la Croix-Rouge sans que les autres, mystérieusement informés, n'y fussent aussitôt sous quel-

que vague prétexte. A la longue, on ne se soucia même plus de prétextes. Ce fut la guerre ouverte. Ils préféraient cela.

C'est alors que M. d'Estagnon eut une idée de génie. Sur les coussins de l'automobile, il avisa un catalogue de la marque, le consulta, et le soir même, cinq minutes avant la fermeture du bureau de poste, les employés le virent déposer en grand mystère un télégramme ainsi conçu :

Autos Filentrombe, Paris.

A tout prix, envoyez-moi immédiatement grande vitesse, une 24-chevaux. Chèque suit. Complément sur simple avis. Mécanicien avec l'auto.
Comte d'Estagnon, maire."

Trois jours après, il y avait la voiture et le chauffeur. L'âme de M. Tokay de Frontignan, et celle du sous-préfet en furent bouleversées. Chacune d'elles fut assez intelligente cependant pour deviner que le télégraphe avait dû jouer un rôle dans une aventure aussi foudroyante. Et avec la complicité d'une petite télégraphiste, qui ne manquait pas de mémoire, deux dépêches identiques à celle du maire s'envolèrent vers Paris.

Mais le comte d'Estagnon avait trois jours d'avance sur ses rivaux. Il sut les employer. Partout où passa la voiture de la princesse, on vit, en coup de vent, filer à sa suite celle du maire

désorbité. Une fois, en rase campagne, l'inconnue arrêta brusquement son engin, en descendit, et s'approcha du comte qui venait de s'arrêter à son tour :

— Enfin, monsieur, que signifie ce manège?

— Madame, fit M. d'Estagnon, livide, les yeux hagards, ce manège signifie que je vous aime éperdûment!

— Vraiment?

La princesse souriait, d'un sourire étrange.

— Eh bien! monsieur, je vais froidement vous étonner. Vous non plus vous ne m'êtes pas indifférent!

M. d'Estagnon, malgré son audace déterminée, faillit s'évanouir de stupeur et de joie. Il s'attendait à un coup de cravache, il recevait une fleur!

— Seulement, poursuivit l'inconnue, énigmatique, je vous préviens qu'il vous faudra de la patience, beaucoup, beaucoup, infiniment de patience!

— Un an, dix ans, s'il le faut! rugit le comte.

— Non, répondit la jeune femme avec un nouveau sourire, soyons moins précis... Laissons au hasard le soin d'intervenir... Ne fixons ni dix ans ni dix mois. Ce sera... Tenez, j'ai une idée charmante, parce qu'elle est pleine d'imprévu, et que l'imprévu seul est porteur d'espérance. Ce sera, monsieur, si vous le voulez bien... quand nous verrons à B... circuler dix voitures comme les nôtres, de même marque et de même force!

Elle sourit encore, esquissa une légère révérence, retourna à sa voiture, et s'enfuit dans un merveilleux démarrage.

— Foi de d'Estagnon! ce ne sera pas demain, mais ce sera bientôt!

Avec une opiniâtreté, une énergie formidables, le comte se mit à circuler pour la marque Filentrombe. Il entreprit M. Pix, visita tous les riches propriétaires, ses amis, soumit sa voiture à des essais interminables mais concluants. Comprenant que cette propagande avait un but caché, le sous-préfet et M. Tokay de Frontignan, qui venaient de recevoir leurs voitures, jugèrent habile de montrer le même zèle. Si bien qu'un mois après, jour pour jour, à trois heures de l'après-midi, la dixième 24-chevaux Filentrombe était solennellement débarquée à la gare de B...

A trois heures et demie, un nègre bon teint, en livrée de gala, déposait chez M. le comte d'Estagnon, chez M. le sous-préfet et chez M. Tokay de Frontignan, le carton corné que voici :

P. P. C.

Mademoiselle Eugénie BEJU

Dite Princesse ASTIER-ROQUEPLAN

Agent général des Autos Filentrombe

Avec ses remerciements

L'Actualité à Travers le Monde

MONTREAL — *La campagne de la Fédération*

Un élément nouveau donne, cette année, à la campagne de la Fédération des Oeuvres de charité canadiennes-françaises plus d'importance encore que celle de l'an dernier, la Saint-Vincent-de-Paul vient de se joindre à elle. L'admirable travail fait dans le passé par cette oeuvre de charité parle éminemment en sa faveur et sa décision rend un éclatant témoignage à la Fédération dont elle consacre le rôle d'animatrice.

Aux époques les plus troublées de l'histoire de Montréal, la Saint-Vincent-de-Paul n'a pas cessé un seul instant d'exercer la charité la plus éclairée comme la plus discrète. Ceux qu'elle a secourus se comptent par milliers. Ses responsabilités sont devenues telles qu'en demandant à la Fédération de les assumer, elle oblige celle-ci à porter son objectif à \$349,000.

Cette augmentation représente près du double du chiffre de l'an dernier; c'est la Saint-Vincent-de-Paul qui justifie la plus grande part de cette addition au budget de 1933. Cependant, sept autres sociétés nouvelles viendront aussi prendre leur part de la souscription additionnelle. On compte parmi ces sept sociétés: la Société féminine de protection, les Cantines scolaires, l'Asile de nuit Saint-Jean-Baptiste, le Patronage Jean-le-Prévost, la Société de secours aux prisonniers, la Maison des convalescentes.

Ces nouvelles oeuvres ont obligé la Fédération à prévoir un supplément très important sur le chiffre atteint l'an dernier. Une somme additionnelle de \$6,000 sera requise par trois autres sociétés qui, sans être encore membres de la Fédération, lui sont affiliées.

L'an dernier, la Fédération groupait seize oeuvres charitables et, cette année, elle en comportera vingt-quatre. Sa prochaine campagne suscitera un très vif intérêt non seulement au Canada mais encore aux Etats-Unis. La Fédération est la plus récente des sociétés de secours organisées. Son succès de l'an dernier lui a déjà attiré

nombre de témoignages encourageants. L'ambitieuse tâche qu'elle s'est imposée, cette année, attirera sur elle l'attention générale, d'un océan à l'autre.

■ ■ ■

FRANCE — *M. Léon Daudet réclame un portefeuille*

"Président Doumergue, je vais vous faire une loyale proposition qui assainira l'atmosphère et écartera sûrement la guerre civile, vers laquelle nous allons à grands pas, comme nul n'en peut plus douter! Prenez-moi, à la place de Chéron, comme garde des Sceaux. Nul n'y trouvera à redire en un pareil moment. J'ai d'assez beaux états de service civique, sur lesquels je ne reviens pas. Je sais où c'est, comprenez-vous. Je ne ferai que le nécessaire, mais le nécessaire sera fait. Le seul fait que vous m'aurez installé place Vendôme rassurera la population parisienne... et la calmera... Croyez-m'en, vous êtes au bord du gouffre, et ce n'est pas Sarraut qui vous en tirera." — Léon Daudet, *Action Française*, Paris.

■ ■ ■

BELGIQUE — *Echos de la mort du roi Albert dans la presse européenne*

LE ROI ALBERT, VU PAR LES CATHOLIQUES

Les initiatives personnelles du Roi, tant en politique intérieure qu'en politique étrangère, révélèrent l'homme de caractère, de sang-froid et d'ardente volonté. Il n'est que de rappeler ses interventions personnelles au moment du traité de Versailles, par exemple, ou dans maintes négociations délicates avec l'étranger, ou encore dans quelques récentes impasses politiques où les stupides querelles de parti menaçaient d'égarer le sort de la nation. — *La Métropole*, Anvers.

PAR LES LIBERAUX...

Albert Ier a réussi à galvaniser son peuple pour la plus noble et la plus sacrée des causes, celle de la liberté et de l'indépendance nationale.

Puis, ayant accompli les plus hautes destinées, il continua à servir simplement et dignement sa patrie, dont il fut le sauveur et le premier magistrat. — *La Meuse*, Liège.

PAR LES SOCIALISTES...

Cette fidélité au devoir, ce respect de la parole donnée, cet attachement à la Constitution proclamant la souveraineté de la nation, qui, joints aux traits de vaillance, marquèrent son attitude, quand l'indépendance du pays fut mise en péril, justifèrent le respect et la considération que lui vouaient, dans ce pays, ceux-là mêmes qui demeurent attachés à leurs convictions républicaines. — *Le Peuple* (éditorial), Bruxelles.

PAR LES COMMUNISTES...

La Belgique, c'est un des pivots de l'hégémonie française. Et Albert fut celui qui, en guerre comme en paix, fit de son pays le vassal complet de l'état-major et de la bourgeoisie de France. — *L'Humanité*, Paris.

PAR LES ROYALISTES...

Prince, roi et même roi constitutionnel, il ne voulait pas ignorer que le premier bienfait des peuples est de recevoir un gouvernement. — *Action Française* (Ch. Maurras), Paris.

UNE PROCLAMATION

Le Roi Albert était un homme de courage, de devoir et de bonté. En qualité de chef de l'Etat belge, il resta, en temps de paix, constamment fidèle à son serment constitutionnel de façon exemplaire, les journées de péril le virent en première ligne pour défendre son pays et son peuple contre l'ennemi. — *Huysmans*, bourgmestre d'Anvers (socialiste).

LES HONNEURS

Le Roi Albert était, d'après *La Métropole*, maréchal de Grande-Bretagne et du Brésil, colonel des armées espagnole et britannique, docteur *honoris causa* de treize universités, membre de neuf académies des sciences, et titulaire de soixante-une décorations étrangères.



UNE BELLE CLIENTELE — Il y a toujours affluence aux consultations de la Fédération d'hygiène infantile, l'une des vingt-quatre sociétés affiliées à la Fédération des Oeuvres de charité de charité canadiennes-françaises dont la souscription publique aura lieu du 14 au 23 avril.



L'ivresse des applaudissements, les beaux étrangers dans la fumée des coulisses, ce serait fini à jamais...

CONSERVATION

Nouvelle canadienne

Par ROLAND CARNIER

LA prière du soir est finie, la longue oraison que les religieuses du Saint... forment ensemble, de leur voix effilée par l'offrande de leur être et la résignation. La mère-directrice du noviciat laisse entendre une dernière invocation qui clôt le chapelet pour la béatification de la Révérende Mère Fondatrice. Silencieuses, paupières basses, rosaire tremblotant à la ceinture, les novices défilent; elles regagnent leur dortoir. Paule Bilodeau, jeune fille de dix-neuf ans, agenouillée à l'arrière de la chapelle ténébreuse, les regarde passer.

Elle voudrait prier pourtant. Quelque chose qui n'est pas un scrupule, mais plutôt un instinct religieux et tyrannique réclame de sa piété lasse, une dernière adoration, un plongeon dans la foi qui calme et verse la paix. Mais ses yeux la trahissent. Elle ne peut s'abstenir de les poser sur ces robes noires qui la frôlent et sur lesquelles des mains, agitées de respect, font tache blanche. Elle examine aussi les souliers qui, éculés, crevassés, demeurent les seuls témoins d'une vie antérieure et abolie. Cette vue, lui rappelle que dans une semaine elle défilera également, mêlée, dissoute presque, dans ces rangs de servantes du Seigneur. Il lui vint un soupir qu'elle étouffe à demi dans la crainte irréfléchie de pêcher. Fatiguée, elle

quitte la chapelle dans un regard de tendre reproche vers le Tabernacle.

Sa chambrette de visiteuse (avant la décision finale alors qu'on lui assignera un lit dans le dortoir commun) l'attend là-haut, au quatrième; la première d'un corridor obscur où palpète la flamme du luminaire de Sainte-Anne. Ce soir, plus que d'habitude, l'intérieur lui en paraît petit, figé. Chaque meuble, chaque objet occupe une place qu'on sent ne devoir jamais changer. La toile cirée qui recouvre le lavabo ne sera jamais autre que blanche. Jusqu'au maigre miroir, entouré d'un bois qui perd sa peinture et si mal situé qu'on se casse les reins à s'y regarder, qui ne peut se concevoir ailleurs qu'à son clou, au-dessus du pot-à-eau; et les poussiéreuses garnitures de feuilles de palme tressées; le bénitier de plâtre ébréché.

Enlevant une à une les épingles, Paule Bilodeau délie son épaisse chevelure d'un brun mât d'acajou: masse tiède que n'ont jamais profanée les ciseaux et qu'elle préfère à toute autre parure.

Ses narines, un instant, se crispent pour y retrouver l'odeur salée que Georges aimait, qu'avide-ment, le soir, il recherchait quand ils étaient seuls. "Pourvu, du moins", raisonne Paule, "que la sécheresse de l'atmosphère ne les altère point?" Elle en prend une gerbe dans ses mains, les soupèse, les égalise, les lisse et caresse comme il LE faisait l'été dernier, après le bain.

Georges! A-t-elle le droit de penser à Georges, maintenant qu'elle a quitté le monde? ... qu'elle n'est plus une personne, plus une femme, mais une religieuse-servante, un cœur émondé qui ne peut plus croître qu'en hauteur, une vouée... Non! Ce ne serait que souffrir de nouveau, pleurer pour lui des larmes inutiles, comme lorsqu'il a fallu l'éloigner, après cette maladie qui l'a rendu si méchant.

Et d'ailleurs, le moment de la réponse définitive est trop près pour que la jeune fille puisse s'attarder dans le souvenir.

Novembre achève (on est au vingt-huit) et, avec lui, le délai que Paule s'est accordé pour se résoudre à la décision à la fois désirable et redoutée. Il ne lui reste plus que deux jours avant les mots qui la feront s'abîmer dans un amour plus immense qu'elle ait jamais connu, un amour extra-terrestre: don de soi-même qu'il y a deux mois elle voulait absolu, fébrile, inassouvi, un peu semblable... (Suite à la page 32)

LINE

NOUVELLE CANADIENNE

Par Marie-Rose Turcot

L'APRÈS-MIDI est tiède, une après-midi de juin claire et embaumée. Les badauds se sont attroupés à quelques pas du parc où, sur un banc ombragé de lilas, deux hommes causent paisiblement.

Un énergumène harangue les passants. Sa barbe hirsute et ses yeux liquides ajoutent au pittoresque de sa faconde tumultueuse. Sa peau semble craqueler aux plis de son visage parcheminé. Il a le sourire canaille d'un pitre qui se paie la tête de son auditoire.

Trois fois, il noue le câble enroulé autour de son cou et frondeur, il invite les témoins à en serrer les noeuds. Quelques naïfs s'avancent et se prêtent au manège. Appuyés à un poteau, au coin de la rue, ils tirent sur la corde, au risque d'étouffer le sale individu ou de le précipiter sur le pavé, s'ils allaient lâcher prise.

Il n'en est rien, naturellement. Après avoir soutenu, impassible, les tiraillements de la cohue, l'escamoteur, alerte aux tours équivoques, dénoue d'une main pressée l'étreinte du collier et proclame:

— Je tiens ce truc du grand Houdini. Pour l'accomplir, messieurs, il faut être spirite. Je suis spirite et à mon âge, je ne crains pas de l'avouer. Qu'on m'emmène à la taverne, et je vous le prouverai après quelques rasades. Je parle trois langues: l'hindou, le hoo-doo et le schedoo...

La foule s'ébahit. Le chemineau s'efface devant son voisin, qui tout en louant les avantages de l'aluminium, fait sonner ensemble écuel et poêlons, pour aguicher les chalands.

— Il y aura toujours des imbéciles! déclare Aubert Vincent.

La fièvre de son regard accentue le carmin de ses joues amaigries. Sa voix grêle trahit un organisme sérieusement ébranlé.

— Ceci me rappelle mes débuts à la Presse, répond Luc Bérard. Un été durant, au Parc Sohmer, j'ai fait le reportage d'un concours lancé par le journal. Il s'agissait de conduire, jusqu'à l'épuisement, une brouette remplie de plomb, un poids énorme. Chaque soir, se présentaient de nouveaux quidams avides d'éprouver leur force. Soulevant les brancards de la brouette, ils la traînaient péniblement quelques pas, pour la laisser retomber à une faible distance. Les flâneurs accourus en bandes, comme des volières d'étourneaux, guettaient, le lendemain, sur la feuille

populaire, le résultat de la joute des fiers-à-bras. La Presse s'enlevait. Que dire ensuite des avaleurs de clous, de feu et de vitre concassée pour l'ébahissement des oisifs!

— Tes débuts furent donc assez rudes, avant de devenir l'écrivain remarquable que je connais?

— Je me suis toujours appliqué à renverser l'ordre des choses. Je désertai l'école à douze ans. Mon père, en poète aventureux, se désintéressa de nous, préférant savourer avec sa seconde épouse les douceurs de promener sa fantaisie sous des cieus divers. Au service du grand quotidien, dans une ambiance de journalistes, je déplorai bientôt mes études perdues en chemin. Je fréquentai alors des cours du soir, dévorant avec rage tout ce qui me tombait sous les yeux. Je fis ainsi l'apprentissage de mon métier de saute-ruisseaux et plus tard, celui d'ermite. Mais parlons de toi, Aubert, tu as meilleure mine.

— Mon médecin ne me donne guère d'espoir. Je ne m'en tirerai pas!

— Allons donc, toi que j'ai connu si robuste!

— Quelle guigne! Qui aurait dit qu'une pareille deveine m'attendait à mon arrivée ici. À peine en possession du poste convoité, je suis frappé! Mes poumons sont sérieusement affectés.

La tête dans ses mains, Aubert poursuit ses aveux accablants:

— J'ai sacrifié notre maison de Cartierville. Mes soucis s'enveniment d'inquiétudes au sujet de l'enfant qui naîtra quand, peut-être, j'aurai fermé les yeux...

Luc Bérard est atterré. Il juge sévèrement sa responsabilité dans le changement de situation d'Aubert Vincent. Ne l'a-t-il pas incité à accepter ce poste à la Galerie des Arts, qui lui semblait aussi sûr que lucratif. Et voilà Aubert gravement atteint. Il n'a même plus de gîte assuré pour les siens, quand il ne sera plus...

Pressant affectueusement le bras du malade:

— Il ne faut pas désespérer, mon vieux, comme si là-haut, la Providence n'existait pas.

Tiré de lui-même à cette réflexion, le peintre contemple son ami, le transfuge aux ardeurs mystiques. En dépit de ses relations bigarrées,



Sur un banc ombragé de lilas, deux hommes causent paisiblement.

Luc Bérard s'est laissé récemment envahir par le mysticisme religieux. Aubert Vincent, qui n'est pas étranger aux fugues de jeunesse du poète, considère le regard inspiré de celui qui lui parle de ses révélations sur le poverello d'Assise, sur Thérèse d'Avila et le Saint Augustin de Louis Bertrand. Peut-être cet homme vibrant pressent-il lui aussi sa fin prochaine! Tandis qu'Aubert s'égare en dissertations sur l'art, l'autre le guide vers des ascensions nouvelles.

Aubert Vincent vient de quitter un poste de publiciste aux Chemins de fer Nationaux. Son imagination y servait d'amorce aux voyageurs plus fortunés, à qui il ouvrait des horizons nouveaux. Munis de sa prose, les touristes s'acheminaient vers les sites prometteurs. Et voilà que dernièrement, il a quitté la compagnie ferrovière pour venir à la Galerie des Arts, y retoucher des gouaches et des eaux-fortes, préparer des notes biographiques et des critiques sur l'oeuvre des maîtres, dont les tableaux enrichissent le musée Victoria. Et c'est bien là une occupation de choix. Rêveur, il est de ceux qui comprennent que la zone de l'art dépasse la zone de la vie matérielle. Il affectionne les vieux clochers, la mythologie, la légende et l'inutile poésie.

Ce même soir, allongé dans l'embrasement qu'il illumine le couchant, Aubert Vincent confie à Line, sa femme, la conversation de son ami, taisant l'angoisse qui l'étreint.

Les jours se suivent, monotones comme une procession de pénitents. Fidèle au rendez-vous quotidien, Luc Bérard se rend régulièrement auprès de l'artiste, dorénavant confiné chez lui.

L'appartement, incendié tout le jour par le soleil de juillet, est devenu torride. Line profite de la visite du grand ami pour s'échapper avec les enfants dans la direction du parc. Pâles et sans gaieté, les bambins se perdent dans les allées fleuries, la laissant à ses méditations douloureuses.

Luc Bérard, de loin, les suit d'un oeil attristé. Il songe à son intérieur si serein, à ses veilles recueillies, qu'il prolonge parfois jusqu'à l'aube, jetant sur le papier l'exaltation de tâches sublimes; des poèmes, des travaux historiques, des conférences. Quelle patience inaltérable témoigne Rachel envers ce compagnon perdu dans la contemplation des choses de l'esprit.

Hier, comme il rentrait morose de chez Aubert Vincent:

— Tu te tourmentes plus que de raison, lui fit-elle observer. Tu t'imprègnes de ces tristesses, au point où je devrai bientôt m'inquiéter de deux malades au lieu d'un seul.

A quelque temps de là, mandé en hâte auprès de son ami, le poète constate le progrès terrifiant du mal. Etendu sur une chaise longue, Aubert, le thorax haletant, subit mal la longueur des jours et des nuits sans sommeil. Une toux rauque ne lui apporte aucun soulagement. Grossis par l'insomnie, ses tracasseries prennent des proportions dramatiques.

Deux musiciens ambulants stationnent en face du balcon, s'évertuant à émouvoir leur auditoire invisible. Trouvères faméliques, ils mendent d'une chanson. L'archet se prête aux thèmes connus, chantants. L'instrument vibre comme la voix humaine. De son souffle chaud, le saxophone porte jusqu'à eux la phrase musicale, la rend plus vivante. On dirait une confession troublante, que souligne l'obligato du violon, au glissement aigu.

Un vague malaise succède à la douceur première, tourne en laceration du coeur, étreint la

gorge, exacerbe de sa provocation persistante. Et dans la grande lumière, qui flambe sur le parc, se détache la silhouette des deux ménestrels.

Luc et Aubert se défendent mal contre la nostalgie étrange qui les envahit. Les sous pleuvent des étages inférieurs. Les musiciens s'éloignent pour recommencer plus loin leur concert gratuit de chômeurs.

La musique devient lointaine. Son chant poignant persiste, comme à l'heure des grands départs. Avec l'éloignement des colporteurs de complaints, les deux amis respirent plus librement. Attristés, ils reprennent leur causerie d'une langue désolée.

Des spasmes secouent Aubert Vincent. Son aspect lamentable annonce sa fin imminente. Luc Bérard revient chez lui, plus sombre que d'habitude.

Malheureusement, ses prévisions ne l'ont pas trompé. Quelques jours plus tard, s'éteint l'artiste, sous le regard navré de ceux qu'il aime.



Qu'advient-il de Line? Elle retournera à Montréal, parmi les siens. Les bambins, trop encombrants pour les autres, échoueront à l'orphelinat. Sa soeur, Lucile, l'accueillera jusqu'à la naissance de l'enfant. Mais Lucile a le coeur sec des opulents à qui rien ne résiste. Line endeuillée lui devient bientôt un fardeau, une entrave à ses relations mondaines.

Comme elles sont différentes! N'ont-elles pas grandi dans la même atmosphère, connu ensemble une enfance choyée? L'égoïsme de sa cadette fait d'elles deux étrangères. Trop fière pour subir plus longtemps une hospitalité qui lui pèse, Line envisage l'humiliation de solliciter un emploi.

Elle confiera son mioche à Benoîte, la cuisinière d'autrefois. Benoîte frustrée dans ses illusions d'honnête femme, adopte avec joie l'enfant, dérivatif inattendu à sa vie manquée. La pauvre femme ne voile pas son mépris pour le charcutier Quentin, à qui elle a uni sa vie:

— On ne connaît pas un crapaud à le voir sauter! répète-t-elle dans son rude langage.

Libre enfin, Line Vincent entre au service d'un magasin de confections. Elle s'y meut dans un tourbillon de filles au rire sonore, aux confidences extravagantes. Sa beauté silencieuse tranche sur le reste du personnel. Elle garde jalousement

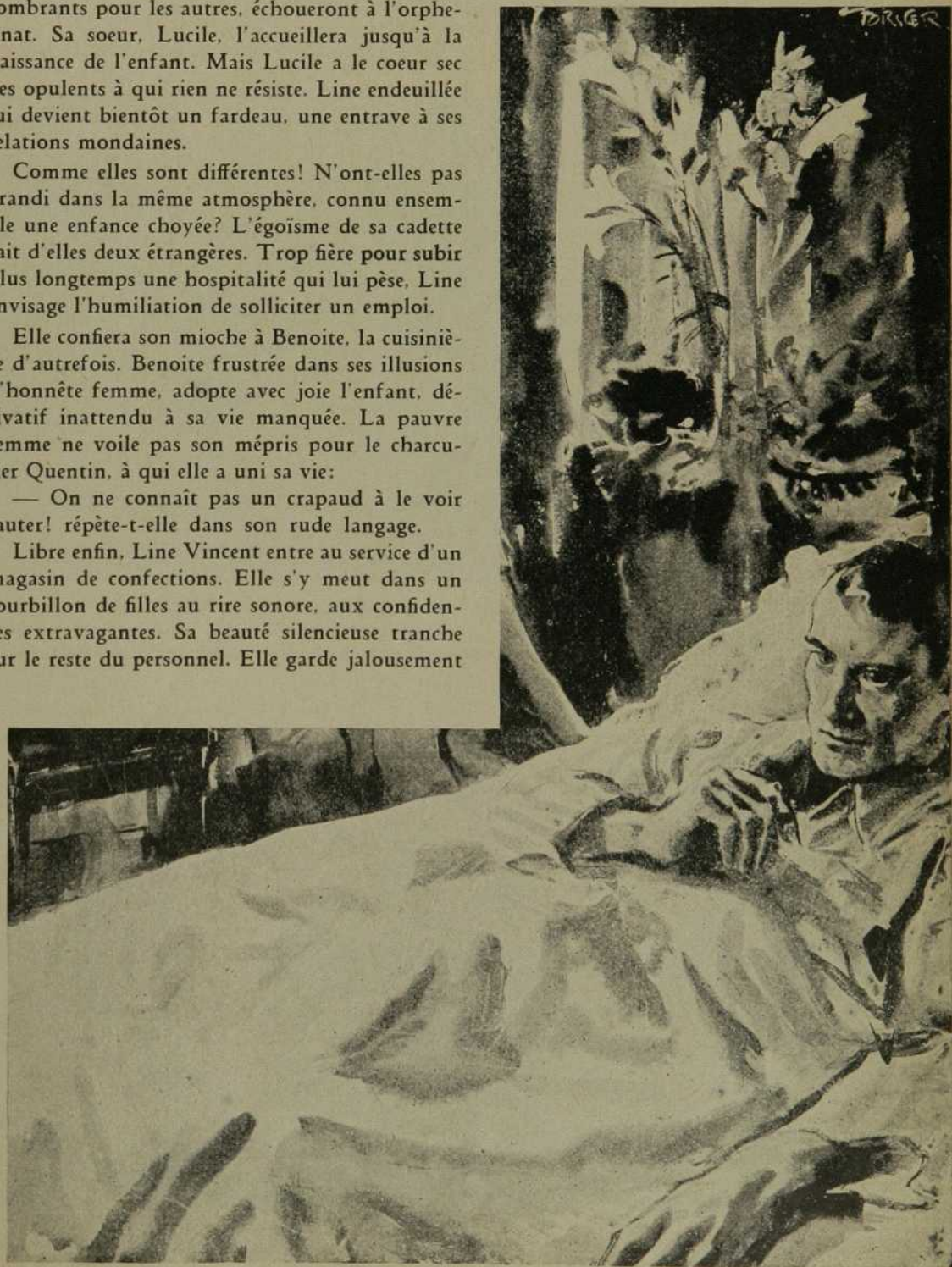
le secret de son existence étroite et de ses responsabilités écrasantes.

Elle loge chez un couple d'artistes, une relation de son mari. Line connaissait à peine Marjorie, une blonde aux yeux bleus, de ce bleu violet qui donne une apparence de fleur aux femmes du Nord.

Marjorie, que l'on croit scandinave, déclare ingénument ne pas connaître ses origines. Ses parents adoptifs moururent sans lui en révéler le mystère. Son mari, en sculpteur épris de beauté, l'épousa sans se mettre en peine d'approfondir la naissance de la belle émigrée.

Cet intérieur, à prime abord, semble convenir à Line, soucieuse de fuir le regard inquisiteur de ses connaissances. Mais quels ennuis! Sa chambre est froide, à peine réchauffée par les émanations tièdes de l'unique bouche de chaleur du corridor.

Les deux femmes font leur bouillotte ensemble, ce qui donne lieu à des désagréments sans nombre. Line apprend du laitier que ses commensaux ne s'inquiètent pas de s'endetter. Elle surprend des téléphones suspects, où il est question de termes... (Suite à la page 37)



Etendu sur un lit, Aubert, le thorax haletant, subit mal la longueur des jours et des nuits sans sommeil.

Le Flottage du Bois



Une "embâcle" sur une petite rivière des régions forestières du nord de la province de Québec. Pour dégager le bois ainsi empilé, les flotteurs sont souvent obligés de recourir à la dynamite.



Deux "draveurs", armés de la gaffe, se reposant sur une bille au cours de leurs manoeuvres.

La fill' du roi d'Espagne,
Vogue, marinier, vogue!
Veut apprendre un métier,
Vogue, marinier!



La grande chaloupe que vous voyez ici est particulière au flottage. C'est celle que tous les "draveurs" emploient. Effilée des deux bouts, longue de vingt-cinq à trente pieds, cette embarcation peut contenir quinze personnes, dont six rameurs.

Dimanche à l'aube en me levant,
Ho renn drenn drenn,
Ho la la ritra,
Dans le bois m'en fus chassant
Ti ho ho ho!

Photos du Pacifique Canadien



Tous ceux qui ont voyagé dans les Laurentides ont vu des flotteurs courir sur les billes de bois comme des libellules sur l'eau. Le rôle du flotteur est de lancer le bois à l'eau et d'en diriger la course.



Ces "draveurs" sont de véritables acrobates. Il faut les voir faire rouler une bille sous leurs pieds chaussés de brodequins cloutés! Bien que la plupart ne sachent pas nager, ils ne semblent pas avoir la moindre notion du danger...

L'Enfant du Fantôme

Par Jacques BRIENNE

no 17

(Suite)

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le marquis Hughes de Monthéhon est un seigneur cruel et avaro qui habite le vaste château de ses ancêtres. Grâce à des espions, il découvre qu'un jeune peintre, Jacques Malestroït, s'intéresse un peu trop à Valentine, orpheline dépouillée de sa fortune après avoir été mariée de force au comte Hersart, frère du marquis. Mais Valentine est bien surveillée.

Yann Kerthomaz, un brave marin de retour des Colonies, annonce à Geneviève Le Quellec la disparition de son fiancé, Pierre Guidel. Pour arracher sa vieille mère à la misère, Geneviève se résigne à épouser Yann, qui l'aime sincèrement. Quelques jours après, Yann part pour trois ans. Pendant son absence, Pierre, qui s'est enfui après avoir tué un officier, vient voir secrètement Geneviève et il apprend ainsi son mariage. Geneviève lui résiste bien qu'elle l'aime encore ardemment. Mais elle perd connaissance...

Pendant que quelques mois plus tard, Geneviève, réfugiée à Paris, met au monde l'enfant du fantôme, le marquis fait assassiner son frère par Hésius et enlève l'enfant de Valentine.

Malestroït, qui vient d'épouser Valentine, recherche l'enfant disparu, mais en vain.

Geneviève a reçu d'Hésius une forte somme pour confier à l'Assistance publique un enfant (qui est celui de Valentine) en même temps que le fils du fantôme. Grâce à cet argent, son mari Yann achète, quelques années plus tard, un bateau. Geneviève suggère d'adopter deux orphelins de l'Assistance publique: ce sont Claude et Silvère, les fils de Geneviève et Valentine. Mais Geneviève ne peut reconnaître son enfant et elle ignore que l'autre appartient à Mme Malestroït.

Les années ont passé. Claude est amoureux de Anne-Marie, la fille de Yann et de Geneviève. Le jeune marquis de Monthéhon poursuit la jeune fille de ses assiduités malhonnêtes.

Hésius à l'agonie dévoile à Valentine accourue à son appel le secret de l'enlèvement de son enfant. Mois il meurt avant de révéler le signe qui permettrait de savoir lequel, de Claude ou de Silvère, est l'enfant de Valentine. Jacques Malestroït travaille à résoudre ce mystère. Valentine tente même une démarche auprès du marquis pour connaître le signe révélateur. Mais c'est en vain.

X

LE RAMEAU D'OLIVIER

"Vous avez pensé que l'annonce d'un danger couru par mon enfant m'affolerait, me rendrait incapable de voir autre chose.

"Le calcul était bon.

"Mais il fallait m'envoyer un autre message.

"Dès que votre nom a été prononcé, je me suis tenu sur mes gardes; j'ai eu la certitude que le péril de Gérard était une invention.

— Dans ce cas, je ne puis que vous plaindre, dit avec grandeur Malestroït.

Il s'éloigna, se dirigea vers son automobile, et remonta en voiture.

Le marquis le suivait à quelques pas, regardant tous ses mouvements.

Jacques donnait ses ordres au chauffeur. Cependant au moment où l'auto démarrait, il n'eut pas le courage de laisser ce père dans l'incertitude.

Il lui cria :

— Si vous avez hâte de voir votre fils et de remercier les braves gens qui l'ont sauvé, allez à Saint-Gildas-de-Rhuys et demandez le pêcheur Kerthomaz.

— Le pêcheur Kerthomaz, murmura Hughes de Monthéhon, le mari de Geneviève, le père adoptif du fils d'Hersart...

"Si c'était vrai, tout de même, qu'il ait sauvé le mien !...

Il rentra dans ses appartements.

Pendant une heure il se promena de long en large dans la vaste bibliothèque, se demandant ce qu'il fallait faire, quelle conduite il devait tenir.

Sans doute Jacques Malestroït avait voulu lui tendre un piège.

Il avait voulu l'attirer dans quelque guet-apens.

Dans ce cas, c'était lui probablement qui avait retenu Gérard et l'abbé Reboulain, qui les avait séquestrés avec la complicité de Kerthomaz et de ses aides.

Et cependant si le mari de la créole avait dit la vérité?

Si vraiment Gérard avait été victime d'un accident? si l'abbé était mort?

Si Gérard avait été sauvé par ces Kerthomaz?

A cette idée, il sentait comme un poids lourd sur sa poitrine.

A la pensée du danger couru par son fils il tremblait de tous ses membres.

— Je vais envoyer quelqu'un aux renseignements, se dit-il.

"Quelqu'un, mais qui? A quel domestique avouerai-je ma crainte et mes soupçons?

"Non, non, je ne peux pas.

Et il prit une autre résolution.

Il ouvrit la porte.

— Charlotte, appela-t-il.

La servante accourut toute craintive encore.

— Monsieur le marquis a vu que je lui ai dit la vérité?

— Il ne manquerait plus que ça que tu oses mentir à ton maître?

"Tu vas aller chercher Pierre, Jean, Yves, Bertrand et Léopold.

— Oui, monsieur le marquis.

— Je rentre dans ma chambre.

C'est là qu'ils viendront recevoir mes ordres.

Un certain temps passa avant que les cinq hommes fussent réunis autour du vieux marquis.

La plupart étaient couchés et dormaient du sommeil du juste, bien que l'absence de Gérard eût été très commentée par les domestiques.

Quant ils furent tous présents, Hughes leur demanda :

— Vous avez tous un bon gourdin?

— Oui, monsieur le marquis.

— J'ai préparé là, sur cette table, cinq revolvers de précision.

"Que chacun de vous en prenne un.

Ils obéirent.

Et Bertrand, le plus hardi des cinq, dit au marquis, qui paraissait songeur et qui regardait les dessins de son tapis :

— C'est fait, monsieur le marquis.

— Bien, répondit-il.

Il réfléchit encore un instant.

Puis il prononça un petit discours, comme un général qui harangue son armée avant une expédition.

— Vous êtes cinq gaillards qui n'ont pas froid aux yeux, commença-t-il.

Les hommes se regardèrent avec des sourires flatés et heureux.

— C'est pour cela que je vous ai choisis.

"J'espère que vous vous montrerez dignes de ma confiance.

— Monsieur le marquis peut en être sûr, affirmèrent-ils tous ensemble.

Et Bertrand demanda :

— De quoi s'agit-il?

— On vient de m'annoncer que monsieur le comte est en danger.

Les hommes prirent aussitôt une mine triste, comme la circonstance l'exigeait.

— Mais j'ai de bonnes raisons de croire qu'il n'en est rien et qu'on a simplement voulu me tendre un piège.

— Nous vous défendrons, répétèrent les autres avec le même geste belliqueux.

— Merci, mes amis.

"Je n'attendais pas moins de votre dévouement.

"Nous allons partir pour Saint-Gildas-de-Rhuys.

"Et nous verrons chez le pêcheur Kerthomaz s'il y a réellement mon fils et le cadavre de l'abbé Reboulain.

— Ah! ils ont déjà tué l'abbé Reboulain?

"Les lâches!



"Et l'arme de Risler traversa de part en part le corps du malheureux.

— On le leur fera payer cher. Ainsi parlaient les serviteurs. Le marquis souriait de leurs bonnes dispositions.

Cependant il n'osa pas confirmer le meurtre de l'abbé.

— Je ne crois pas, dit-il, qu'on ait tué le précepteur de mon fils.

— Il est encore vivant, à moins qu'en effet il se soit noyé.

— Nous allons éclaircir ce mystère et je vous expliquerai en route ce que je sais.

XI

L'ORGUEIL VAINCU

La nuit touchait à sa fin.

C'était l'heure où les coqs claironnent vers la blancheur encore indécise de l'Orient.

On ne s'était guère reposé, ni chez les Kerthomaz, ni chez les Malesdroit.

Jacques avait raconté à sa femme et à Yann, qui l'attendait chez lui, la façon dont il avait été reçu par le marquis.

Tandis que Valentine se lamentait sur cet échec, Yann remarquait philosophiquement :

— C'est bien fait pour nous. Cela nous apprendra à prendre les orties pour des violettes.

— Quant à moi, dès demain matin j'expédierai le comte au château ; il sera en état sans doute de supporter le voyage et je ne veux pas que ce mauvais garnement reste plus longtemps dans ma maison.

— Malgré tout, riposta Malesdroit, je pense que vous ne tarderez pas à recevoir la visite du marquis.

— Il viendra, sinon pour remercier les sauveteurs, du moins pour s'assurer de l'état de son fils.

— Qu'il vienne ou qu'il ne vienne pas, peu m'importe. Nous n'avons que faire de ses remerciements !

Sur ces mots le pêcheur rentra chez lui.

Il se coucha pour quelques heures. Mais il n'était pas encore jour qu'il était déjà levé.

Pendant qu'il s'habillait il entendit frapper discrètement à la porte.

Il courut ouvrir.

C'était Jacques Malesdroit.

— Le marquis arrive accompagné d'une forte escorte !

Yann ouvrit de grands yeux :

— Accompagné d'une escorte !

— Il a craint sans doute un piège, je ne sais quel guet-apens.

— Si ce n'est pas malheureux !

— Je me sauve, mais je ne vais pas loin.

Le marin haussa les épaules, puis alla réveiller Claude et Silvère, qui, après avoir veillé une partie de la nuit, venaient de se coucher.

— Allons, les gars, il faut vous lever.

Et, comme ils se frottaient les yeux il ajouta :

— Le marquis arrive.

— Il vient voir son fils ! Ce n'est pas une raison pour nous déranger.

— Oui, mais il vient accompagné d'une escorte.

Les deux jumeaux ne purent retenir un éclat de rire :

— Veut-il reprendre Gérard d'assaut ? demanda Silvère. C'est bien inutile, on le lui rendra très volontiers à la première sommation.

— Ou bien veut-il nous en imposer par ce déploiement de forces ? ricana Claude.

Tout en riant, les deux garçons sautèrent du lit, un peu troublés tout de même, par cette arrivée inattendue du marquis de Montléhon.

A ce moment on frappa rudement à la porte.

Et une voix autoritaire cria très fort :

— Y a-t-il quelqu'un là-dedans ?

Kerthomaz alla ouvrir.

Silvère et Claude, à demi habillés, le rejoignit aussitôt.

— Est-ce une façon de se présenter chez les gens ? fit avec hauteur Claude, qui d'un air menaçant se jeta résolument devant le marquis.

Hughes et ses hommes avaient mis pied à terre.

L'un d'eux gardait les chevaux.

Les autres étaient derrière leur maître avec des mines peu rassurantes.

— Ah ! reprit Claude, comme s'il reconnaissait brusquement le marquis, c'est monsieur de Montléhon !

Il ajouta avec un mélange de dignité et d'ironie :

— Ne vous excusez pas, monsieur le marquis.

— Il est trop naturel que vous désiriez voir votre fils.

— Prenez donc la peine d'entrer.

Hughes fit un pas en avant ; les quatre serviteurs voulurent le suivre.

Mais Claude étendit un bras.

— Ah ! non, dit-il, monsieur Gérard n'a pas besoin de vous pour l'instant.

— Attendez-moi dans la cour, ordonna le marquis, qui voulut éviter une discussion inutile et qui savait bien qu'avec tant de gens auprès de la maison, il ne risquait rien.

— Voulez-vous me conduire jusqu'à mon fils ? demanda-t-il.

— Immédiatement, monsieur.

Les trois Kerthomaz ne se séparèrent pas.

Ils guidèrent ensemble le père vers le lit où reposait Gérard.

Dans la première pièce Hughes remarqua vaguement deux cierges allumés, une femme assise auprès d'un lit où se dessinait une forme rigide.

— Le corps de l'abbé Reboulin, dit simplement Yann. Nous attendions vos instructions pour les obsèques.

Le marquis s'arrêta un instant, et contempla le corps inerte de l'ancien précepteur de son fils.

Puis il s'avança au bord du lit, saisit le rameau de buis déposé sur une table devant une madone, et l'ayant trempé dans un vase d'eau bénite, en aspergea le corps.

Cela fait, sans qu'une trace d'émotion ou de pitié ait paru sur son visage, il revint vers les trois hommes.

— Veuillez, dit-il, vous entendre avec mes domestiques pour faire transporter le corps au château. L'homme qui est mort à mon service sera enterré solennellement en ma présence et en présence de tous les miens.

— Bien, monsieur le marquis, répondit Yann, impressionné malgré lui par l'allure grave et par le ton autoritaire du marquis de Montléhon.

Il ouvrit une porte, et s'effaça avec déférence pour le laisser pénétrer dans la pièce voisine.

Gérard sortait péniblement d'un lourd sommeil.

On y voyait à peine dans sa chambre.

Aussi, quand la porte s'ouvrit, il ne reconnut pas son père.

— Qui est-ce qui vient encore me déranger ? gronda-t-il.

— C'est moi, fit le marquis.

— Il paraît, mon fils, que vous avez couru un grand danger ?

— Certes, mon père, il s'en est manqué de peu que je serve de pâture aux poissons, tout cela par la faute de l'abbé.

— Il est mort. Laissez-le en paix, Gérard.

— Alors ce sont ces braves gens qui vous ont sauvé ?

— Oh ! fit Gérard en haussant les épaules, n'exagérons rien.

— Ils m'ont tiré de l'eau, c'est vrai.

— Mais ensuite, ils n'ont pas été, comment dirai-je... aussi convenables qu'ils auraient dû l'être.

— Mon enfant, on ne peut pas exiger de pauvres gens...

— Allons, interrompit Claude, je vois que le père et le fils s'entendent parfaitement.

— Laissons-les à leurs épanchements, ma foi, forts touchants.

— Quant à nous, allons à nos affaires, comme si ces nobles coeurs n'existaient pas.

Les deux garçons et Kerthomaz se dirigèrent vers la porte.

Le marquis se retourna vers celui qui venait de parler.

Et le regardant avec un air étrange :

— C'est vous qui vous appelez Claude ? interrogea-t-il.

Ni le regard, ni la voix de Hughes ne plurent au jeune homme.

— Comment monsieur, dit-il avec ironie, vous daignez savoir mon nom !

— J'ai eu l'honneur hier de sauver M. le comte.

— Aujourd'hui, j'ai celui de voir que monsieur le marquis me connaît.

— Si la tête ne me tourne pas devant tant de gloire, c'est qu'elle est solide...

— Je vous trouve un peu fier, mon garçon.

— Je le serais peut-être davantage, si vous ne me deviez rien.

Cela dit, Claude poussa Yann et Silvère vers la porte et sortit.

Pas assez vite cependant pour ne pas entendre le marquis dire à son fils :

— Un tel orgueil n'est guère convenable chez des gens sans naissance.

Claude répondit du tac au tac.

S'adressant à Silvère à demi-voix, mais de façon à ce que tout le monde l'entendit :

— Je suis rudement content d'avoir sauvé ce petit comte-là.

— Ça me permettra, dès qu'il sera tout à fait remis, d'aller lui demander raison des insolences de son père.

Une heure après, Gérard était prêt à partir avec le marquis.

Le corps de l'abbé Reboulin avait été déposé dans un cercueil provisoire et transporté au château par les soins de deux domestiques et de quelques voisins de bonne volonté.

Les autres serviteurs avaient trouvé à Saint-Gildas une voiture de louage où le comte s'installa tant bien que mal.

Il n'y avait plus qu'à donner le signal du départ.

Le marquis allait le donner quand tout à coup, de l'air de quelqu'un qui oublie quelque formalité nécessaire, il se dirigea vers la porte des Kerthomaz restée entr'ouverte.

Sur le seuil il dit :

— Je ne puis pourtant pas m'en aller sans vous remercier.

— Scrupule inattendu, murmura Claude.

Mais cete fois il parlait bas. Silvère seul l'entendit.

Yann et Geneviève, qui étaient assis, se levèrent par courtoisie et s'inclinèrent froidement.

Ils attendaient la suite du discours commencé d'une façon douteuse.

Le marquis sortit un portefeuille de la poche intérieure de sa veste.

Les yeux brillants de Claude suivaient ses gestes avec inquiétude.

— Je parie, dit-il tout bas à Silvère, que ce noble gentilhomme va encore commettre quelque goujaterie.

Hughes ouvrit le portefeuille, choisit deux billets de mille francs et les déposa sur le bord de la table.

Claude bondit.

Il prit les deux billets bleus d'un mouvement trop rapide et trop inattendu pour qu'on pût l'arrêter, il saisit le portefeuille de Hughes, remit les deux billets et le lui rendit avec un sourire d'aimable ironie.

Les Quinze Gagnants des Mots Croisés

CONCOURS No 120 (31 mars)

- Mme G. E. Proulx, 8, rue Sherbrooke, Québec, P.Q.
 Mme Henri Nadon, St-Benoit, Comté Deux Montagnes, P.Q.
 Mme J. Ludger Jauvin, 14, Avenue Maltais, Chicoutimi, P.Q.
 Mme A. G. Wright, 10, Laliberté, St-Roch, Québec, P.Q.
 Mme Wilfrid Gagnon, 90, rue Artillerie, Québec, P.Q.
 Mlle J. Saint-Denis, 706, rue Saint-Gabriel, Montréal, Québec.
 Mlle Suzanne Ferrier, 1353, rue Wolfe, Montréal, P.Q.
 Mlle Lucile Charrette, 7201, Berri, Montréal, P.Q.
 Mlle Aurèle Leduc, C. P. 310, Trois-Rivières, P.Q.
 Mlle Eliette Magnan, Boîte Postale 143, Joliette, P.Q.
 Mlle Gilberte Martin, Petit Cascapédia, Comté Bonaventure, P.Q.
 Mlle Adrienne Beaudoin, 13, 1ère Avenue Sud, Sherbrooke Est, P.Q.
 M. Alphonse Larochelle, Rimouski, P.Q.
 M. Emile Paré, rue St-Maurice, Thetford Mines, P.Q.
 M. Wilfrid McCaffrey, 17, rue St-Maurice, Thetford Mines, P.Q.

Le marquis, effaré, décontenancé malgré son audace et son orgueil, reprit machinalement son bien.

Pendant ce temps Claude disait :

— Les bons comptes font les bons amis, monsieur le marquis.

— Deux mille francs, c'est trop, ou trop peu.

— La vie d'un méchant drôle et d'un polisson comme votre fils...

— Prenez garde, interrompit vivement Hughes, vos insolences me feraient oublier...

— Je ne suis jamais insolent le premier, monsieur.

— Mais songez à ce que vous êtes et à ce que je suis.

— Je suis et serai toujours un honnête homme.

— Ambition modeste... ricana Hughes.

— Mais où n'atteindra jamais un Montléhon, riposta Claude.

— Savez-vous?... commença le marquis.

Mais il s'arrêta brusquement et se frappa le front.

Son geste bizarre ressemblait un peu à celui qui échappe quand on s'aperçoit qu'on va commettre une sottise ou une imprudence.

— J'ai deux fois tort, dit-il après un silence.

— J'oublie qui je suis, et j'oublie ce que je vous dois.

— Il y a d'ailleurs dans vos procédés une certaine noblesse rugueuse dont j'aurais mauvaise grâce à me plaindre.

Et brusquement :

— Allons, vous êtes un brave garçon.

— Voulez-vous me donner la main ? Je regrette de vous avoir blessé.

Claude fut troublé profondément par ce mouvement du vieillard.

Sans trop savoir pourquoi, il fut envahi par une émotion incompréhensible.

Il obéit au désir du marquis.

Il lui tendit respectueusement la main, et il resta, tête inclinée, devant lui.

Hughes tint un long moment la main de Claude dans la sienne.

Une pâleur mortelle envahissait ses traits orgueilleux. Il regardait Claude, avec dans les yeux des éclairs dont il était impossible de deviner la signification.

Il dit enfin :

— Vous possédez, mon garçon, des qualités que je mets au-dessus de toutes les autres : le courage et la fierté.

— Je vous en félicite. C'est, n'est-ce pas, la meilleure manière de vous témoigner ma reconnaissance ?

— Oui, monsieur le marquis, fit Claude ému et souriant, c'est la meilleure, et à mon tour je vous remercie.

Le marquis ne cessait de le contempler.

Une émotion inattendue et inexplicable agitait ses membres, bouleversait les traits de son visage.

Brusquement il sentit que son examen durait trop longtemps.

Dans un dernier serrement de main il se dit à lui-même :

— Comme je voudrais que mon fils lui ressemble !

Et d'un pas presque de fuite, sans se retourner, il rejoignit ses gens, partit avec eux, laissant les Kerthomaz abasourdis par l'étrangeté de sa

conduite et de ses mouvements déconcertants.

— Quel homme, murmura Yann.

— Oui, quel homme, répéta Geneviève comme un écho.

Elle avait assisté à toute la scène, et aucun détail n'avait échappé à son attention en éveil.

Quand le marquis fut parti, elle enveloppa Silvère d'un regard d'amour ; puis elle enveloppa Claude d'un regard heureux et elle murmura :

— C'est lui, c'est lui sans doute !

— La voix du sang a parlé au marquis.

— Dans l'éclair brillant des yeux de Claude, Montléhon a reconnu sa race.

— Ah ! je le sens, nous approchons de la lumière. Ma mère avait raison de ne pas désespérer de la justice de Dieu !

XII

LA BRAVOURE DE GERARD

L'abbé Reboul fut inhumé solennellement dans l'église de Montléhon, ainsi que l'avait voulu le marquis.

Gérard, complètement rétabli, assista aux obsèques.

Il ne ressentait aucune émotion ; il n'éprouvait aucun remords.

Et, cependant, il était bien la cause directe de l'accident qui avait coûté la vie au malheureux abbé.

Mais Gérard avait pour principe qu'il ne faut jamais regretter l'irréparable et cette maxime commode le dispensait de toute pitié, de tout remords superflu.

Pendant qu'il assistait à la cérémonie funèbre, il pensait à son prochain départ, aux moyens de s'esquiver et de rentrer à Paris.

Justement il faisait un temps exécrable.

La tempête dont il avait failli être la victime durait encore.

C'était l'hiver qui arrivait avec son cortège de brumes, de tristesse et de désolation.

Il se disait dans le langage faubourien qu'il affectionnait :

— Plus longtemps que je resterai ici, dans ce maudit pays, en tête à tête avec mon paternel !

— Car ce n'est pas pour dire, mais il devient sinistre, mon paternel.

— Il n'a jamais été bien gai, mais depuis quelque temps ce qu'il vieillit !

Deux jours après, Gérard, décidé à brusquer les choses, aborda son père, et lui déclara d'un air résolu :

— Je n'ai plus rien à faire ici, je pars demain pour Paris.

Hughes, depuis l'étrange scène qui avait eu lieu chez les Kerthomaz, ne semblait plus que l'ombre de lui-même.

Ah ! certes oui, il avait bien vieilli !

Tout de suite il comprit, au ton de son fils, que celui-ci se rendait compte de sa faiblesse et en profitait pour s'émanciper définitivement.

Il ne dit pas, comme il n'eût pas manqué de dire jadis :

— Je ne veux pas que tu partes, et au surplus je n'admets pas que tu me parles sur ce ton !

Il répondit tout autrement :

— Tu sais, Gérard, que je n'ai pas l'habitude de me plaindre. Je sais supporter mes maux sans gémir et sans en accabler les autres,

12 livres de graisse perdues en 2 semaines

Après de nombreux essais, elle réussit

GRACE A KRUSCHEN

Une femme grasse qui veut réduire son poids ne se décourage jamais. En voici une qui a trouvé le secret dès le troisième essai. En effet sa troisième expérience fut avec Kruschen — et les résultats furent concluants. "En mai dernier, écrit-elle, je pesais 182 livres. Je m'efforçai de réduire ce poids. Je pris ceci, quatre ou cinq bouteilles de cela, et plusieurs boîtes d'autre chose. Mais mon poids restait toujours le même ; je ne maigrissais pas. Je prends Kruschen depuis quinze jours seulement. Ma santé s'est grandement améliorée, et ce que j'ai perdu en poids est vraiment étonnant — 12 livres. Je prends Kruschen une fois chaque matin, et je crois qu'il a fait pour moi des merveilles." — E. M. W. Vous ne pouvez conserver un excès de graisse quand vous êtes aussi en santé et en condition que l'usage des Sels Kruschen peut vous rendre. La graisse ne résiste pas à l'activité.



Quand vous prenez durant quelques jours les Sels vivifiants Kruschen, vous perdez toute indolence — quel que soit votre poids — vous vous sentez plus active, plus alerte.

Et, ce qui est mieux, cette activité vous plaît — vous marchez allègrement deux milles — vous croyiez ne plus pouvoir danser et vous voilà plus agile que jamais — même vos pieds ont repris leur vigueur et leur activité d'autrefois.

Les Sels Kruschen s'obtiennent dans toutes les pharmacies, à 45c et 75c la bouteille.



LE CHEF-D'ŒUVRE

de Xavier de Montepin

Les Filles de Bronze

Tel est le titre de notre prochain feuilleton commençant dans "Le Samedi" du 21 avril

— Mais je me sens depuis quelques jours d'une faiblesse extrême.

— Ce n'est pas le moment de m'abandonner, mon enfant!

— Votre faiblesse n'est que la suite d'une émotion brusque et violente.

Elle disparaîtra d'elle-même avec le temps.

— Gérard, crois-tu aux pressentiments?

— Pas plus que vous, mon père.

— En effet je n'y avais jamais cru jusqu'ici.

— Mais aujourd'hui...

Il secoua la tête sans terminer la phrase commencée.

— Aujourd'hui? interrogea le jeune homme.

— Aujourd'hui, j'entends une voix qui semble retentir là...

Le vieillard mit une main sur son cœur.

— ...et qui vient troubler ma pauvre tête.

Il tomba dans une rêverie presque semblable à une somnolence.

— Et que vous dit cette voix bizarrement placée? demanda son fils.

— Ah! la voix, fit-il.

Le marquis eut un sursaut comme dans un réveil brutalement causé.

— Elle me dit que si vous me quittez je ne vous reverrai plus.

— Père! vous que j'ai connu si fort, comment pouvez-vous écouter de tels pressentiments? Comment vous laissez-vous dominer par de si vulgaires faiblesses?

— Je ne vous reconnais plus.

— Je ne me reconnais plus moi-même.

Un pâle sourire erra un instant sur ses lèvres.

— Voyez comme je suis changé.

— Autrefois j'aurais ordonné "Vous ne partirez pas".

Le jeune homme haussa les épaules :

— Vous êtes dans un de vos mauvais jours.

— Demain il n'y paraîtra plus. Vous serez redevenu tel que je vous ai toujours connu.

Sur ces mots, Gérard quitta le vieillard avec un grand salut où il y avait sans doute plus d'ironie que de pitié et courut donner les ordres relatifs à son départ.

Hughes regarda un long moment la porte par où son fils avait disparu.

Il dit :

— Celui-là n'a que les vices des Montléhon tandis que l'autre...

Après un silence, il murmura ces mots étranges :

— Malgré tout, la part de Valentine est meilleure que la mienne.

Pour la première fois de sa vie, le marquis Hughes de Montléhon sentit une larme couler de ses yeux.

Il l'essuya d'un brusque revers de main.

Et relevant sa tête accablée il affirmait rudement :

— Un Montléhon ne pleure pas!

LE FEMMES ET L'ASTHME. — On compte les femmes par milliers parmi les asthmatiques. Sous quelque climat qu'elles soient on les voit impuissantes sous la griffe de ce mal continué jusqu'à ce qu'elles se soient procuré le remède convenable. Le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg leur a donné un nouvel espoir et nouvelle vie. Des témoignages envoyés entièrement sans sollicitation montrent l'énorme bénéfice qu'il a apporté partout aux femmes.

Quand l'heure de la séparation fut venue, le marquis, en apparence, avait retrouvé toute sa fierté et toute sa morgue ordinaire.

Les serviteurs étaient là et le vieillard voulait porter beau.

Il adressa à son fils un petit discours d'une rare fermeté :

— Allez, comte, à vos études et à vos plaisirs. Mais rappelez-vous toujours qui vous êtes. Malgré votre jeunesse, tâchez de ne pas vous encaïllir.

— Et souvenez-vous, dans les circonstances graves, que tout est permis à un Montléhon, sauf d'être lâche.

— Père, vous m'avez souvent reproché ma témérité.

— Je vous ai toujours reproché la témérité qui attire des dangers inutiles, mais je ne vous ai jamais reproché d'être brave en face du danger.

— Père, en toutes circonstances, vous verrez que je suis votre fils.

— Je reçois cette promesse avec joie.

Il dut, cependant, consacrer encore quelques minutes à la chanoinesse qui le guettait à la sortie.

Jeanne était navrée du départ de son préféré, mais elle se disait souvent :

— Le donjon n'est pas gai; Gérard est jeune, il faut bien qu'il s'amuse.

Elle le serra une dernière fois dans ses bras, et il partit le cœur léger et en souriant vers Paris, objet de ses convoitises et de ses désirs.

Aussitôt arrivé, il éprouva une déception.

Son ami Puymadec, l'inimitable Puymadec était parti depuis deux jours pour Monte-Carlo et, pour comble de malheur, il avait emmené avec lui les camarades et les demi-mondaines qui formaient son ordinaire société.

Gérard songea un instant à aller le rejoindre, à prendre le train le même soir, d'autant plus que Monte-Carlo et son casino le tentaient.

Pour le moment l'argent ne lui manquaient pas.

APPEL AUX POETES

Nous reproduisons dans chaque numéro de nos publications: *Le Samedi* et *La Revue Populaire*, de courtes poésies de poètes canadiens. De toutes les poésies que nous soumettront nos lecteurs et lectrices, nous nous ferons un plaisir de reproduire les meilleures dans l'une ou l'autre de ces publications, avec la mention de l'ouvrage paru ou à paraître d'où sont tirées ces poésies. Adressez comme suit:

Chronique poétique, Poirier, Bessette Cie, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Un geste du marquis écarta les serviteurs.

Sa voix prit un accent légèrement triste :

— Gérard, quel que soit l'optimisme de la jeunesse, n'oubliez pas l'âge de votre père.

— Pensez à moi et promettez-moi de revenir au manoir au premier appel.

— Je vous le promets.

— Je n'ai peut-être plus longtemps à vivre et non seulement mon cœur désire que vous receviez mon dernier soupir, mais encore j'aurai peut-être à l'heure de ma mort des choses à vous dire.

— Ne craignez rien, mon père, je vous reverrai encore bien des fois avant l'heure des suprêmes confidences.

Et, sans attacher autrement d'importance aux paroles du marquis, Gérard, tout à ses projets, et craignant de manquer le train, s'échappa.

En outre, il sentait bien que son père ne résisterait plus à aucune de ses demandes de fonds.

Sans compter qu'il avait encore à sa disposition la cassette particulière de la chanoinesse où il puisait presque à volonté.

Il était donc bien décidé à ne plus se gêner et à mener la vie à grandes guides.

Quant à la Faculté, il était non moins décidé à ne pas y mettre les pieds. Il ignorerait l'Ecole de droit, il agirait comme si elle n'existait pas.

Mirah, la maîtresse de Puymadec, la jolie bohémienne de la *Sylphide*, avait une amie, Georgette, dont les charmes plantureux troublaient notre adolescent.

Or, Georgette avait suivi Mirah dans le Midi.

Dans ces conditions, pourquoi n'irait-il pas rejoindre la bande de Puymadec sur la Côte d'azur?

Et cependant, malheureusement pour lui, Gérard ne partit pas.

— J'aurai l'air, se dit-il, d'un petit garçon qui court après son maître. Puymadec m'accablerait de railleries et de quolibets.

— Je ne serais pas fâché, d'ailleurs, de lui montrer que je puis me passer de lui.

— Je veux l'épater à mon tour; je veux que lorsqu'il reviendra, il me trouve lancé dans le tourbillon de la vie parisienne. Mais pour cela, il me faut tout d'abord une femme chic.

Cette décision prise, sans plus tarder, Gérard se mit à la recherche d'une femme chic, suffisamment excentrique et capable d'épater les snobs.

Dès le premier soir, il s'habilla avec une remarquable élégance et se transporta à Montmartre, où il visita successivement tous les endroits où l'on s'amuse.

Au Moulin-Rouge, il remarqua d'un peu loin une grande femme brune, dont l'allure et l'attitude lui parurent superbes, et qui, en tout cas, fit sur lui une grande impression.

Il manoeuvra pour s'approcher d'elle à travers la cohue, en murmurant :

— Si elle est aussi bien de près que de loin, voilà mon idéal.

La foule était compacte, il était difficile de se frayer un passage. Quand il fut à l'endroit où il avait aperçu la "femme rêvée", elle avait disparu.

— Bah! il y en a d'autres.

Il continua de regarder autour de lui. Mais il était semblable à l'enfant auquel on a refusé un jouet et pour qui tous les autres demeurent sans intérêt.

Dans ce milieu-là, les jolies femmes ne manquaient pas et cependant, en les regardant, Gérard avait une mine dégoûtée.

Comme il restait immobile, désorienté au milieu de la foule une petite blonde, gentille et riieuse, s'approcha de lui, se dressa sur la pointe des pieds pour lui souffler à l'oreille :

— Tu m'offres un verre de champagne? Il la regarda avec mépris.

— Quand tu auras un peu grandi, répondit-il sèchement.

— Sale mufle!

Gérard s'éloigna sans répondre.

Il ne retrouva pas celle qui tout à l'heure lui avait plu.

Il sortit enfin, éprouvant quelque chose qui ressemblait à du dépit.

Comme il marchait la canne haute, sur le boulevard, tout à coup, il la revit assise à la terrasse d'un café.

Mais elle n'était pas seule.

Auprès d'elle se trouvait un grand garçon bien fait de sa personne à qui elle souriait.

Le comte dépassa l'endroit où se tenait le couple.

Brusquement les paroles que son père lui avait dites la veille de son départ se présentèrent à son esprit :

— Souvenez-vous que tout est permis à un Montléhon, sauf d'être lâche.

Elles furent suivies de ce beau raisonnement :

— J'ai envie de cette femme, donc je serais lâche si je la laissais à un autre.

Il fit demi-tour d'un air décidé.

"La femme rêvée" était assise devant une petite table ronde; son com-

(Suite à la page 16)



L'auberge primitive d'Acopia où le voyageur et son guide firent connaissance avec une espèce de puces d'une voracité spéciale aux insectes de la Sierra.

UNE NUIT DANS LA CORDILLIERE

Chronique ethnographique, par LOUIS ROLAND

Un peu d'histoire. — Le dieu Soleil. — Une tarte extraordinaire. — La sorcière souriante. — Un endroit où tous les hommes sont égaux devant les puces.

DANS le Pérou du onzième siècle, le haut et puissant Manco-Capac, chef de la dynastie du Soleil, fonda sa capitale qu'il appela Cuzco et s'occupa ensuite des croyances religieuses de son peuple. Il avait de l'éloquence et la douceur de sa parole lui attira des auditeurs de tous les points du pays.

Manco-Capac leur enseigna de très belles choses, il les convainquit que le Soleil seul devait être adoré au lieu des serpents, des crapauds et des troncs d'arbres comme par le passé. Il leur apprit aussi à se bâtir des huttes au lieu de vivre dans des terriers, et il fonda ainsi une quarantaine de villages dont il ne reste à peu près rien depuis que l'Espagnol a passé par là.

Le grand chef qui était en même temps un profond psychologue stimula l'amour-propre de ses sujets en créant des dignités jusqu'alors inconnues; les uns eurent le droit de couper leurs cheveux en carré sur le front, et les autres de les laisser pousser jusque sur leurs épaules; d'autres

encore purent se martyriser les oreilles pour les faire allonger d'un bon demi-pied, ce qui permettait de les garnir avantageusement de houpes, de rondelles de bois ou de pompons de laine multicolores. Ce furent de grandes faveurs hautement appréciées par les naturels du pays d'autant plus qu'elles étaient transmissibles à leurs descendants.

Les conquérants espagnols, Pizarre en tête, abolirent tout cela; ils firent couper les longues chevelures sous prétexte que ces forêts en miniature étaient trop peuplées de petits animaux et, probablement aussi, ils firent couper les oreilles trop longues. On dit même qu'ils coupèrent quelquefois les têtes avec. De toute façon, les adorateurs du Soleil se virent relégués dans une triste condition dont ils ne devaient plus sortir, et le voyageur qui se hasarde aujourd'hui dans certaines régions du pays ne manque pas d'y trouver une étrange vie qui pourrait lui faire croire par moments qu'il s'est égaré sur le sol d'une autre planète.

On en aura la preuve dans les amusantes impressions d'un touriste lequel était, heureusement pour lui, plutôt amateur de l'originalité que du confort personnel.

En arrivant à Acopia, sur les flancs de l'énorme Cordillère, il fut accueilli par le temps habituel, c'est-à-dire par le vent, la grêle et quelques éclaircies de nuages de temps à autre. Il était avec un guide absolument nécessaire dans cette contrée de montagnes souvent désertiques.

Le village d'Acopa n'était guère qu'un amoncellement cahoteux de masures parmi lesquelles on ne pouvait trouver ni hôtellerie, ni auberge pour voyageurs. A l'intention de ces derniers, les indigènes avaient cependant élevé, sur des bancs à l'entrée du village, des monceaux de tartes qu'ils vendaient pour un prix minime. Malgré la couche de poussière qui les recouvrait et le racornissement qui trahissait leur âge, notre touriste en acheta une demi-douzaine. Dès la première bouchée il fit la grimace, à la deuxième il eut une nausée et décida de s'en tenir là. Il eut la curiosité de "disséquer" en quelque sorte l'une de ces pâtisseries et il y reconnut vaguement des olives noires, des carrés de fromage, des tranches d'oignon, des feuilles de menthe, du caramel et du saindoux. Au grand scandale des bonnes femmes d'Acopa qui le regardaient, il donna les autres tartes à sa mule qui parut les trouver délicieuses.

(Suite à la page 34)

pagnon était à sa droite, et, justement à sa gauche, il y avait une chaise libre.

Montléhon alla s'y asseoir.

Et, posant familièrement la main sur l'épaule de la jeune femme :

— Pardon, madame, me permettez-vous de vous faire observer que je vous ai remarquée avant mon-sieur ?

La belle brune regarda avec étonnement celui qui lui parlait.

C'était un beau garçon que le comte de Montléhon.

Il avait dans son air et dans son allure un mélange de hauteur et de gouaillerie qui était pour plaire beaucoup à certaines femmes.

Après deux secondes d'examen, celle-ci sourit au lieu de se fâcher :

— J'aime bien le toupet... mais tout de même !...

En même temps, elle imprimait un léger mouvement à sa chaise et tournait à moitié le dos au grand blond à qui elle souriait tout à l'heure.

— Il n'y a pas de toupet, commença à répondre Gérard.

Mais le grand blond s'était dressé, et à demi-voix, mais d'un ton menaçant, il dit à l'intrus :

— Monsieur, vous allez me faire le plaisir de disparaître d'ici et un peu vite, ou vous aurez affaire à moi.

— Je désire avoir d'abord affaire à madame.

La jeune femme souriait au nouveau venu de toutes ses dents blanches.

L'autre vit cette préférence.

Il haussa les épaules.

Et, s'adressant toujours à l'insolent qui venait troubler ses plaisirs :

— Madame n'est pas assez précieuse pour que l'ordre des affaires m'importe, pourvu que je sois certain de vous retrouver, c'est tout ce qu'il me faut.

En même temps, d'une main il tendait sa carte, de l'autre il effleurait avec son gant le visage de Gérard.

Ce dernier pâlit sous l'affront et tendit à son tour une carte à son insulteur :

— Dès demain matin, deux de mes amis iront vous trouver.

— Deux des miens seront à leur disposition, répondit le grand blond en s'inclinant.

Il s'éloigna après avoir jeté sur la table le prix des consommations.

La scène avait été rapide, aucun des personnages n'avait élevé la voix.

C'est à peine si les consommateurs les plus voisins avaient soupçonné qu'on se querellait par là.

— Comment s'appelle-t-il, ce grand niais ? demanda la jeune femme.

Gérard lut la carte à demi-voix :

PAUL RISLER,
8, faubourg Saint-Honoré.

Montléhon haussa les épaules avec dédain.

LE BAUME PERSAN donne et préserve un beau teint de jeunesse. Tonifie et stimule la peau. Odorant comme une fleur. Frais comme la rosée du matin. Rapidement absorbé par les tissus, adoucit la texture de la peau. Auxiliaire sans égal de l'élégance féminine. D'un emploi agréable. Ajoute au charme de la plus charmante femme. Le Baume Persan est un article de toilette indispensable à la femme particulière. Un embellisseur incomparable.

Paul Risler, ce nom ne lui disait rien.

— Et toi ? demanda encore la jolie brune.

— Comment te nommes-tu ?

Gérard montra sa propre carte.

— Tu es comte ? fit-elle émerveillée.

Puis, avec un sourire un peu sceptique :

— Comte ? mais là, comte pour tout de bon ?

— Quelle raison as-tu de m'insulter, fit le jeune homme avec hauteur.

— Oh ! il ne faut pas te fâcher, mon petit.

— Je ne voulais pas te faire de la peine. Seulement, tu sais, il y en a tant qui prennent des titres...

— Je sais...

— Ainsi moi, sur mes cartes, je suis comtesse aussi.

— Comtesse Louise de Serveuil, pour vous servir et pour vous aimer, monsieur, ajouta-t-elle gentiment.

Elle continua :

— Un joli nom, n'est-ce pas ?

— Très joli.

— Mais, tu comprends, c'est sur mes cartes seulement.

— Ah ! oui, je comprends...

— Mon père est tailleur à l'autre bout de Paris, à Montrouge.

— Moi, mon père est marquis au manoir de Montléhon, en Bretagne.

— Quelle veine ! un père marquis authentique, ce que tu es épatant, mon petit !

Elle se tut un instant.

Puis elle ajouta :

— Mais est-ce que toi qui es comte pour de bon tu vas te battre avec ce monsieur qui n'a même pas un de entre son nom de baptême et son nom de famille ?

— Je lui ferai cet honneur dès demain.

Il ajouta galamment :

— Tu es assez belle pour que je n'aie aucun regret à m'encanailler de la sorte.

— Tu viens chez moi ?... C'est chic, tu sais, chez moi... ou, tu m'emmènes chez toi ?

— Je t'emmène.

— Alors, appelle une voiture.

Il obéit au désir de la comtesse de Serveuil.

Mais, en montant dans le fiacre, il donne l'adresse d'un grand cercle, le Sport-Club.

— Où me conduis-tu ?

— Tu resteras dans la voiture quelques minutes, je compte trouver au

Sport-Club les deux amis dont j'ai besoin.

Dans les salons du grand cercle, il ne tarda pas à découvrir, en effet, deux compagnons de fête, le baron Bernard de la Cluze et le vicomte Maurice de Tièvres.

Il les mit en quelques mots au courant de l'affaire.

— Diable ! fit le vicomte, je connais ce Paul Risler, il est d'une jolie force au pistolet et à l'épée.

— Je suis plus fort que lui, affirma Gérard.

Ses deux témoins échangèrent un sourire sceptique.

— On peut, fit le baron, l'arranger au pistolet, un bon petit duel sans danger.

L'orgueil du comte de Montléhon se révolta.

— Pour qui me prends-tu ?... A l'épée, c'est à l'épée que je me bats, et je t'embrocherai ce pauvre Risler comme une mauviette.

— Je me sauve. La belle qui est l'objet du débat m'attend à la porte du cercle.

D'un doigt négligent, il retroussa sa fine moustache en concluant :

— Première victoire qui est le gage d'une seconde.

Dès qu'il se fut éloigné, les deux amis se regardèrent en secouant la tête.

— Il va se faire tuer, dit le baron.

— Pour sûr.

— C'est dommage, c'était un camarade aimable, généreux.

— Pauvre garçon !

— Ne nous attendrissons pas. Après tout, il n'est pas sûr qu'il en meure !

— S'il en meurt, ou s'il est sérieusement blessé, quel retentissement aura l'affaire !

— Oui, ce sera une rude réclame pour les témoins.

— Nous avons de la veine. Nous serons tout indiqués ensuite pour faire partie des jurys d'honneur.

Ils se donnèrent rendez-vous le lendemain matin à dix heures, au café de la Régence, pour se rendre de là chez Paul Risler.

Et ils se quittèrent pour aller dormir, pour aller rêver de duels et de jurys d'honneur.

A l'heure exacte, ils se présentèrent chez Risler.

Celui-ci les mit en rapport avec deux de ses amis, Félix Durand et Maurice Randon.

Les conditions de la rencontre furent promptement arrêtées.

L'après-midi même, à quatre heures, le combat devait avoir lieu dans cette ile de la Grande-Jatte, qui a vu tant de duels, dont quelques-uns tragiques.

Gérard et ses témoins arrivèrent les premiers en auto-taxi.

Le comte de Montléhon avait manifesté une hâte que ses amis trouvaient excessive.

— Le grand chic, affirmait le baron, c'est d'arriver juste à l'heure, sans une minute d'avance ni de retard.

— Quand on se bat avec un égal, avait riposté Gérard, tu as raison, mais quand un homme qui porte un grand nom de France fait à un manant l'honneur de croiser l'épée avec lui, il pousse la politesse jusqu'à se trouver le premier au rendez-vous.

— Et il est heureux si l'adversaire lui donne l'occasion de tirer sa montre et de murmurer dans un bâillement :

— J'ai failli attendre !

Il y avait chez le comte de Montléhon un tel mélange de la morgue du gentilhomme campagnard de grande race et de la blague du boulevardier et du fétard, que ses témoins, en l'entendant parodier le mot célèbre de Louis XIV, se regardèrent pour savoir s'il fallait rire ou approuver d'une grave inclinaison de tête.

Aussi incertains l'un que l'autre, ils se contentèrent d'appeler sur leurs lèvres un sourire indécis qui pouvait signifier à volonté :

— C'est noblement pensé.

Ou bien.

— Ah ! ce Gérard ! il en a toujours de bien bonnes !

Paul Risler arriva exactement à l'heure fixée et le jeune Montléhon ne put répéter le mot royal.

Les préparatifs terminés, le directeur du combat, Maurice Randon, ayant placé les adversaires en face l'un de l'autre et ayant fait toucher l'extrémité des épées, prononça les paroles traditionnelles :

— Allez, messieurs.

Les deux jeunes gens, dont l'un allait peut-être tuer l'autre étaient physiquement deux beaux types d'homme.

Leur élégance, leur souplesse et leur force semblaient égales.

Mais on connaissait Tislet comme un des plus redoutables escrimeurs de notre temps.

Et on n'avait jamais vu Gérard dans une salle parisienne.

Il est vrai qu'il se vantait d'avoir reçu, là-bas, dans son manoir breton, les leçons d'un vieux maître italien.

Il prétendait que personne ne pouvait tenir contre son jeu fait de ruse, de fermeté et de soudaines surprises.

Mais de quoi ce jeune comte ne se vantait-il pas ?

Et quelle confiance pouvait-on accorder à ses fanfaronnades ?

Pourtant ses témoins furent favorablement impressionnés par son attitude.

Tout de suite, il s'était campé dans la pose classique. Et à mille petits détails, ces connaisseurs voyaient qu'il savait tenir une épée.

— Il est peut-être de force ! murmura le baron à l'oreille du vicomte.

Mais Maurice de Tièvres :



La mère. — Et combien de fois ce jeune Durand t'a-t-il embrassée, hier soir ?

La fille. — Je ne sais pas, maman. Je suis une dactylo, non une comptable.

— Si je n'étais son témoin, je parierais tout de même pour Risler.

— Que tu sois son témoin, ça n'empêche rien, répliqua Bernard de la Cluze, qui était un joueur effréné.

— Je te parie dix louis à égalité.

— Je les tiens, répliqua le vicomte qui trouva qu'il serait très chic, d'une belle désinvolture de parier contre son client.

Cependant, le combat était commencé, et tout de suite, Gérard avait attaqué.

Il avait attaqué avec une ruse rapide et une froide méchanceté.

Sa pointe avait failli toucher Risler dans le bas ventre.

— Un sale coup! fit à demi-voix le vicomte.

— Et qui a presque réussi! approuva joyeusement le baron. Il est d'une jolie force.

— Je n'en disconviens pas.

— Et ce qu'il est rosse!

— Il a essayé tout simplement de le tuer, ce pauvre Risler.

Paul Risler était le fils d'un riche maître de forges de Nancy qui n'avait rien négligé pour faire de lui un jeune homme à la mode, adonné à tous les sports.

Il fréquentait assidûment les cercles et la salle d'armes.

Il faisait du cheval, de l'épée et de la boxe avec la même maestria.

C'était, au demeurant, un bon garçon, dépourvu de malice et de méchanceté, qui menait une vie joyeuse sans arrière-pensée.

Certes, l'impertinence de Gérard l'avait profondément froissé la veille, et dans un premier mouvement de colère, il s'était dit:

— Je le tuerai.

Mais la nuit porte conseil et après quelques heures de repos, il était redevenu le bon garçon que tous ses amis aimaient.

Il s'était rendu à l'île de la Grande Jatte sans intentions malveillantes.

Pendant le trajet, il avait réfléchi à la stupidité de ce duel:

— Tuer un homme ou le blesser sérieusement pour une Louise de Serveuil, non, ce serait absurde! Je donnerai seulement une petite leçon à ce monsieur.

— Je le mettrai hors d'état d'écrire pendant un mois ses lettres d'amour avec la main droite.

Mais, quand il vit que ce garçon qu'il voulait épargner, cherchait à le supprimer, quand il vit que ce méchant drôle était d'une force redoutable et cherchait à lui porter les coups les plus dangereux, il fronça le sourcil:

— Je vois, se dit-il, que pour un oui, ou pour un non, ce monsieur est capable de tuer quelqu'un.

— Malheur au faible qui aurait affaire à lui!

— Ma foi, tant pis pour vous, monsieur de Montléhon!

— Moi aussi, je vais à la fois me défendre et attaquer sérieusement.

Cependant Gérard multipliait les attaques, toutes plus perfides les unes que les autres.

Chaque coup qu'il essayait était un coup mortel.

Mais Risler, attentif, paraît chaque fois et attendait une occasion.

Il crut en voir une.

Il riposta en se fendant d'une façon foudroyante.

Gérard n'eut pas le temps de parer.

Il fit un bond en arrière qui le sauva.

Mais le fer, malgré ce rapide recul, avait presque touché sa poitrine, à la place du cœur.

Le jeune Montléhon pâlit.

Comme l'autre jour, au milieu des flots, il se sentit perdu.

Comme l'autre jour, brusquement, le danger le paralysa, sembla lier ses membres.

Il n'attaqua plus.

La main tremblante, sans fermeté, l'esprit affolé, il se tint vaguement à la parade.

Risler, croyant à une feinte, marcha sur lui, reprit contact.

Puis, d'un mouvement brusque, il se fendit.

Un rapide et ferme froissement écarta l'épée de Gérard.

Et l'arme de Risler pénétra profondément dans le corps du malheureux.

Les témoins eurent juste le temps de le recevoir dans leurs bras.

— Vous l'avez tué, monsieur, dit d'un accent presque agressif Bernard de la Cluze.

— Je le regrette, répliqua Paul Risler.

Il ajouta aussitôt:

— Dieu m'est témoin que j'étais venu sur le terrain sans aucune haine et avec l'intention de blesser légèrement un insolent.

— Vous-mêmes, messieurs, vous avez pu vous en rendre compte.

— Mais quand j'ai vu avec quel acharnement cruel il s'efforçait, lui, de me porter un coup mortel, j'ai songé à ce qui arriverait à un adversaire de monsieur de Montléhon qui ne serait pas de première force...

— J'ai dû songer aussi à défendre ma vie.

— Sur mon honneur et ma conscience, je ne pouvais pas agir autrement que j'ai agi.

Paul Risler avait raison d'une façon évidente... éclatante.

Personne ne protesta contre ces paroles, pas même le vicomte de Tievres qui perdait un gai compagnon de plaisir... pas même le baron de la Cluze qui faisait la même perte, puis celle de son pari.

Le médecin, après un rapide coup d'oeil, déclara:

— Il n'y a rien à faire.

— Le cœur est atteint!

Le vainqueur, vivement impressionné, échangea à l'écart quelques paroles avec ses témoins.

Puis ils s'approchèrent ensemble du groupe formé par le vicomte, le baron et le médecin.

Risler salua, cérémonieusement, et d'un accent ému:

— Messieurs, je vais immédiatement chez le commissaire de police de mon quartier lui apporter la nouvelle du drame.

— Quand vous aurez rédigé le procès-verbal de rencontre, je vous serai reconnaissant d'en envoyer un exemplaire à ce magistrat et de n'en parler dans aucun journal.

— Nous aurons, messieurs, l'ennui de passer en cour d'assises et la discrétion que je sollicite de vous me semble une politesse que nous devons à la justice.

Les témoins de Gérard s'inclinèrent en signe d'assentiment.

Risler ajouta:



Un Jeu dont le Risque est Trop Grand

Mère, il y a un danger réel à employer des médicaments inconnus

Surtout parce qu'elles sont insuffisamment renseignées, des milliers de personnes, chaque jour, risquent leur santé et leur bien-être — et ceux de leurs enfants — sur des médicaments inconnus.

Votre médecin vous dira que l'on court ainsi un danger des plus graves. Ses ordonnances sont les bornes sur la route de la sécurité.

Les médecins recommandent le Lait de Magnésie PHILLIPS

Depuis cinquante ans, quand il s'est agi de ce produit très important — et si souvent employé — "le lait de magnésie", les médecins ont dit: "Le Lait de Magnésie PHILLIPS... c'est un médicament sûr."

C'est pourquoi le véritable Lait de Magnésie Phillips est considéré par le corps médical comme l'un des

meilleurs produits de laboratoire que connaisse le monde savant.

Assurez-vous qu'il est authentique

Si l'on vous présente un succédané "d'occasion" au lieu du Lait de Magnésie Phillips, consultez votre médecin avant de l'acheter. Il vous dira que les succédanés ne sont pas "la même chose" que le véritable Phillips... Pour une somme minime, vous pouvez vous procurer dans n'importe quelle pharmacie le véritable Lait de Magnésie Phillips, liquide ou en tablettes.

Pour votre protection, assurez-vous qu'il est authentique.

Aussi en tablettes:

Chaque petite tablette vaut une cuillerée à thé de véritable Lait de Magnésie Phillips.



SÉCURITÉ dans cette bouteille pour vous et les vôtres

Lait de Magnésie PHILLIPS

FABRIQUE AU CANADA

CESSEZ DE TOUSSER

Prenez/

POUR ECHANTILLON GRATUIT
Envoyez nom et adresse, avec 4¢ (en timbres), à Pertussin Ltd., avenue Atlantique, Montréal, P.Q.
En vente dans les pharmacies.

Pertussin

BUVEZ

LA BIÈRE

Dow

OLD STOCK

PRIME PAR LA FORCE ET PAR LA QUALITÉ

577

SOUFFRIT DEUX ANS MIEUX EN UN JOUR

Le cas de F. Poisson, de Pittacairn, a quelque chose de miraculeux. Frank était malade depuis six longs mois et ne travaillait pas depuis deux ans à cause de sa maladie. Père de six enfants, il a aujourd'hui 41 ans. Sa maladie affectait toute sa famille, dont il était le soutien. Jusqu'à sa maladie, Frank travaillait dans les mines de la Virginie. Son frère le recueillit ensuite à Pittacairn, lui et sa famille. Il était sur le point de mourir quand une voisine découvrit qu'il souffrait du ver solitaire, dont elle avait elle-même souffert déjà. Les médecins et spécialistes consultés par Frank l'avaient traité pour le cœur et les reins, le foie ou autres maladies. Il prit donc un bon remède contre le ver solitaire pour s'apercevoir, le jour même, que tous ses maux avaient disparu. Deux semaines plus tard, il avait engraisé de 31 livres et, dans une semaine ou deux, il se remettra au travail.

Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants sont soignés pour toutes sortes de maladies alors qu'ils sont en réalité dans les griffes de ce monstre, le ver solitaire. Le passage fragmenté de ce parasite en est le symptôme. Il révèle encore sa présence par les signes suivants : perte d'appétit avec des accès de gourmandise de temps à autre, langue chargée, gastralgies, douleur dans le dos et aux jambes, étourdissements, maux de tête, faiblesses et cernes livides autour des yeux. L'estomac est lourd et gonflé, avec la sensation que quelque chose rampe de l'estomac aux intestins, et se dirige même vers la gorge. Le patient a le teint jaune, il maigrit, a mauvaise haleine, crache constamment, devient paresseux et perd toute ambition. Ces monstres qui atteignent quelquefois plus de 50 pieds causent des crises d'épilepsie. Le ver peut suffoquer sa victime quand il passe dans la trachée-artère. Débarrassez-vous-en avant qu'il mine votre santé. Envoyez \$5.50 pour le traitement Laxtan, si vous voulez être délivré de cet horrible parasite. Laxtan est inoffensif, même si vous n'avez pas de ver. Vendu seulement par le US Laboratory, 4856 USL Bldg. Box 2066, Hollywood, Calif. Ne se vend pas dans les pharmacies. Indiquez âge et sexe. Laxtan est préparé spécialement pour vous et ne s'envoie pas C.O.D. L'argent doit accompagner la commande. Ajoutez 25c pour l'assurance du colis. Garanti. (Découpez ceci et mettez-le de côté. Vous saurez le trouver un jour. Montrez-le à quelque ami malade qui vous en sera peut-être reconnaissant à jamais.)



NE SOUFFREZ PLUS! Le Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aînes, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation :

Jeu et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL.

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard

MONTREAL, CANADA.

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Écrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto 8, Ont.

— J'espère aussi, messieurs, que vous me rendrez partout ce témoignage qu'avant que je me décide à frapper mortellement mon adversaire, celui-ci avait tenté cinq fois de me tuer.

— C'est un devoir de loyauté auquel nous ne manquerons pas, monsieur, répondit Bernard de la Cluze.

Maurice de Tievres confirma du geste les paroles de son ami.

Le médecin et le baron se tenaient debout auprès de Gérard.

Ce n'était déjà plus qu'un cadavre! Le rude coup avait perforé le cœur, la mort avait été instantanée.

Risler et ses témoins, tristement émus, s'inclinèrent respectueusement devant le mort, puis s'éloignèrent.

Le médecin et les deux témoins du comte ramenèrent le corps à Paris.

Les trois hommes parlèrent peu pendant le trajet funèbre.

Pourtant, à un certain moment, Bernard de la Cluze, sortant de ses longues et tristes réflexions, remarqua :

— Ce Montléhon m'avait toujours paru trop fier, trop insolent, mais je ne l'aurais pas cru méchant.

— Il l'était pourtant.

— On l'a vu dès son premier mouvement.

— Ah! comme il fonçait sur Risler!

— Quel malheur, dit le médecin.

— Risler, on le voyait, ne demandait qu'à l'épargner.

— Mais lui, tout de suite, j'avais lu dans ses yeux le désir de tuer.

On entra dans Paris, on passait devant un bureau de poste.

Le vicomte fit arrêter.

— Je vous laisse, dit-il, accomplir seuls la suite de votre pénible devoir.

— Je vais envoyer au père, d'heure en heure, quatre ou cinq dépêches graduées.

— La première annoncera un accident sans importance.

— Dans la seconde le docteur manifesterait une certaine inquiétude.

— La troisième fera savoir qu'il y a danger.

— Et ensuite il faudra bien que la dernière dise la vérité.

— Pauvre père, fit le médecin.

— A-t-il d'autres enfants?

— Non, docteur, Gérard était fils unique.

— Je n'ai vu qu'une fois le marquis de Montléhon, mais je suis sûr que cette mort sera pour lui une vraie catastrophe.

— Pensez donc un père qui voit mourir son fils si jeune!

— Et un marquis de vieille race qui voit disparaître le seul héritier de son nom et de ses armes.

Le docteur haussa les épaules :

— Tous les hommes sont égaux devant la douleur.

Maurice de Tievres ne répliqua pas. Il sauta de la voiture se dirigea vers le bureau de télégraphe.

— N'oubliez pas, lui cria de la Cluze, qu'on rédige le procès-verbal chez moi ce soir à neuf heures.

Le vicomte se retourna à demi, pour dire avec un geste d'adieu :

— Ne crains rien. J'y serai.

XIII

UNE LETTRE DU MARQUIS

Malgré les précautions prises le coup fut terrible pour le marquis.

Pendant plusieurs heures son abattement fut tel qu'on put craindre pour sa vie.

Mais tout à coup il se redressa.

Il retrouva l'énergie nécessaire pour dompter momentanément sa douleur. Il voulut paraître dans une attitude digne de lui aux obsèques de son fils.

D'un geste violent il chassa les domestiques qui lui prodiguaient leurs soins.

Il renvoya dans ses appartements de la tour de Mai la chanoinesse, dont la douleur bruyante emplissait le château.

Il prit lui-même les dernières dispositions.

Il présida toutes les cérémonies.

Il suivit le cercueil de son fils — de ce fils qu'il avait aimé jusqu'à commettre des crimes pour l'enrichir! — il suivit son cercueil jusqu'au tombeau, la tête haute et sans défaillance.

Il marchait d'un pas cadencé et résolu, tel un automate. Il était pâle, droit et raide comme un cadavre.

Personne n'osait le fixer, tant sa vue inspirait de compassion et surtout d'effroi.

Mais quand le cercueil eut été enseveli dans le caveau funèbre, quand le marquis fut rentré au château, le masque qu'il avait plaqué sur son visage tomba subitement.

Il eut encore la force de crier à la chanoinesse et aux domestiques qui voulaient le suivre dans son appartement :

— Laissez-moi!

Il s'enferma chez lui, et une fois seul il se laissa choir sur un divan, où il resta longtemps comme anéanti.

Pendant un mois, il ne quitta pas la bibliothèque.

Pendant un mois, il ne prononça pas un seul mot.

Les gestes et l'irritation du regard suffisaient pour chasser hors de sa présence les domestiques et la chanoinesse elle-même.

La chanoinesse, d'ailleurs, ne cherchait guère à le voir.

Elle avait toujours eu pour Gérard des entrailles de mère et elle était plongée elle-même dans un sombre désespoir.

Chaque matin, couverte de longs voiles de crêpe, elle descendait au caveau funèbre contempler la pierre qui recouvrait le cercueil. Puis elle rentrait au château, et s'enfermait dans la tour de Mai.

Deux fois par jour, un serviteur apportait au marquis son repas sur un plateau.

Il entra timidement, sur la pointe des pieds, et sans une parole, il déposait le plateau sur le coin d'une table. Une heure après, avec les mêmes précautions, il venait le reprendre.

Le marquis touchait à peine aux aliments.

D'un pas lent et pénible, le regard à terre, il allait et venait à travers la bibliothèque comme un animal malade fait le tour de sa cage.

Mais pendant ce temps son esprit ne restait pas inactif.

Quiconque l'aurait observé aurait deviné le travail de la pensée aux mouvements des lèvres et des yeux.

A quoi songait-il?

Tantôt son visage prenait une expression de méchanceté sournoise.

Tantôt au contraire on devinait en lui un attendrissement douloureux et las.

Il se rappelait souvent une parole de Valentine.

La créole avait dit :

— Prenez garde, marquis, que Dieu ne vous prenne votre fils pour voir si vous aimeriez votre neveu.

Chaque fois qu'il évoquait ce souvenir, il éprouvait des sentiments de haine et des désirs de vengeance contre celle qui avait prononcé ces paroles sacrilèges.

Mais chaque fois aussi une autre vision ne tardait pas à chasser la première.

Après avoir pensé à la mère, il pensait à l'enfant.

Et l'enfant quoi qu'il fit, il ne parvenait pas à le haïr...

Un jour, le domestique en entrant chez lui eut l'étonnement de le trouver habillé en tenue de cheval.

— Je vais sortir, dit-il.

— Allez immédiatement préparer mon cheval.

Le domestique obéit sans objection.

Mais il murmura :

— Jamais il ne pourra tenir en selle.

Pourtant, lorsqu'il parut dans la cour, tous ceux qui étaient là furent surpris de son attitude.

Par un effort de volonté incroyable, ce vieillard, qu'on savait usé et fini, arrivait à faire illusion!

Il s'arrêta un instant, la taille bien droite.

Puis, sans trop de peine, il monta sur le cheval.

Il fit partir l'animal lentement, noblement.

Mais après avoir fait quelques pas, lorsqu'il voulut le mettre au petit trot, sa tête tourna.

Les premières secousses le firent presque évanouir.

Il arrêta la bête.

Les serviteurs l'avaient suivi dans la crainte de quelque catastrophe.

Ils l'aiderent à descendre, le ramenèrent dans sa chambre.

Là, ils l'étendirent sur le lit.

Le marquis les laissait faire.

Il n'eut pas une parole, pas un geste de révolte.

Une tristesse nouvelle se répandit sur son visage : la tristesse de l'homme qui se sent décidément impuissant et vaincu.

On l'entendit murmurer :

— J'aurais pourtant voulu y aller moi-même!

Puis il demanda :

— Apportez-moi un buvard et de l'encre.

Il prit la plume qu'on lui tendait, et d'une main tremblante, il écrivit ces mots sur une carte de visite :

« Le marquis de Montléhon aurait voulu aller rendre visite à M. Claude, dont il n'a pas oublié le dévouement et auquel il a voué une grande reconnaissance. »

« Mais ses forces ont trahi sa volonté. »

« Il prie M. Claude de vouloir bien venir lui-même au château. »

Il glissa la carte dans une enveloppe, et la remettant à Bertrand, son serviteur de confiance, il lui dit :

— Porte ceci le plus vite possible à Saint-Gildas de Rhuys, chez les Kérthomaz, et remets-la en mains propres à celui des aides de Yann qui s'appelle Claude.

— Y a-t-il une réponse ?
— Tâche de me ramener le jeune homme lui-même, si c'est possible. Par précaution, emmène un cheval avec toi pour qu'il puisse te suivre.

Lorsque Bertrand arriva chez les Kerthomaz, Yann et les deux garçons se trouvaient dans la cour en train de repriser des filets.

Bertrand remit la lettre à celui à qui elle était adressée.

Claude la lut avec étonnement, pendant que Yann et Silvére le regardaient non moins étonnés.

Quand il l'eut parcourue, Claude se rapprocha de Yann et, silencieusement, lui remit la carte.

A l'arrivée du messenger, Geneviève avait entr'ouvert la porte et, fort intriguée, elle l'avait vu remettre une lettre à Claude. Quand celle-ci l'eut passée à Yann, elle se précipita vers son mari.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Vois toi-même, répondit Yann.

Et il lui tendit la carte qu'il venait de parcourir.

Geneviève lut à son tour.

— C'est étrange et bien inattendu, fit Claude pendant qu'elle lisait.

Geneviève leva les yeux et dirigea sur le jeune homme un regard ardent.

— Non, non, murmura-t-elle, ce n'est ni étrange, ni inattendu.

Puis, à haute voix :

— Va, mon enfant. Il faut obéir aux désirs d'un vieillard. Ne le fais pas languir.

— Il vous attend avec impatience, déclara Bertrand.

— Eh bien, j'y vais tout de suite, répondit Claude. Le temps de mettre des vêtements propres et je vous suis.

Sans trop savoir pourquoi, Claude était très ému, aussi ému que Geneviève elle-même.

Quand il eut disparu dans sa chambre, Bertrand raconta ce qui s'était passé au château. Il expliqua que le matin même le marquis avait essayé, mais en vain, de monter à cheval.

— Nous avons dû le transporter plus mort que vif dans sa chambre...

— Il est vraiment dans un état aussi pitoyable ?

— Je vous le dis, entre nous : c'est un homme perdu. Assurément il n'en a pas pour longtemps.

Claude revint.

Il avait mis ses vêtements des dimanches.

— Puisque vous avez eu la précaution d'amener un cheval, dit-il à Bertrand, je n'ai qu'à monter dessus.

Mais avant de l'enfourcher, il éprouva le besoin d'embrasser Geneviève.

— Je ne sais pourquoi, dit-il, mais il me tarde d'être au château. Si je puis quelque chose pour consoler un père malheureux, je le ferai de grand cœur.

— Et tu auras raison.

— Mais, hélas ! je ne lui rendrai pas son fils.

— Qui sait ? murmura Geneviève de façon à n'être entendu de personne.

Dès que Claude et Bertrand furent partis, Geneviève, qui avait conservé la carte du marquis, abandonna Yann et Silvére, et se précipita chez les Malestroït.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Valentine en voyant arriver tout essouffée la femme du marin.

— Ce qu'il y a ? Ah ! réjouissez-vous. Nos tourments vont prendre fin.

— Puissiez-vous dire vrai !

— Nous allons savoir qui est votre fils !

La créole porta une main à son cœur.

— Oui, reprit Geneviève, le marquis a fait appeler Claude.

— C'est donc lui ?...

— Moralement, j'en suis certaine depuis le jour où le marquis est venu chez nous. Et j'espère que bientôt nous aurons mieux qu'une preuve morale.

Geneviève raconta ce qui venait de se passer, montra la carte du marquis.

Valentine était si profondément troublée qu'elle ne pouvait parler.

Mais elle approuvait du regard et du geste toutes les paroles de Geneviève. Elle partageait entièrement son espoir.

— Claude, mon cher enfant ! murmura-t-elle d'une voix à peine distincte.

Elle lisait et relisait les quelques lignes qui avaient déjà soulevé tant d'émotion.

Geneviève tout entière à ses pensées, restait comme elle, silencieuse.

Tout à coup Valentine pâlit.

Et sur le ton effrayé de quelqu'un qui a failli marcher sur une vipère :

— Ah ! mon Dieu, mais c'est que je ne suis plus sûre...

— Si c'était un piège, un traquenard, la dernière méchanceté d'un homme qui ne peut se résigner !...

Geneviève sourit.

Il y avait en elle une certitude que plus rien ne pouvait ébranler.

Elle remua la tête.

— Non, madame, ne craignez rien de semblable.

— C'est que je connais le marquis ! Je suis payée, hélas ! pour le connaître.

— Oui, mais ce n'est plus le même homme depuis que son fils est mort.

— Même après la mort de Gérard, il n'aimera jamais que Gérard.

— Ne pourrait-il reporter un peu de cette affection sur celui qui le sauva ?

— J'en doute.

— Eh bien, moi, je crois qu'il va essayer de continuer à aimer Gérard en la personne de Claude.

— Mais ne craignez-vous pas que chez lui la haine ne soit plus forte que l'amour ?

Geneviève secoua la tête :

— Allez, je ne m'y suis pas trompée. J'ai bien vu avec quels yeux il le regardait. Je vous le dis, madame : le marquis aime déjà Claude !

— Vous croyez ?

— Il l'aime, entendons-nous, à sa manière, qui n'est pas celle de tout le monde, mais il l'aime et il l'apprécie, j'en suis certaine.

Pendant que les deux mères discouaient ainsi, Claude et Bertrand galoquent vers le manoir de Montléhon.

Ils se taisaient.

La rapidité de leur course et le bruit des chevaux ne leur eussent pas permis de s'entendre.

Mais le cheval de Bertrand finit par donner des signes de fatigue, et son cavalier le mit au pas.

— Si nous continuons de ce train-là, dit-il, nous allons esquinter nos chevaux. Il faut les laisser souffler.

REFUSEZ IMITATIONS

VÉRITABLE

BOVRIL

34-11FM

DONNE SANTÉ ET FORCE

— Bien volontiers, fit Claude qui généralement se montrait plein de bonté pour les animaux.

Il eut même un peu de remords d'avoir poussé à fond sa monture, et il ajouta comme pour s'excuser :

— Dame, je connais mieux le maniement d'une barque que celui d'un cheval.

Bertrand profita de cette marche au pas pour engager la conversation.

Il raconta les événements de ces derniers jours, la vie du marquis depuis le départ de Gérard pour Paris. Et il ne s'arrêtait plus de fournir des détails. Il ne donnait pas le temps à son compagnon de placer un seul mot.

Il finit par s'apercevoir qu'il était seul à parler et il s'en excusa :

— Mais je cause, je cause, dit-il, et probablement ces histoires ne vous intéressent pas.

— C'est ce qui vous trompe.

— Elles m'intéressent beaucoup.

— Je ne sais si vous dites ça par politesse ou sérieusement, monsieur Claude...

— Sérieusement, monsieur Bertrand.

— Mais d'une façon comme de l'autre, il vaut mieux que je vous entretienne du marquis, afin qu'en arrivant vous ne mettiez pas les pieds dans un pays inconnu.

— Je vous remercie, monsieur Bertrand ; vous êtes la raison et la bienveillance mêmes.

— Vous êtes trop honnête, monsieur Claude.

— Alors, voyons, où en étions-nous ?

— Ah ! oui, je m'y retrouve.

— Je vous disais que M. le marquis a eu de fâcheux pressentiments le jour où M. Gérard est parti.

— Il vous l'a confié ?

— Non, certes, mais je l'ai compris, ou mieux, nous l'avons tous compris au château. Vous savez, on cause à l'écurie et à l'office. On échange des idées, des impressions. Oh, nous ne nous sommes pas trompés !

Bertrand raconta ensuite la catastrophe et la douleur farouche du marquis.

Il raconta comment, après les obsèques, il s'était enfermé chez lui, ne voulant voir personne, ne prenant pas la moindre nourriture.

— Et quel regard il me lançait, lorsque tout tremblant, j'apportai son repas sur un plateau !

Le temps passe vite quand on cause.

Les deux cavaliers s'aperçurent tout à coup qu'ils étaient arrivés.

Ils se turent, et c'est en silence qu'ils pénétrèrent dans le manoir.

Claude sauta de cheval, et guidé par Bertrand, monta au premier étage.

Le marquis se tenait debout à la porte de la bibliothèque.

Dès qu'il aperçut le jeune homme il leva les bras dans un geste de joie et d'accueil.

Un sourire éclaira son visage hautain et triste.

— Je vous remercie d'être venu sans retard, dit-il d'une voix grave et douce.

— Donnez-moi la main, mon enfant.

Il le conduisit à travers la bibliothèque — dont Bertrand en s'éloignant avait refermé la porte, — jusqu'à une haute fenêtre près de laquelle se trouvait un large divan.

Il le fit asseoir, et s'assit à ses côtés.

Les deux hommes se regardèrent longuement, sans parler.

Claude se tenait sur la réserve.

Son attitude était ce qu'elle devait être.

Il ne montrait ni un empressement qui aurait pu paraître de la servilité, ni une froideur qui aurait été inconvenante en présence de l'accueil si chaleureux du vieillard.

Celui-ci ne cessait de diriger sur lui un regard passionné qui l'enveloppait des pieds au visage.

Suivant l'expression populaire, il le buvait des yeux.

Deux fois, il hocha la tête, poussa un soupir.

Puis il commença :

— Je vous ai déjà dit, mon enfant, toute l'estime que m'inspire votre caractère. C'est que je vous connais bien. Depuis longtemps, je sais ce que vous valez. D'ailleurs, dans une circonstance mémorable, vous me l'avez montré. Je vous connais donc. Mais vous, vous ne me connaissez pas ; vous ne connaissez que ma renommée, qui est détestable, je le sais.

— Oh, monsieur le marquis...

— Ne protestez pas, mon enfant. Sachez seulement que je vaudrais mieux que ma réputation.

— Certes, j'ai mes défauts.

— Qui n'en a pas ?

— J'ai été sévère, violent... j'ai pu paraître cruel... J'exigeais mon droit, tout mon droit, avec une rigueur excessive. Et j'avais un idéal que ne peut comprendre le vulgaire.

— J'aimais... non, j'aimais, c'est trop peu dire... j'adorais mon fils.

— En outre, j'avais le respect, la religion... la superstition, si vous voulez, de mon nom.

— Mais chez celui qui porte un vieux titre glorieux comme le mien, l'amour du nom n'est-il pas une forme de l'honneur ?

— Ah ! comme Claude comprenait ces sentiments, lui qui souffrait tant de ne pas avoir de nom !

Ses yeux brillèrent d'un singulier éclat.

Et il ne put se retenir d'affirmer :

— Certes, monsieur le marquis, c'est une des plus nobles formes de l'honneur.

— Vous êtes, mon ami, une âme ardente, et je le sais bien, lorsque vous aimerez quelqu'un ou quelque chose, ce sera comme moi, sans modération.

Le jeune homme sourit à cette remarque et il dit avec simplicité et bonhomie :

— Je vois en effet que vous me connaissez bien !

Les manières et les paroles du marquis l'impressionnaient très favorablement.

Il n'était pas loin de penser :

— C'est vrai, il vaut mieux, beaucoup mieux que sa réputation.

D'un oeil fin et satisfait, Hughes de Montléhon suivait, sur la physionomie sincère du jeune homme, le travail qui se faisait en son esprit.

Il continua, d'un accent plus libre et plus convaincant :

— Mes deux passions — amour de mon fils, amour de mon nom, m'ont toujours semblé n'en faire qu'une.

— Et voici que la mort de Gérard m'a trappé, m'a battu comme la hache du bûcheron quand au lieu d'émonder quelques branches, elle s'attaque au pied du vieux chêne.

— Les deux seules raisons que j'avais de vivre m'ont été arrachées d'un seul coup.

— Et cependant... voyez l'étendue de mon malheur... plus la vie me devient impossible, et moins la mort m'est permise.

— Si je mourais aujourd'hui, ce nom de Montléhon qui est assurément un des plus anciens et des plus glorieux du pays, serait éteint à jamais.

Il eut un sourire désabusé :

— Si j'étais moins vieux, je chercherais une femme, j'essaierais de reconstituer un foyer ; j'espérerais un nouvel héritier de ma fortune qui est considérable et de mon nom qui est si grand.

— De telles espérances sont interdites à ma vieillesse.

— Et je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

— Je ne vois pas...

— Je ne puis plus avoir un fils que par adoption.

— Mais, monsieur le marquis...

— Ne m'interrompez pas...

— Je vous disais donc que l'adoption seule me permettra d'avoir un héritier.

— Et cette pensée me console, que l'adoption permet de choisir, et que celui que je choisirai sera vraiment digne du nom que je lui léguerais.

— Mon choix est déjà fait d'ailleurs.

— C'est à vous, mon enfant, qu'il appartient de le confirmer.

— J'ai peur de comprendre.

— Il ne faut pas avoir peur.

— Faites-vous les sentiments qui conviennent à votre nouvelle destinée.

— Dites-moi que vous consentez à me rendre tout ensemble la force de vivre et le droit de mourir.

— Dites-moi en un mot que vous consentez à remplacer Gérard.

Depuis longtemps le marquis savait que Claude était le fils de Valentine et d'Hersart de Montléhon, mais c'est depuis l'entrevue qu'il avait eue avec lui dans la demeure des Kerthomaz qu'il nourrissait à l'égard de ce neveu, dont il avait fait le malheur, des sentiments d'estime et d'admiration.

L'impression qu'il lui avait produite avait été aussi profonde qu'imprévue.

Pendant les jours qui avaient suivi, il ne pouvait s'empêcher de penser à lui, bien plus il ne pouvait s'empêcher de murmurer :

— Hélas, pourquoi Gérard ne lui ressemble-t-il pas ?

Puis, lorsque Gérard eut été tué, il n'éprouva aucune jalousie, aucune haine contre celui qui, bon gré, mal gré, il le sentait bien, prendrait un jour sa place.

Il se reprochait même comme un crime, comme un manque d'amour envers Gérard, les sentiments qu'il éprouvait à l'égard de Claude.

Mais c'était plus fort que sa volonté.

Il ne pouvait le détester.

Il l'admirait.

Il l'aimait déjà.

Il réservait toute sa rancune, toute sa haine pour sa mère, pour Valentine et pour Jacques Malestroix qu'il ne cessait de maudire et de poursuivre de ses imprécations stériles, comme s'ils étaient la cause de tout le mal !

Etrange état d'esprit !

Par un raffinement de cruauté à l'égard de Valentine, il désirait que Claude prit le nom de Gérard. Il ne voulait pas qu'il portât le nom d'Hersart qui était son nom légitime.

Il lui dit en effet :

— A cette adoption qui vous élève au premier rang, je ne mets qu'une condition.

— C'est que vous prendrez le nom du pauvre disparu et que vous vous appellerez comme lui Gérard de Montléhon.

Le coeur étreint d'une émotion formidable Claude écoutait en silence les paroles du vieillard.

— Eh bien, mon enfant, reprit le marquis, consentez-vous à devenir mon fils ?

— Je devrais vous remercier à genoux de votre offre généreuse, commença Claude d'une voix basse, qui sortait difficilement de sa bouche, tant était profonde son émotion.

— Mais pardonnez-moi, monsieur le marquis, je ne puis l'accepter.

Enfin, il parut prendre une décision. Il murmura entre ses dents :

— Pourvu que je le prenne à Valentine, je suis prêt à tous les sacrifices !

Il revint vers Claude.

Et avec un sourire plein de bienveillance et de bonté :

— Un père, dit-il, n'est pas un tyran.

— Soyez certain que je ne mettrai nul obstacle aux inclinations de votre coeur.

— Mais, monsieur le marquis, j'ai toujours considéré Yann Kerthomaz comme mon père, Geneviève comme ma mère, et par-dessus tout, j'ai un frère que, pour rien au monde, je ne voudrais abandonner.

— Nous ferons pour Silvère et pour les Kerthomaz tout ce que vous voudrez.

— Enfin, il me semble qu'il serait lâche de ma part d'abandonner ce nom de Claude qui est comme le symbole de toute ma vie passée.

— Ce serait en quelque sorte un reniement.

— Non, mon enfant.

Claude hocha la tête.

Le marquis reprit :

— Ce serait en tout cas un sacrifice miséricordieux accordé à un père dont le coeur est saignant.

Le marquis avait cédé facilement sur les premiers points.

Mais il tint ferme à propos du nom.

Si le fils de Valentine ne prenait pas le nom de son propre fils à lui, il lui semblait qu'il l'enlèverait mal, ne le conquerrait qu'à moitié.

Il trouva d'ailleurs pour justifier son obstination sur ce point des raisonnements si émouvants, des cris si douloureux que Claude n'osait rien répondre.

Malgré tout, une voix puissante disait au jeune homme au fond de son coeur :

— Tu ne dois pas céder.

Et cependant il finit par se laisser arracher le mot d'acquiescement désiré.

— Oh ! vous êtes bon, vous êtes généreux ! s'écria le marquis.

— Embrassez-moi, mon enfant, embrassez-moi, mon fils !

Le jeune homme obéit avec une émotion étrange et contradictoire ; il éprouvait en même temps un égal besoin d'aimer et de fuir pour toujours cet homme dont le regard l'effrayait et le troublait profondément.

XIV

HERSART DE MONTLEHON

En sortant du château, après cette émouvante entrevue, qui avait duré plus d'une heure, Claude rentra en hâte à Saint-Gildas de Khuy.

Il allait comme dans un songe.

Rien ne l'étonnait.

Il n'essayait de rien comprendre.

Il n'essayait de s'assurer de rien.

Il ne se posait à lui-même aucune question.

Il se contentait de revivre en pensée les incidents de cette matinée mémorable.

Yann, Geneviève, Anne-Marie et Silvère, tout le monde l'attendait avec une impatience facile à comprendre.

A son entrée, tous se levèrent précipitamment.

(Suite à la page 22)

Espoir quand même

*Oui, je chante l'amour, je rêve d'idéal ;
A travers les chemins poussiéreux de la vie,
Je marche, le cœur fier, et mon âme ravie
Cherche au sein des buissons le parfum filial.*

*Mais où trouver le beau parmi tant de banal ?
Comment croire à l'amour quand on ne voit qu'envie ?
Quand la fleur de nos soins par d'autres est cueillie,
Où distinguer le vrai du fourbe, son rival ?*

*La vie est quelquefois plus triste que méchante,
C'est pourquoi je souris et, quand même, je chante,
Tendant avec espoir mes deux bras vers demain.*

*Quand l'amour m'enverra son suprême message,
Je saurai le comprendre et croire en son présage,
Mais Dieu garde mon cœur de se donner en vain.*

JEANNE GRISE

Extrait de Médailles de cire
Granger frères, limitée, Montréal, 1933

Et qui s'explique cependant.

Le bourreau en veut toujours à la victime qui lui échappe.

Le marquis redoutait que les Malesstroix eussent le triomphe insolent.

Il craignait d'être humilié en leur présence.

Par-dessus tout il ne voulait pas avouer sa défaite.

Certes le geste aurait été beau de reconnaître ses torts et de rendre le fils à la mère.

Il n'y songea pas une minute.

Il voulut au contraire prendre à Valentine son enfant.

En l'adoptant il le faisait sien.

Il en privait la mère pour toujours.

Et c'est pourquoi, au lieu de dire à Claude :

— Vous êtes mon neveu, l'héritier légitime de mon nom, il lui disait :

— Vous n'êtes rien. Vous êtes un enfant abandonné.

— Je ne vous ai choisi que parce que vous m'avez paru plus digne.

— Que dites-vous ? s'écria Hughes qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous ne pouvez pas accepter !

— Et qu'est-ce qui vous en empêche ?

— Mille choses.

— Par exemple !

— J'aime.

— Vous aimez ?

— Je suis fiancé.

— Vous êtes un noble coeur. Vous ne pouvez aimer que noblement : vous ne pouvez avoir choisi qu'une fille digne de vous.

— J'aime une pauvre fille de pêcheur.

Le marquis se leva, malgré sa faiblesse.

Il fit, dans la place, quelques pas qui marquaient l'agitation extraordinaire de son âme.

Des pensées contradictoires se heurtaient dans son esprit.

La rancune et l'orgueil, l'amour et la haine se livraient en lui un combat violent.

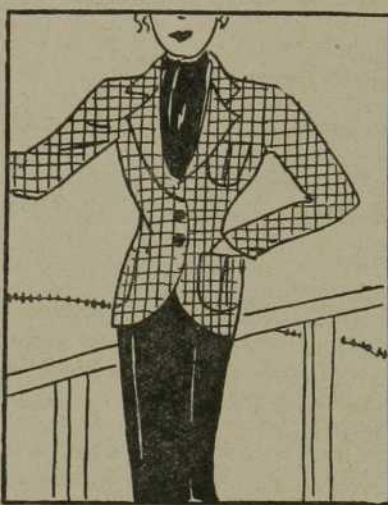


Les nouveaux chapeaux souvent ne sont pas nouveaux du tout. Celui du haut illustré ici rappelle ces petits chapeaux que les fillettes portaient il y a vingt ans. Celui du bas s'efforce de faire neuf. Il dégage le front comme une sorte d'auréole.

DU NOUVEAU

LES
DERNIERES NOUVEAUTES

Service hebdomadaire
exclusif au "Samedi"



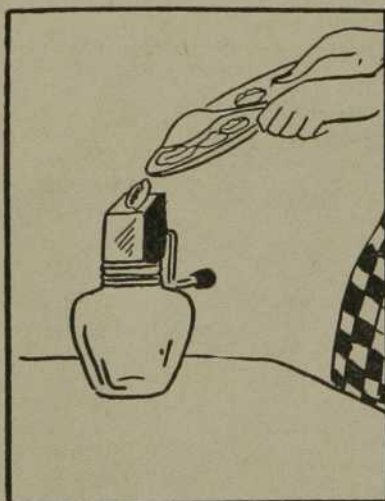
A Blue Bonnets ou à King's Park cette toilette sera tout à fait conforme à la circonstance. C'est un tailleur à carreaux dont la coupe est évidemment masculine. Il se porte avec un foulard et une jupe noire ou bleu marine.



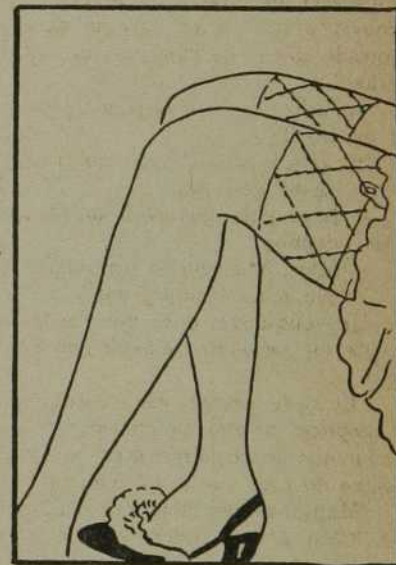
Une robe de nuit qui moule bien la taille est toujours élégante... Les patrons varient à l'infini. Notre dessin représente une robe de nuit de crêpe fleuri dont le décolleté arrière va jusqu'à la taille et est orné d'un froncé.



Chaque semaine notre dessinateur vous montre des jolies modèles de manches. Celles-ci ont sans doute été inspirées d'un catalogue de modes d'il y a quelques décades. Mais leur archaïsme n'empêche pas qu'elles soient bien à la mode.



Certains inventeurs semblent s'intéresser beaucoup au sort des ménagères. Ils offrent chaque semaine "du nouveau". Voici un appareil servant à moudre les amandes et les noix de toutes sortes. Le pot sert à les conserver fraîches.



Encore une nouveauté destinée à éviter la torsion des bas ou leur déchirure. Des coutures en diagonale renforcent le haut du bas et le maintiennent plus rigide. On nous dit que cette nouveauté fut créée par un Parisien

LA SANTÉ SIGNIFIE CHARME ET BONHEUR

Des yeux brillants, le sourire sur les lèvres, indiquent la santé et la vitalité. Une peau claire est attrayante. La jeune fille en santé et active est heureuse et populaire.



Peut-être que vous n'êtes pas vraiment malade, mais quand le travail du jour est terminé, vous êtes trop fatiguée pour vous récréer comme le font d'autres femmes. Essayez le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham pour avoir plus d'énergie. Il tonifie la santé en général. Donne plus de vitalité—plus de charme.

Rappelez-vous que 98 femmes sur 100 disent en avoir bénéficié. Il en fera autant pour vous.

GRATIS

**FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE**

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil.

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

**Engraissera rapidement les
personnes maigres**

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont:

Judi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA

THERESE, vous pouvez aviver votre teint, stimuler votre appétit, vous soulager de vos faiblesses, étourdissements, fatigue au moindre effort, maux de reins, périodes douloureuses, ou irrégulières ou tout autre trouble interne spécial à la femme en prenant les PILULES ROUGES, le remède par excellence des femmes depuis 40 ans.

— Ah! enfin, te voilà! s'écria Sil-
vère.

Anne-Marie se jeta à son cou avec le même élan que si elle avait craint de ne plus le revoir.

— Comme tu as été longtemps sans revenir! fit-elle avec un accent de reproche.

Claude l'enveloppa d'un regard d'amour qui la fit tressaillir, et prononça ces paroles qu'elle ne pouvait pas comprendre:

— Va, je ne t'ai pas oubliée!

Mais déjà Geneviève l'avait saisi par le bras et l'obligeait à la regarder.

— Que t'a dit le marquis? demanda-t-elle d'une voix âpre, brûlante d'impatience.

Malgré son trouble et son émotion, Claude remarqua le ton étrange et le regard ardent de Geneviève.

Il en resta saisi.

A son insu un travail se faisait dans son esprit.

Il commençait à penser à des choses imprécises, incertaines encore, à des détails jugés insignifiants jadis et auxquels il n'était pas loin de donner maintenant une signification.

— Que t'a dit le marquis? répéta Geneviève d'un ton de plus en plus pressant.

— Ce qu'il m'a dit?

— Des choses extraordinaires, inimaginables...

— Ah, je m'en doute bien!

— ...et qui m'ont profondément bouleversé!

Un ah! d'étonnement jaillit en même temps de la bouche de Yann, de Silvère et d'Anne-Marie.

Au contraire, la figure de Geneviève prit un air de satisfaction et de joie indéfinissable.

— Savez-vous, reprit Claude, ce qu'il m'a proposé? Tenez, j'aime mieux vous le dire tout de suite, car vous ne le devineriez jamais.

— Après m'avoir fait rougir par tous les éloges qu'il m'a décernés, il m'a proposé de devenir son fils. Il m'a dit qu'il voulait m'adopter, me léguer sa fortune et son nom...

— Il ne t'a pas dit autre chose? s'écria Geneviève, qui s'attendait à une autre révélation.

Yann regarda sa femme.

— Tu trouves que ce n'est pas assez?

— Tu es difficile!

Mais Geneviève, toute à ses pensées, n'entendit pas la réflexion de son mari.

Pendant toute prudence, tout sang-froid, elle demanda encore:

— Il ne t'a rien appris sur ta naissance?

— Non, il m'a dit: vous êtes un enfant abandonné, sans famille et sans nom...

— Il a menti, il a menti! cria Geneviève avec une exaltation inquiétante.

Anne-Marie et Silvère, que les révélations de Claude avaient déjà plongés dans un étonnement voisin de la stupéfaction, demeurèrent interdits en entendant leur mère prononcer ces paroles.

Ils crurent qu'elle devenait folle.

Ils se précipitèrent vers elle.

— Maman, qu'as-tu? demanda Anne-Marie d'une voix tremblante.

— Mère, calmez-vous, je vous en prie, dit Silvère en lui prenant la main.

Mais Geneviève les écarta l'un et l'autre d'un geste violent.

Elle prit Claude par le bras et, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, elle lui dit:

— Viens avec moi.

Elle ouvrit la porte, et sans une autre parole, elle sortit, entraînant avec elle le jeune homme trop interdit pour demander une explication.

Quand ils furent hors de la maison, Geneviève reprit:

— Viens vite. Nous allons chez les Malestroit.

D'un pas pressé, ils parcoururent le court chemin qui séparait les deux maisons.

Penchée derrière une fenêtre, Valentine guettait l'arrivée de Geneviève, qui lui avait promis de venir, dès le retour de Claude, la mettre au courant et lui raconter l'entrevue du jeune homme et du marquis.

Quand elle vit que Geneviève ne venait pas seule, que Claude l'accompagnait, une émotion formidable souleva la créole.

— C'est lui, c'est lui! murmura-t-elle.

Elle se précipita à leur rencontre. — Eh bien? demanda-t-elle d'une voix enfiévrée.

— C'est plus compliqué que je ne pensais, déclara Geneviève, mais ce n'en est pas moins très clair.

— Expliquez-vous, Geneviève.

— Le marquis a proposé à Claude de l'adopter...

— De l'adopter?...

— Et de lui léguer sa fortune et son nom!

— Il veut...

— Oui, il veut vous le prendre.

— Ah! je commence à comprendre!

— C'est clair, en effet; il ne désarme pas, il veut jusqu'au bout vous faire du mal!

Claude regardait tour à tour les deux femmes, les deux mères, qui s'expliquaient librement, comme s'il n'était pas là.

Et tout à coup, sans qu'il sut d'où elle venait, cette pensée jaillit de son esprit.

— C'est moi qui suis le fils de la comtesse!

Il eut comme un éblouissement.

Il crut qu'il allait tomber.

Il s'appuya au mur.

Il porta ses deux mains à son front en un geste douloureux.

Puis il murmura:

— Je crois que je deviens fou!

Mais au même moment il entendit Geneviève qui, s'adressant à lui, disait:

— Ecoute, Claude.

— Depuis un instant, tu te demandes sans doute ce que signifient nos paroles.

— Je vais te les expliquer.

— Tu jugeras alors la conduite du marquis. Tu verras si elle comporte une autre explication que celle que je lui ai donnée tout d'abord.

Elle s'arrêta une seconde, un peu embarrassée par la nécessité où elle se trouvait d'évoquer le passé pour que Claude puisse s'expliquer le présent.

Mais elle prit rapidement son parti et elle commença:

— Je suis obligée de remonter en arrière dans le passé lointain afin que tu puisses comprendre.

— Ecoute. L'heure est arrivée où je dois te faire connaître des événements qui t'intéressent au plus haut point.

Elle raconta la mort du comte Hersart de Montléon; la naissance du fils de Valentine quelques mois après; enfin l'enlèvement de l'enfant par Hésius, l'âme damnée du marquis.

— Tu n'as pas connu ce misérable, mais tu en as certainement entendu parler?

Claude fit signe que oui.

Les paroles de Geneviève semblaient confirmer son pressentiment. Aussi son émotion était si forte qu'il aurait été incapable de prononcer un mot.

— Eh bien, continua Geneviève, cet homme de ruse et de méchanceté, après avoir enlevé l'enfant, le fit remettre à l'Assistance publique par une pauvre femme, contrainte par la misère à abandonner son propre enfant.

— Il obtint d'elle, par des prières et par des menaces, qu'elle livrerait deux enfants au lieu d'un.

— Ces deux enfants, ces deux abandonnés portent aujourd'hui un nom qui n'est pas le leur.

— Ils s'appellent Claude et Silvère!... A cette révélation, le jeune homme bondit. Il s'élança vers Geneviève, et, lui prenant la main dans un geste presque violent, il demanda:

— Mais comment savez-vous tout cela?

Ce fut Valentine qui répondit:

— Par Hésius, qui, à son lit de mort, a tout avoué...

— Il a avoué?

— Oui, il a reconnu ses torts.

— Il m'a demandé pardon.

Claude restait confondu, interdit, n'osant pas croire ces paroles incroyables.

Et cependant il écoutait avec une intensité d'attention extraordinaire Valentine, qui, à son tour, confirmait les dires de Geneviève et répétait la confession d'Hésius.

Elle racontait comment il l'avait fait appeler, comment il l'avait suppliée de lui pardonner.

Claude écoutait en silence, sans faire un geste.

Mais quand Valentine répéta les dernières paroles du mourant:

— Il y a un signe qui vous fera connaître lequel des deux est votre fils...

— Prenez des...

Le jeune homme, soulevé comme par un ressort, se leva, les yeux soudain illuminés d'une joie fiévreuse.

Il se jeta dans les bras de Valentine.

Des larmes mouillèrent son visage.

Et de sa bouche sortirent ces mots:

— Ma mère! vous êtes ma mère!

Dans une étreinte farouche, Valentine pressa sur son cœur ce grand garçon qui était, elle n'en doutait plus maintenant, le fils chéri qu'elle avait tant pleuré!

Geneviève n'était pas moins émue.

Elle eut cependant la force de demander:

— Tu connais le signe?

— Oui, je me rappelle maintenant...

— Alors, parle, parle vite!

— Je puis achever la phrase commencée par Hésius.

— Vraiment?

— Hésius a voulu dire:

— Prenez des ciseaux...

— Des ciseaux? s'étonnèrent les deux femmes.

— Oui. Et il aurait ajouté, sans doute, s'il en avait eu le temps: "Coupez les cheveux des deux enfants et, derrière l'oreille gauche de l'un d'eux, vous trouverez le signe."

— C'est étrange! s'exclama Geneviève.

Mais Claude, rappelant de très anciens souvenirs et parlant comme dans un rêve, sans savoir s'il s'adressait aux deux femmes ou à lui-même, continuait:

— Je me souviens... J'étais tout enfant. J'avais peut-être six ou sept ans. Il y eut dans le village quelques cas de pelade. Par précaution, on me rasa la tête, et on me frictionna avec une lotion spécialement indiquée. Sous l'effet du lavage, un signe bizarre apparut derrière mon oreille gauche. Les Paimpol n'auraient sans doute pas attaché grande importance à ce fait. Mais l'instituteur se trouvait là. C'était un homme intelligent et très curieux.

"Il m'examina avec attention.

— Mais quel est le signe? interrompit Valentine anxieuse.

— Il est constitué par quatre petites lettres tracées, ou plus exactement tatouées sur le cuir chevelu. Les lettres sont si petites que c'est à peine si on peut les lire à l'œil nu. Mais avec l'aide d'une loupe, l'instituteur put très bien les distinguer. Ces quatre lettres forment un mot bizarre...

— Quel mot?

— Un mot qui n'appartient à aucune des langues que l'instituteur connaissait. Bien plus, un jour qu'il se trouvait à Guéret, ce brave homme que sa découverte intriguait fort, consulta l'inspecteur d'académie. Ils cherchèrent ensemble dans tous les dictionnaires, et ils ne trouvèrent rien.

— Nous diras-tu enfin ce mot mystérieux?

— "Seir".

— "Seir"! s'écria Valentine.

"Mais c'est le mot qui était écrit en caractères français au bas du manuscrit qu'Hésius prêta pour quelques jours à mon mari!

Et devant l'étonnement de Claude et de Geneviève, Valentine dut raconter l'étrange histoire du manuscrit d'Hésius.

Elle ajouta:

— Les savants que mon mari consulta furent d'avis qu'on devait lire de gauche à droite, non pas "seir", mais, comme dans l'écriture arabe, de droite à gauche, c'est-à-dire "ries".

— "Ries", murmura Claude. Ça ne veut rien dire non plus.

— En effet, ni "seir", ni "ries" n'ont de sens. L'instituteur, comme nous-mêmes pendant longtemps, faisait fausse route en cherchant le sens d'un mot qui n'en est pas un.

— Je commence à comprendre, s'écria Claude.

— Ces quatre lettres ne doivent pas être rapprochés comme les éléments d'un même mot.

Claude se frappa le front.

— J'y suis! fit-il.

"Au lieu de les rapprocher, il faut, au contraire, les séparer, les considérer comme le commencement de quatre mots différents.

— C'est cela.

— Ces quatre lettres sont les initiales d'une devise...

— C'est ce qu'a fini par penser M. Malestroit.

— Elles sont les initiales de la devise des Montléhon:

"Superius et inferius regno!"

— Il n'y a plus de doute possible, s'écria Valentine.

— En effet, appuya Geneviève, comment douter encore en présence de tant d'épreuves?

Elle n'en revenait pas!

Elle était à la fois surprise et ravie.

Elle voulut faire répéter au jeune homme cette étrange histoire.

— Ainsi, fit-elle, s'adressant à Claude, l'instituteur a bien vu, tracés au-dessus de l'oreille, ces quatre lettres: S. E. I. R., les quatre initiales de la devise des Montléhon?

— Oui, et plusieurs fois, car le problème l'intéressait. Il avait deviné que ce signe se rattachait au secret de ma naissance. A plusieurs reprises, à deux ou trois années d'intervalle, il m'examina, et, sous l'effet du lavage, le signe apparut chaque fois.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé, s'écria Valentine, lorsque je t'ai vu chez la Paimpol?

"Pourquoi ne m'a-t-on rien dit?

"Que de larmes, que de peines, on nous aurait évitées!

Claude hocha la tête en pensant à quoi avait tenu sa destinée. Si les Malestroit avait été mis au courant de cette particularité, sa vie aurait été tout autre.

— Oui, pourquoi? répéta-t-il comme un écho.

— C'était notre destinée de pleurer toutes deux, fit avec mélancolie Geneviève.

"Mais maintenant, j'espère que nous n'aurons plus aucun sujet de larmes, puisque nous savons que Claude est votre fils et que Silvère..."

Elle s'arrêta juste à temps.

Son secret avait failli lui échapper. Mais Claude posa la terrible question:

— Et Silvère? interrogea-t-il avec une curiosité ardente.

Ce fut Valentine qui répondit:

— Il est le fils de la pauvre femme qui vous abandonna...

La créole ajouta après une seconde d'hésitation:

— ...et qui est morte depuis longtemps, ainsi que nous l'avons appris récemment.

UN RENSEIGNEMENT



— Comment! Vous ne connaissez pas l'hôtel de «l'Ecnusson d'Or»? Mais le premier imbécile venu connaît ça!...

— Alors, vous allez sûrement pouvoir me renseigner!...

— Pauvre Silvère!

"Je retrouve une mère, et quelle mère? la meilleure de toutes..."

— Mon cher enfant!

— Mais lui, il perd un frère, et il ne trouve personne pour le remplacer!

A ces mots, Geneviève devint aussi pâle qu'une morte. Elle porta une main à son coeur, et une fois encore son secret faillit lui échapper.

— Et moi, fit-elle d'une voix ardente, est-ce que je ne lui reste pas?

Claude prit la main de Geneviève et la porta à ses lèvres.

Un sourire fleurit son visage.

— C'est vrai; il lui reste une mère d'adoption digne d'être sa mère.

"Et puis combien est stupide ce que je viens d'affirmer tout à l'heure!

"Il lui reste aussi un frère, un frère qui l'aimera plus qu'il ne l'a jamais aimé.

Et ému jusqu'aux larmes, Claude se tourna vers Valentine:

— Vous voudrez bien, n'est-ce pas, que je continue à l'aimer, comme le plus tendre et le meilleur des frères?

— Oui, mon enfant. L'habitude et le coeur ont fait de vous véritablement des frères. Vous resterez ce que vous êtes.

"Et comme il est impossible que l'un de vous soit heureux, si l'autre ne l'est pas, je doterai Silvère, je ne ferai pas de différence entre lui et toi..."

— Oh, comme vous êtes bonne! s'écria Claude ravi.

— Non, je suis une mère heureuse!

La créole pressa son fils contre son coeur et le couvrit de caresses.

Geneviève les contempla quelques secondes, puis, pensant à Silvère, elle sècha ses larmes et se disposa à partir.

— Je te laisse, Claude, auprès de ta mère. Je te laisse à ton nouveau bonheur. J'espère cependant que tu ne m'oublieras pas.

— Vous oublier, vous qui fûtes si bonne et si maternelle pour moi!

Le jeune homme quitta les bras de Valentine pour embrasser avec effusion Geneviève.

— Vous oublier, répéta-t-il, quand bientôt vous deviendrez vous aussi ma mère pour tout de bon cette fois!

A cette allusion à ses projets de mariage, Geneviève pressa plus fort contre son coeur ce grand garçon qu'elle avait cru souvent être son véritable fils, et elle s'en alla rapidement rejoindre Yann, Silvère et Anne-Marie.

La journée s'acheva dans une joie sans mélange dans l'étroit logis des Malestroit.

Jacques vint bientôt prendre sa part au bonheur de sa femme.

Jacques et Claude avaient l'un pour l'autre une égale estime et ils devinèrent tous deux, dès le premier instant, qu'une affection réciproque ne tarderait pas à les unir.

Valentine gardait jalousement Claude auprès d'elle.

Elle lui pressait les mains et le couvrait de baisers.

L'instinct maternel est si puissant et si fort qu'au bout d'une heure il n'y avait plus aucune espèce de gêne entre cette mère et ce fils.

Elle le tutoyait tout naturellement, et sans effort, alors que la veille elle osait à peine le regarder.

Et lui se pressait sur son sein, à la place qui était la sienne et dont il avait été si longtemps privé!

Ils rappelaient des souvenirs communs — leur rencontre à Montaigut, puis à Saint-Gildas.

Claude racontait son enfance, sa vie chez les Paimpol, son existence douloureuse de pauvre petit abandonné.

Ils prenaient l'un et l'autre un étrange plaisir à remuer ce passé de misère.

Leur joie présente leur en paraissait meilleure.

La soirée s'acheva.

L'heure arriva où il fallut aller se coucher.

— Et le marquis? demanda Valentine.

"Nous n'avons même pas parlé de l'abominable proposition qu'il t'a faite.

Claude répliqua avec fermeté:

— Ayez confiance en moi, mère. Ne vous préoccupez de rien.

"Demain j'irai le voir, et en peu de mots tout sera réglé.

Valentine enveloppa son fils d'un regard ardent.

Sur quel ton il venait de parler!

C'était bien tout de même un Montléhon!

Mais un Montléhon épuré par la misère et la souffrance, par un long contact avec les braves gens qui doivent gagner leur pain à la sueur de leur front.

Des Montléhon il avait déjà l'instinct d'autorité, la fierté, l'allure pleine de grandeur, mais il avait en plus, et il garderait, à n'en pas douter, la bonté, le désir d'aimer autrui et de s'en faire aimer, que l'on ne rencontre que chez les natures d'élite.

Le lendemain, dès la première heure, Claude se présenta au château.

Ce n'était plus le même homme que la veille.

Il marchait avec l'assurance et l'air de quelqu'un qui est chez soi, ou qui, en tout cas, va voir un égal.

Les domestiques eux-mêmes le remarquèrent.

Quand il fut dans l'antichambre il dit à haute voix à la servante qui l'accompagnait:

Mal de dos signe d'affection rénale

C'est par le mal de dos que la nature vous avertit que le rein ne va pas. Ne négligez jamais cet avertissement, sans quoi le mal de dos est souvent suivi d'affection rénale plus grave: rhumatisme, hydropisie, mal de Bright même. Au premier signe d'affection rénale, comme le mal de dos, prenez sans hésiter les Pilules Dodd—qui depuis plus de trois générations sont le tonique et remède par excellence pour le rein.

262F

Pilules Dodd pour le Rein

— Allez annoncer à monsieur le marquis la visite de monsieur le comte Hersart de Montléhon!

La servante resta clouée au sol par l'étonnement.

Claude n'y prit garde et passa devant elle.

La porte venait de s'ouvrir, laissant entrevoir le marquis qui chancelait sur ses jambes et s'appuyait au mur pour ne pas tomber.

Hughes avait entendu les paroles de Claude.

Il l'avait vu traverser la cour; il avait remarqué son air dominateur, et tout joyeux il se portait à sa rencontre quand brusquement les paroles du jeune homme le frappèrent au cœur comme le coup le plus dur et le plus inattendu.

Claude éprouvait en ce moment des sentiments contradictoires. Il aurait voulu venger sa mère que cet homme avait poursuivie durant tant d'années avec un acharnement impitoyable. Et en même temps il avait pitié de lui, et de sa vieillesse doublement douloureuse.

— Marquis, dit-il d'une voix presque dure, appuyez-vous à mon bras, et laissez-moi vous reconduire.

Il le fit asseoir.

Et il regarda un instant, écroulé devant lui cet homme, son plus proche parent par le sang, et son plus cruel ennemi.

Bientôt il reprit:

— Je ne vous initierai pas, marquis, j'abrègerai votre supplice.

— Depuis hier, je sais toutes les choses que vous prétendiez me cacher.

— Je sais qui je suis.

— Et qui êtes-vous donc? demanda le marquis, se redressant encore, comme pour une nouvelle et dernière lutte.

— Je suis le comte de Montléhon, le fils de votre frère.

— Allons donc! clama Hughes.

— Le fils de mon frère est mort il y a bien longtemps.

— Marquis...

— Je vois ce que c'est...

— On vous aura conté des histoires à dormir debout... on vous aura menti...

— Marquis, c'est vous qui mentez en ce moment... et qui allez en faire l'aveu!

Le jeune homme se pencha et prit la main du vieillard qu'il porta à son oreille gauche.

Hughes voulut retirer sa main.

Mais Claude la serra avec force et l'en empêcha.

Il l'obligea à toucher du doigt, au-dessus de l'oreille, la place où étaient tracées les lettres mystérieuses.

— Vous savez ce qu'il y a en cet endroit?

Le marquis ne répondit rien.

Il fit un nouvel effort pour retirer sa main.

Il ressentait comme une brûlure au doigt!

— En cet endroit, reprit Claude, ont été tracées jadis par votre ordre quatre lettres qui valent mieux qu'un aveu et qui disent clair comme le jour le sang qui coule dans mes veines!

— C'est le signe qui devait permettre de me reconnaître un jour, le signe qu'Hésius n'a pas eu le temps d'indiquer, le signe dont vous-même vous gardiez jalousement le secret.

— Vous ne niez plus, marquis?

Et comme Hughes restait écrasé et immobile en présence de la preuve irrécusable, Claude lui lâcha la main.

— C'est bien, dit-il.

— Puisque vous avouez, que désormais il n'en soit plus question entre nous.

Le marquis ne répondit rien.

Un long silence se fit entre eux.

Claude s'assit à l'écart, et attendit.

Il attendit longtemps.

Le marquis, les coudes sur les genoux et la tête cachée dans les mains, ne faisait aucun mouvement.

Il réfléchissait.

Il souffrait.

On aurait dit qu'il allait perdre le souffle. Claude entendait sa respiration, saccadée comme celle d'un agonisant.

Cela dura longtemps, plus d'une heure, sembla-t-il au jeune homme.

Enfin Hughes leva la tête.

Il regarda Claude.

Il dirigea sur lui un de ces regards qui pénètrent un homme jusqu'à la conscience.

Il eut un léger haussement d'épaules et il murmura pour lui-même:

— Qu'importe, puisqu'il en est digne!

Dans son regard, il n'y avait ni haine, ni rancune.

Il y avait, au contraire, de la lassitude et une sorte d'attendrissement.

Il dit à haute voix:

— Veuillez sonner et appeler un domestique.

Bientôt un valet de chambre parut:

— Allez prier madame la chanoinesse de venir me trouver.

Le domestique s'inclina et sortit.

Et de nouveau le silence se fit.

Claude, si intrigué qu'il fût, se serait bien gardé de le troubler et de prononcer un seul mot.

Quelques minutes encore et la chanoinesse, très imposante dans ses vêtements de deuil, fit son apparition.

— Vous m'avez fait demander mon frère?

— Oui, madame la chanoinesse.

Et montrant Claude, qui s'était levé, il ajouta:

— J'ai tenu à vous présenter moi-même le fils de notre défunt frère, l'héritier de notre nom, le comte Hersart de Montléhon!

— Quoi? Que dites-vous? Ce jeune homme...

— ...est l'enfant qui nous fut jadis enlevé et que la destinée ramène au château de ses pères pour y prendre la place qu'il est, à tous égards, digne d'occuper.

— C'est le fils de Valentine! gronda à demi-voix la chanoinesse.

— C'est votre neveu, madame. Ce sera bientôt le chef de votre famille.

La chanoinesse n'avait cessé de dévisager Claude depuis qu'elle était entrée chez le marquis.

La noblesse de son attitude, la beauté de son visage, la limpidité attirante de son regard produisirent sur elle une impression qui fut plus forte que sa rancune contre la mère.

Elle fit deux pas vers lui, et un pâle sourire éclaira son visage.

Claude, très ému, se rapprocha d'elle vivement.

Dans un élan de gratitude pour ce sourire et ce bon accueil, il fit taire, lui aussi, ses rancunes; il oublia le passé.

Il prit la main de la vieille fille pour la porter à ses lèvres.

Mais elle ne le laissa pas achever ce geste.

— Embrassez-moi, mon enfant, dit-elle, d'une voix presque douce, et soyez le bienvenu dans une demeure où votre jeunesse apportera un peu de gaieté et de vie!

XV

L'ENFANT DU FANTOME

Yann, Silvère et Anne-Marie attendaient avec une impatience fébrile le retour de Geneviève et de Claude.

Ils les avaient vus entrer chez les Malestroit.

Ils avaient même vu Valentine se précipiter à leur rencontre, ce qui n'avait fait qu'augmenter la surprise de Silvère et de la jeune fille.

Quant à Yann, il se doutait bien de la vérité.

Et au fond de lui-même il était heureux.

Mais il se gardait bien de jouer à l'homme qui sait et de rien laisser paraître de sa joie.

Les deux jeunes gens, incapables de penser à autre chose qu'à ce brusque départ, et aussi à l'offre invraisemblable du marquis d'adopter Claude, s'obstinaient à regarder du côté de la maison des Malestroit, s'attendant d'un moment à l'autre à voir sortir Geneviève et Claude.

Après une attente qui leur parut interminable, Geneviève sortit, mais, nouveau motif d'étonnement, elle revint seule.

— Et Claude? demandèrent-ils ensemble, dès qu'elle fut auprès d'eux.

Geneviève enveloppa Silvère d'un regard d'amour passionné et à le contempler, elle oublia de répondre.

Elle le regardait avec la certitude qu'il était son fils, qu'il était le fils de Pierre, et elle lui trouvait maintenant de grands airs de ressemblance avec son promis, avec le fiancé qu'elle avait tant aimé.

Comment avait-elle pu s'y tromper?

Elle se le demandait en ce moment.

Mais cette allure, ce regard clair, ces traits du front, du menton, de la bouche, n'étaient-ce pas ceux de Pierre?

Pauvre cher disparu!

Et sa pensée s'attendrit au souvenir de la destinée du malheureux proscrit.

Mais bientôt Yann la rappela à la réalité.

— Eh bien quoi? fit-il. Qu'est-ce que tu as à regarder Silvère comme si tu ne l'avais jamais vu!

Geneviève passa une main sur son front pour chasser ses souvenirs.

Anne-Marie répéta sa question:

— Et Claude?

— Où est-il? ajouta Silvère.

— Et pourquoi n'est-il pas revenu avec vous?

— Claude est resté chez madame Malestroit.

— Ils ont à causer ensemble au sujet de la proposition que lui a faite le marquis.

— Pourquoi ça?

Geneviève, devinant l'émotion intense de Silvère et de sa fille ne voulut pas leur apprendre d'un seul coup la vérité.

Elle pressentait qu'ils en souffriraient, pour des raisons différentes, tous les deux.

Ce ne fut donc que lambeaux par lambeaux qu'elle se laissa arracher la vérité.

La stupéfaction des jeunes gens fut indicible lorsqu'ils apprirent que Claude était, à n'en pas douter, le fils de Valentine.

Silvère se rappela vaguement l'histoire du signe mystérieux, qu'avait découvert l'instituteur de Montaigu.

Après tant d'années il l'avait presque oublié.

Et d'ailleurs, à l'époque où le signe était apparu, ils étaient tout enfants; ils n'y avaient attaché d'importance ni l'un ni l'autre.

— Je suis heureux pour Claude, dit-il, de cet événement, qui doit assurer son bonheur. Il le mérite tant!

Mais, malgré ces paroles qui étaient sincères, mais qui ne disaient pas tout ce qu'il pensait, Silvère n'avait pas l'air heureux.

Il ne pouvait s'empêcher de se demander:

— Et moi, où est ma mère?

Il ne pouvait s'empêcher de ressentir une véritable douleur, un déchirement de tout son être à la pensée que Claude n'était pas son frère.

Comme l'avait très justement dit Claude lui-même quelques instants plus tôt, Silvère perdait un frère et ne trouvait rien pour le consoler de cette perte.

Les intentions généreuses de Valentine à son égard le blessèrent plus qu'elles ne calmèrent sa douleur.

Geneviève le comprit et elle n'insista pas.

Sa propre joie tomba tout d'un coup au contact de cette souffrance, et elle se demandait si vraiment, c'en était fini pour elle de pleurer et de souffrir.

Quant à Anne-Marie, elle s'était retirée discrètement dans sa chambre.

Et là, s'étant laissée tomber sur le lit, elle pleurait; elle pleurait, suivant l'expression populaire, toutes les larmes de son corps.

Elle pleurait son bonheur à jamais détruit, car elle n'imaginait pas que le comte de Montléhon pourrait jamais épouser la pauvre fille de pêcheurs qu'elle était.

Le voulait-il, qu'il ne le pourrait pas.

Sa nouvelle famille s'y opposerait.

Ah! c'était fini son rêve de bonheur!

(A suivre)

Les noms propres des personnages de nos feuilletons, nouvelles, contes et histoires sont fictifs et imaginaires. Si une personne retrouve son propre nom dans ces œuvres d'imagination c'est pure coïncidence.

L'Homme du Coffre

par Nigel WORTH

No 2

(Suite)

III

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

L'action se passe en Angleterre.

Au cours d'une promenade de pêche, un nommé Quin est appelé par M. Metters, qui a assommé puis enfermé dans un grand coffre un cambrioleur qui s'était introduit dans sa maison. Mais au moment où Quin allait ligoter l'individu, celui-ci, qui simulait l'évanouissement, s'enfuit et rejoint des complices qui l'attendaient.

Grâce aux papiers trouvés dans le paletot de l'inconnu, Metters apprend que l'homme du coffre appartient au groupe de contrebandiers qu'il recherche. En effet, Metters est un policier secret. Il confie à Quin la mission d'aller à Guernesey où se cache Lecatteau, l'homme du coffre. Quin prend le nom de Lambert.

JEAN LECATTEAU

Vous avez entendu dire que le whisky devenant très rare, en ce moment la demande est forte sur le rhum et l'eau-de-vie; celle-ci nous vient principalement de France, du moins d'après nos statistiques; la soie également, bien que nous en recevions aussi de la Chine, de l'Inde et de l'Egypte.

— De l'Egypte? m'écriai-je. J'ignorais que ce pays produisit de la soie.

M. Metters me dit en souriant:

— La soie égyptienne est une des plus belles du marché. Mais revenons à notre sujet. Il est difficile de concevoir que tous ces articles soient introduits en fraude par plusieurs individus, chacun travaillant de son côté, sans que nous réussissions à saisir quelques cargaisons. Pourtant, depuis trois mois aucune capture importante n'a été enregistrée. Devons-nous

en conclure que nos douaniers sont constamment dupés par un grand nombre de contrebandiers agissant indépendamment l'un de l'autre? Ceci reviendrait à dire que ces individus possèdent plus d'esprit, ou d'astuce, si vous préférez, que tous nos fonctionnaires, doués pourtant d'une grande expérience? Je ne puis l'admettre.

— Evidemment.

— En bonne logique, nous sommes amenés à supposer que derrière ces entreprises il existe un cerveau, une direction, et que nous avons affaire à une organisation de grande envergure. Quand je dis un cerveau, cela n'implique pas qu'il n'y ait qu'un seul homme à la tête. La direction centrale peut être composée de deux, trois, ou même un plus grand nombre d'associés, qui combinent et surveillent ces opérations frauduleuses. J'ajouterai que si nous n'avons encore eu la chance de confisquer aucune cargaison, nous possédons du moins la certitude que des cargos débarquent leur frêt en fraude.



"Nous préparâmes le feu."

— Quelles preuves en avez-vous?

— Je vais vous en donner une ou deux. Le vingt-cinq mai, deux douaniers des côtes du Norfolk aperçurent sept à huit barques de pêche en train de débarquer de nombreux ballots. Malheureusement, des hommes postés là par les contrebandiers surveillaient les gabellous, qui furent pris, ligotés et jetés, les yeux bandés, dans une prison quelconque. Quatre jours après, ils se retrouvèrent dans un champ, à dix milles de la côte. Les gens du voisinage n'avaient rien vu de suspect; inutile d'ajouter qu'après ces quatre jours, toutes traces du cargo avaient disparu. Le seize du mois dernier, deux garde-côtes à cheval, au sud-ouest du Pays de Galles, furent enlevés pendant la nuit; on retrouva les chevaux mais on est resté sans nouvelles des cavaliers. Trois jours après, les cinq gardes de l'équipe de Llanor, au nord du Pays de Galles, étaient endormis par un narcotique. Durant une nuit entière, la côte, sur une longueur de six mille, demeura sans surveillance, et on découvrit des traces du déchargement d'un cargo. J'aurais bien d'autres cas à vous citer, mais ceux-là suffisent.

Et M. Metters replaça son carnet de notes dans sa poche.

— Tous ces exemples, poursuivit-il, prouvent qu'autour de nos côtes circulent des cargos dont le déchargement illégal s'effectue toujours suivant un plan habilement conçu et exécuté avec une sûreté impeccable et un suprême dédain de la vie humaine. Maintenant il nous reste à découvrir et à paralyser cette force centrale, ce "cerveau". La capture d'un cargo et des hommes qui en ont la charge, bien que de bonne prise, équivaldrait tout au plus à l'ablation d'une tentacule chez une pieuvre.

— Avez-vous une idée quelconque de l'endroit où se trouve le siège de cette organisation?

— Jusqu'à vendredi dernier je n'en avais pas le moindre soupçon, répondit-il, malgré mon incessante activité pendant deux mois. Afin d'examiner de plus près plusieurs cas de contrebande qui s'étaient produits sur les côtes du Devonshire, j'avais loué la maison où nous avons fait connaissance la semaine dernière. Je ne possédais à cette époque que des preuves purement négatives; listes de marchandises suspectes d'avoir échappé à la douane, noms des acheteurs, et les détails que je viens de vous raconter. Je voulais me procurer quelques indices qui, venant contrôler ces preuves, y ajoutassent un élément de clarté.

— Donc, vendredi...

— Notre ami en bleu entre en scène, vous le suivez de près, et c'est ce jour-là que j'ai découvert le fil d'Ariane. Nous sommes peut-être sur la bonne piste. Selon toute vraisemblance cet homme fait partie de l'organisation des fraudes. Il a cambriolé mon bureau pour s'emparer de la liasse de

documents dont je viens de vous parler et qui se trouvait dans mon secrétaire.

— Mais alors, les contrebandiers ont découvert votre identité? observai-je.

— Oui. C'est la première conclusion à tirer de l'affaire. Ils veulent maintenant savoir jusqu'où vont mes informations. Ils doivent être désappointés de leur échec, car leur plan était conçu avec habileté. Le jour de la visite de l'homme en bleu, je devais sortir. J'avais décidé, pour me divertir un peu, d'assister à l'ouverture d'un tumulus, situé à quatre ou cinq milles de chez moi. De fait, la maison eût été vide. Un violent mal de tête me contraignit à rester chez moi. Cet individu était sans doute prévenu que moi et mes domestiques nous devions nous absenter cet après-midi là.

— Avant d'aller plus loin, expliquez-moi pourquoi vous n'avez pas mis la police à ses trousses? Une fois l'homme arrêté, vous auriez pu en savoir long sur son compte.

M. Metters hocha la tête.

— Non, réflexion faite, cet homme me sera plus utile, libre, qu'enfermé dans un cachot. Après cette malencontreuse aventure, je soupçonne qu'il va cesser de travailler comme agent de l'organisation centrale. Tous deux nous connaissons ses traits et il me semble que si nous le laissons suivre sa vocation, il peut nous être d'une aide efficace. Nous en reparlerons. Si vous vous rappelez, il m'a abandonné son manteau. Oh! bien involontairement, et il doit le regretter. Ce vêtement ne présente rien d'extraordinaire. Mais le contenu des poches était intéressant au plus haut point: une pipe, une blague à tabac, un porte-cigares aux initiales J. L., une boîte d'allumettes, un porte-billets contenant sept livres en coupures anglaises et quarante-cinq francs en billets français. De plus, cette lettre et ce petit aide-mémoire.

Mon visiteur me tendit une enveloppe et un carnet de cuir contenant six tablettes en celluloïd destinées à recevoir des notes temporaires au crayon. A l'intérieur de la couverture était un calendrier de l'année 1919, indiquant les phases de la lune. Sur la première page du carnet étaient écrites les cinq lignes suivantes:

F 41 W
203 S
—51 B A

O'B 156 (107) Rue S. S.
M. Ingleside Nr. B.

L'enveloppe de la lettre était adressée à M. John Laughton, poste restante, Ashleigh, et portait le cachet de la poste de Barnstaple à la date du 28 juillet. A l'intérieur était pliée une demi-feuille de papier sur laquelle on lisait ce qui suit:

LJJDELTLNLTULLUITINJL
TDDEJLTUXLXLJLDITJHIL
JLJXHGLJLUIHLJ

28-7-19

Pas de signature, si ce n'est la lettre S tournante.

IV

LA PROPOSITION DE M. METTERS

Quand j'eus examiné à loisir la lettre et le carnet, M. Metters me dit:

— Eh bien! Qu'en pensez-vous?

— Ces cinq lignes sont sans doute les adresses de personnes avec lesquelles le propriétaire du carnet se trouve pour le moment la correspondance, répliquai-je. A moins d'être affligé d'une mémoire déplorable, on ne prend pas note de l'adresse des gens auxquels on écrit fréquemment.

— Bien sûr, et dans le cas présent "Ingleside Nr. B" est l'adresse de la maison que j'habitais la semaine dernière. Et les autres lignes?

J'étais embarrassé pour répondre.

— O'B. 156 (107) rue S. S. Cela paraît être l'adresse d'une personne habitant la France. Je ne devine pas le sens de ces deux nombres l'un à côté de l'autre. Quant aux trois autres lignes, je donne ma langue au chat.

— Moi aussi. Mais pour en revenir à la quatrième ligne, on peut dire que S. est le nom d'une grande ville; d'ordinaire les rues d'une ville peu importante n'ont pas cent numéros.

— L'examen de ce carnet nous apprend de plus, que son propriétaire s'intéresse énormément à connaître les nuits avec ou sans lune; ainsi que vous pouvez vous en rendre compte, les signes lunaires sont entourés d'un trait à l'encre.

— Et la lettre, demandai-je, offre-t-elle quelque intérêt?

— Oui. D'abord l'enveloppe. Du fait qu'elle est adressée: poste restante, Ashleigh, il ressort que M. John

Laughton ne savait pas au juste où il allait loger avant de venir dans mon voisinage et il s'est fait envoyer sa correspondance dans un bureau de poste de la région. Je me suis renseigné à Ashleigh, petit village à trois milles de chez moi, où l'on m'a répondu que, pendant une semaine, M. Laughton est venu tous les jours à dix heures du matin chercher ses lettres.

— En reçut-il beaucoup?

— Autant que le receveur peut se le rappeler, il n'en a reçu qu'une probablement celle-ci. Par le cachet de la poste nous savons qu'elle est partie de Barnstaple le 28 juillet, jour même où elle fut écrite. Cette lettre est un message conventionnel, dont le code consiste à transposer les lettres de l'alphabet, c'est-à-dire à employer une lettre pour une autre. Si je lui fournissais deux autres spécimens, il arriverait à les déchiffrer tous les trois, mais celui-ci est trop court et il n'y peut découvrir les éléments suffisants.

— Ainsi, m'écriai-je désappointé, votre trouvaille n'a pas grande valeur!

— Patience, dit-il. J'arrive au point le plus intéressant. Dans la poche du manteau il y avait un petit trou, et à l'intérieur de la doublure j'ai trouvé ceci.

Il me tendit un bout de papier un peu sale. C'était un morceau d'enveloppe sur lequel on lisait:

M. JEAN LECATTEAU
Auberge du Chat Noir

Aucune trace de timbre.

Je regardai M. Metters.

— Vous saisissez? me demanda-t-il. M. John Laughton et M. Jean Lecatteau ne sont qu'une seule et même personne.

A un moment donné il a habité un hôtel appelé le Chat Noir. J'ai fait des recherches et il existe, paraît-il, une auberge de ce nom à Guernesey. Une chose me irappe en tout ceci, c'est que notre homme était brun et n'avait pas le type anglais. Dans ses poches j'ai trouvé des billets de banque français et une enveloppe au nom de Jean Lecatteau. Rapprochons ces détails du fait que le Chat Noir se trouve à Guernesey et sans crainte de nous tromper, nous pouvons conclure que l'homme du coffre s'appelle Jean Lecatteau, qu'il habite les îles de la Manche et que nous pourrions le rencontrer à Guernesey. Après la petite escapade de la semaine dernière, il va sans doute se tenir tranquille un moment. S'il est de Guernesey, il est tout naturel qu'il y retourne, car—et ceci est notre atout—il devait ignorer la présence de cette enveloppe dans la doublure de son manteau.

— Voulez-vous me permettre de vous poser une question, M. Metters? Où cela vous mène-t-il?

— Je vais vous l'expliquer. J'ai identifié un membre de l'association contre laquelle je pars en guerre. En faisant surveiller étroitement Lecatteau, j'espère mettre la main sur d'autres de ses congénères. Du reste, j'ai toujours soupçonné qu'une branche de cette organisation s'est fixée dans les îles anglo-normandes; celles-ci forment en effet un centre idéal pour les besoins de la contrebande entre l'Angleterre et la France. N'eût été cette affaire de la semaine dernière, j'aurais couru à Guernesey. Mais si mes conjectures sont exactes mon nom et

LETTERE DE VACANCES



— Chère amie... je vous écris du magnifique château de mes aïeux où je viens d'arriver. Sur le perron, les paons déploient leur merveilleux plumage... etc...

POUR LES CREVASSES ET LES ENGELURES. — Les engelures proviennent d'une exposition excessive à la neige et les rhumes et crevasses des vents glacés de l'hiver. Pour le traitement des unes et des autres, une excellente préparation est l'huile électrique du Dr Thomas parce qu'elle combat l'inflammation et soulage la douleur. L'action de l'huile est rapide et son application extrêmement simple.

mon signalement y sont déjà connus et en y allant je ferais plus de mal que de bien. Tous mes faits et gestes sont surveillés. C'est pourquoi je viens à cette heure indue vous demander une faveur. Voulez-vous m'aider à dépister cette bande de contrebandiers et aller à ma place à Guernesey? Je ne vous dorai pas la pilule, jeune homme; vous risquez votre vie. Les individus à qui vous aurez affaire n'ont aucun scrupule; ils savent que si des preuves suffisantes s'accumulent contre eux, la prison les attend.

J'allumai ma pipe et, pendant quelques minutes, je réfléchis à cette proposition.

— J'aurais quatre questions à vous poser, M. Metters. D'abord, pourquoi me choisissez-vous, de préférence à un de vos subordonnés? Deuxièmement, que dois-je faire si j'accepte? Troisièmement, ne croyez-vous pas que Lecatteau me reconnaisse? Et enfin pourquoi êtes-vous entré ici par la fenêtre plutôt que par la porte?

— Ce sont là des questions raisonnables, dit mon interlocuteur. J'ai sollicité votre concours pour plusieurs bonnes raisons. Mes adversaires, connaissant mon identité, peuvent être aussi bien documentés sur mes collaborateurs. Donc, inutile de compter sur ceux-ci. Vous possédez sur eux l'avantage d'avoir vu l'homme en bleu. Je vais vous avouer franchement un autre motif de ma démarche, c'est que vous m'avez plu dès notre première rencontre; votre façon d'agir en cette circonstance me porte à croire que vous êtes un homme de ressources, capable de vous défendre. Je me suis permis de me renseigner sur vos antécédents.

Quant à votre deuxième question, tout ce que je vous demande, c'est d'aller à Guernesey et tâcher d'y découvrir des choses intéressantes. Le choix des moyens est à votre entière discrétion. Et maintenant, répondons à votre troisième question. Non, je ne crois pas que Lecatteau vous reconnaisse. Vous vous souvenez sans doute que l'homme fermait les yeux pendant que nous le dévisagions et, au moment où il s'est levé, vous regardiez du côté de la fenêtre; il n'a donc vu que votre dos. Tout au plus aurait-il entendu votre voix pendant la première partie de notre conversation, mais l'épaisseur du couvercle doit avoir atténué le son de vos paroles. Autant que je me rappelle, vous avez prononcé seulement deux phrases très courtes après l'ouverture du coffre. Lecatteau ne vous remettra sûrement pas et il est presque impossible qu'il se souvienne de votre voix.

Vous comprenez combien votre concours me serait précieux. De mes amis vous êtes le seul qui ait vu Lecatteau. Etant donné qu'il lui est impossible d'établir une relation entre vous et moi, si la chance vous favorise vous serez en mesure de visiter son repaire et d'épier ses faits et gestes sans éveiller ses soupçons.

J'ai un tempérament quelque peu romanesque et la proposition de M. Metters m'enthousiasma. J'éparpillai à tous les vents mes résolutions de vie sédentaire, et, me levant de mon fauteuil, je tendis la main à mon hôte.

— Je suis votre homme. Quand commençons-nous?

M. Metters semblait ravi de ma spontanéité.

— Vous avez oublié la question rémunération, dit-il. Les appointements ne sont pas lourds dans mon administration, mais de généreuses primes sont allouées lorsqu'une affaire réussit; en cas de succès, vous ne regretterez pas votre temps. Je désire que vous alliez à Guernesey aussitôt que possible. Quand pouvez-vous partir?

— Attendez... Demain, c'est jeudi. Vendredi, je prendrai le bateau à Weymouth.

— Très bien, répondit M. Metters. Vous ferez bien de descendre au *Chat Noir*. Tout ce que je sais, c'est que le patron se nomme Chabelle. Peut-être est-ce un hôtel borgne? En ce cas, je ne vous demande pas d'y rester. Mais je soupçonne qu'il n'en est rien; Guernesey est en ce moment très fréquenté des touristes et les hôteliers doivent s'ingénier à garder un cachet d'honorabilité pour attirer la clientèle. Je souhaite vivement que vous puissiez loger au *Chat Noir*. Nous savons que notre homme y est déjà descendu ou qu'il y a fait adresser sa correspondance; on le connaît certainement dans cette auberge et il se peut très bien que vous l'y trouviez déjà installé. Le reste vous regarde. Au point où en est l'affaire, tous les détails que vous me communiquerez seront les bienvenus. Sur tout ne perdez pas de vue que le but principal de vos investigations est de découvrir les noms et les agissements des chefs de la bande.

Je fis signe de la tête que j'avais compris.

— Au fait, dit M. Metters, ce serait une excellente idée de donner le change en prétextant un motif valable de votre séjour à Guernesey. Etes-vous dessinateur ou peintre?

J'esquissai une triste grimace.

— Je barbouille des aquarelles. En toute sincérité, je n'ai aucun talent.

— Peu importe! dit le petit homme, enchanté. Munissez-vous de votre attirail et jouez à l'amateur enthousiaste. Autre chose. Lecatteau peut avoir entendu votre nom. Inutile de courir ce risque. Il serait plus sage de partir pour Guernesey sous un nom d'emprunt.

L'idée me charma. Quelques minutes de réflexion et je me choisis le pseudonyme d'Henri Lambert.

— Vous écrirai-je pour vous tenir au courant de ce que je fais?

— Oui, répondit M. Metters. Ecrivez-moi une fois tous les deux jours. Vous me raconterez tout au long ce que vous aurez pu surprendre. De mon côté, je vous communiquerai les renseignements susceptibles de vous aider. Je vous adresserai mes lettres poste restante. Les hôtels ne m'inspirent pas grande confiance, et pour ce qui est du *Chat Noir*, il peut être infesté des amis de Lecatteau, qui ne se gêneraient guère pour ouvrir les lettres d'autres. Vous devez à tout prix laisser ignorer nos relations; ne m'écrivez pas à mon vrai nom, l'adresse risque d'être aperçue par un de nos adversaires avant que vous ne jetiez votre lettre dans la boîte. Envoyez-moi de vos nouvelles au nom de Miss Ethel Manners, ma vieille gouvernante; elle ne reçoit jamais de correspondance et ne s'en formalisera pas. Voici mon adresse à Londres. J'y retourne demain. Surviene un événement imprévu, et qu'il vous soit impossible de m'en aviser par lettre ou

par télégramme, écrivez-moi dans les colonnes du *Times*, en faisant précéder votre message du mot "Ethel". Ah! J'allais oublier! Prenez copie de la lettre et des notes du carnet. Il est possible que dans quelques jours vous ayez découvert le système de code employé, ou que vous puissiez compléter une ou plusieurs de ces adresses.

Je m'installai à mon bureau et il me fallut dix bonnes minutes pour transcrire les deux documents sur mon calepin.

— Vous possédez sans doute un revolver? Sinon, me dit M. Metters, je vous en prêterai un. Je vous conseille de partir armé.

Je hochai la tête.

— Un de ces petits joujoux de poche... Peuh! Si l'occasion se présentait, j'aimerais me servir d'un pistolet de marine, un quarante-cinq, avec lequel je serais sûr de trouer la peau de mon adversaire. Cet objet est tout de même un peu lourd en voyage, je me contenterai d'une arme dans le genre de votre casse-tête; ceci, par exemple, et je lui montrai ma canne plombée. Voyez plutôt. Absolument incassable et très discret.

— Certes, fit M. Metters en se levant, si j'étais fort comme vous, je partagerais votre avis. Je ne vois rien d'autre à vous dire, je vais prendre congé.

Une idée me traversa l'esprit.

— Une minute, M. Metters. Excusez mon insistance, mais vous ne m'avez pas encore appris pourquoi vous êtes entré chez moi par la fenêtre.

Il sourit.

— Je vous le répète, on me surveille. Pour que personne ne soit au courant de ma visite, je prends mes précautions, et le meilleur moyen de ne pas être vu est de venir la nuit.

— Oui, mais encore... pourquoi sauter par la fenêtre au lieu d'entrer par la porte comme un simple mortel?

— Avouez-le, ma requête vous a intrigué?

— Je ne le cache pas.

— Bien, fit en ricanant le petit homme. Je désirais coûte que coûte engager vos services et je doublais mes chances de succès en excitant votre curiosité. Voilà la raison. Et maintenant, bonne nuit... et bonne chance!

J'éteignis la lumière avant d'ouvrir la fenêtre. M. Metters me serra la main, et léger comme un moineau, sauta au dehors.

Je lui donnai le temps de disparaître, puis, ayant rallumé l'électricité, je me disposai à prendre un peu de repos. Apercevant mon image dans la glace au-dessus de la cheminée, je m'en approchai et, tout en me regardant, je m'adressai ce court monologue:

— Tu t'es mis dans de jolis draps, mon garçon. Quel genre d'existence vas-tu mener à présent?

Je n'allais pas tarder à le savoir.

V

A L'HOTEL DU "CHAT NOIR"

Le lendemain matin, à 9 heures je descendais à l'Hôtel Impérial de Weymouth. Mon départ avait ressemblé à une fuite. Enfin, c'était fait. Je ne voulais pas me charger inutilement, ignorant si j'aurais souvent à me déplacer. Outre les vêtements que j'a-

vais sur moi, j'emportais simplement un costume Norfolk et un pantalon de flanelle (ce qui, à mon idée, me donnerait un petit air "artiste"), du linge de rechange et des chaussettes. En cas de pluie, je m'étais muni d'un léger imperméable et d'une paire de solides chaussures. Ces effets rangés dans une valise et ma boîte à couleur compensaient tous mes bagages. Dans mon gousset, j'avais en billets de banque la somme de trente livres et dans une des poches de ma veste, avec mes accessoires de fumeur, un écheveau de fortes lignes à saumon.

Je confiai la maison à Page. Je lui expliquai brièvement où j'allais et lui donnai les raisons de mon brusque départ; je pouvais, en effet, avoir besoin de son aide et l'appeler par télégramme. Le brave homme aurait voulu me suivre et il pleurait presque en témoignant qu'il avait des "poings" solides. J'eusse été heureux de l'emmener, mais au début de mes recherches, il eût été plutôt encombrant, aussi je le priai de rester à la maison dans l'attente de mes instructions. Si avant dix jours il ne recevait pas de mes nouvelles, il devrait se mettre en rapport avec M. Metters et ensuite venir à Guernesey pour savoir ce qui m'était arrivé. En cas de danger, il serait prudent de se réserver un allié solide, selon l'avertissement de mon visiteur nocturne. En second lieu, je recommandai à Page de ne faire suivre sous aucun prétexte les lettres adressées à John Quin. Désormais je m'appelais Henri Lambert. Et, pour donner un semblant de vérité à mes dires, nous confectionnâmes ensemble, en bonne et due forme, deux reçus au nom de Henri Lambert. Je les plaçai dans une des poches de mon veston Norfolk, ceci pour dépister les gens mal intentionnés qui se mêleraient de fouiller mes vêtements. Je me sentais en sûreté sous mon nom d'emprunt.

Au début de mon voyage, je ressentis quelque inquiétude. M. Metters m'avait dit que ses allées et venues étaient épiées; on avait pu le voir entrer chez moi, et à mon tour j'allais être surveillé. Pendant le trajet en chemin de fer et mon séjour à Weymouth, je me préoccupai constamment de savoir si on me suivait; cependant, autant que je pus m'en rendre compte, personne ne semblait s'intéresser à mes faits et gestes.

Après le déjeuner, deux heures durant j'essayai, mais en vain, de déchiffrer le message en écriture conventionnelle. Dût-il m'en coûter la vie, je n'arrivai pas à lire un traitre mot qui me donnât la clef du mystère.

Le lendemain matin, je pris le bateau de 10 heures pour Guernesey, mêlé à une foule de gens qui allaient y passer la fin de la semaine. La mer était d'huile par cette splendide journée estivale; je vis, malgré tout, plus d'un voyageur sacrifier à Neptune. Dans un bateau aussi bondé il m'était impossible de deviner si quelqu'un m'espionnait, et je dois avouer que je cessai de me tourmenter à ce sujet.

Vers quatre heures nous aperçûmes les toits rouges de la jolie petite ville de Port-Saint-Pierre. Une demi-heure après, nous entrions dans le port et filions vers la jetée. Alors eut lieu un véritable exode. Le bruit courait que la ville grouillait de visiteurs et qu'il n'y aurait pas assez de place dans

LA CHANSON FRANÇAISE

(La Revue Populaire et Le Film publient également des chansons françaises.)

Je Rêve

(Myr-Ackermans)

Disque Pathé, No 9491, par Marcel Vêran.

Disque, \$1.00; musique, 45c

I

Je rêve...

Je rêve que je suis à tes genoux!...

Je rêve

L'amour qui depuis tant de jours est à nous,
L'amour de tes doux cheveux d'or
De tes yeux bleus et de ton corps!

Je rêve

Tes bras enlaçant tout mon être

Et peut-être

Ce rêve

Va s'arrêter

Sans se finir

Mais pour t'aimer

Je veux dormir.

II

Je rêve...

Je rêve que je viens de te délaisser!...

Je rêve

Tes pleurs, tes tourments, tes sanglots angoissés,
Tes pleurs formant des perles d'or
Dans tes yeux bleus et sur ton corps!

Je rêve

Que tu n'es qu'une passagère

Etrangère.

Oh! rêve

Inachevé

Pour me punir

D'avoir rêvé

Fais-moi mourir!

Bye - Bye

(Gérard-Richepin)

Disque Pathé, No 94390, par Line Marlys.

Disque, \$1.00; musique, 45c

I

Tout d'abord, ce sont des images,
Des jeux, des rondes, des chansons...

On a dix ans. Ce n'est que l'âge

De bien apprendre ses leçons.

On sait des dates éphémères,

Des noms de rois... Des mots latins;

On a parfois une grand'mère,

Et l'on a tout le temps très faim.

Le ciel est bleu sur les vacances;

Le sommeil blanchit l'oreiller...

Mais il faut dire à son enfance:

Bye! Bye!... Bye! Bye!

II

Puis, voici d'autres paysages,
Des fleurs, des danses, des grelots...
On a vingt ans. Ce n'est que l'âge
Où le champagne coule à flots.

On court après d'autres mirages.

On a trente ans... quarante, et puis...

Voici qu'un jour, près du visage,

Les cheveux bruns deviennent gris.

On veut la gloire et la richesse;

On poursuit ce qu'on voit briller...

Mais il faut dire à sa jeunesse:

Bye! Bye!... Bye! Bye!

III

Un soir, c'est la fin du voyage,

On a passé le pont tremblant...

Et voici qu'autour du visage

Les cheveux gris deviennent blancs.

On sait, quand vient cette seconde,

Combien l'orgueil était trompeur;

Et qu'il n'est rien qui vaille au monde

Un peu d'amour et de bonheur.

Le pauvre cœur, par élégance,

Veut encore un instant crâner...

Mais il faut dire à l'existence:

Bye! Bye!... Bye! Bye!

les hôtels pour loger les arrivants. Bien entendu, tout ce monde se précipita vers les grands hôtels. Appelant un gamin, je lui confiai ma valise et le priai de me conduire au *Chat Noir*. D'un pas alerte, il me fit descendre le quai du Rocher-Blanc. Confortablement abrité entre deux grandes maisons, le *Chat Noir* se trouvait en face du port. C'était une petite bâtisse à deux étages, d'apparence vieillotte, et ses briques de couleur fanée avaient subi les assauts de la tempête. Dans l'ensemble, l'hôtel avait l'air propre, paisible et familier. Au lieu de l'enseigne habituelle, au-dessus de la porte d'entrée pendait un écusson sur lequel était peint un chat noir.

Mon jeune guide entra sans la moindre hésitation. Je le suivis dans une pièce aux carreaux rouges et au plafond bas qui semblait servir à la fois de vestibule, d'antichambre et de fumoir. Dans un coin, je vis un bureau occupé par un individu en manche de chemise qui, d'un air très affairé, griffonnait sur un vieux registre. A mon entrée, il redressa la tête et, se levant de la chaise, me demanda ce que je désirais. Je lui répondis que je voulais une chambre. Y en avait-il une de libre?

— Une chambre? dit l'homme. Oui, non... je ne suis pas sûr. Je vais demander.

Elevant la voix, il appela:

— Monsieur Chabelle! Monsieur Chabelle!

— Me v'là! me v'là! cria une grosse voix joviale; et deux minutes plus tard M. Chabelle apparut dans l'encadrement d'une porte adjacente.

Jamais je n'avais vu une telle corpulence. Il mesurait au moins six pieds de haut, mais, en raison de sa masse, bien que géant, il ne paraissait pas grand. A première vue, j'évaluai son poids à cent trente kilos; j'appris par la suite qu'il en pesait réellement cent quarante-trois. Cent quarante-trois kilos! D'une stature majestueuse, avec ses mains, ses bras et ses jambes énormes, il possédait un cou de taureau formant une cascade de bourrelets. Mais son énorme tête, assez plaisante, n'était pas encombrée de graisse superflue. Ses yeux noirs et intelligents débordaient de bonhomie. Sous une courte moustache, son rire joyeux découvrait à tout moment deux belles rangées de dents blanches.

Tel était M. Chabelle, propriétaire du *Chat Noir*. Vêtu d'un costume blanc, le col de sa chemise ouvert sur le cou, il tenait dans chaque main un immense mouchoir multicolore, dont il tamponnait son visage ruisselant de sueur par cette chaleur d'août.

— S'il vous plaît, m'sieu, dit l'individu derrière le bureau, monsieur désire une chambre.

M. Chabelle me serra cordialement la main.

— Oh! Oh! mon ami, vous voulez loger sous mon toit? Combien de temps y resterez-vous?

— Je ne sais pas au juste, une semaine environ, peut-être davantage.

— Une semaine, répéta-t-il en écho, ça va. Pierre (ainsi se nommait l'homme en manches de chemise) ce monsieur prendra la chambre laissée libre par M. Arnold ce matin; va la préparer.

Pierre s'éclipsa.

M. Chabelle tomba lourdement dans un fauteuil et ayant roulé ses deux mouchoirs en boule, il les lança dans un coin derrière le bureau. Des profondeurs de ses poches il retira deux autres mouchoirs aussi larges et se remit à s'éponger le front.

— Asseyez-vous, asseyez-vous, je vous en prie, dit-il, s'interrompant un instant pour me désigner un siège de son énorme main. Il faut que je vous explique pourquoi je vous ai demandé combien de temps vous pensez séjourner ici. Voilà: je déteste les gens qui arrivent aujourd'hui pour repartir demain. Comment les appelez-vous? Des excursionnistes... oui, c'est cela. Ils arrivent, ils partent, toujours pressés, pressés; ils vont rater leur bateau; vite la note. Pas moyen de rester en paix avec ces gens-là. Aussi je demande toujours à ceux qui se présentent comme vous combien de temps ils séjourneront. Si c'est un jour, deux jours, — même quatre jours si leur figure ne me plaît pas — je regrette, je suis désolé, mais il m'est impossible de les recevoir, je n'ai rien de libre.

Il s'essuya avec vigueur.

— Je comprends. Vous préférez les gens qui demeurent longtemps chez vous?

— Parfaitement, répondit-il. Des gens qui me connaissent, qui connaissent les habitudes de la maison, des gens tranquilles comme moi-même, qui mangent à des heures raisonnables, qui deviennent mes amis et que j'aime à recevoir comme des invités, avec lesquels je fais un brin de causerie le soir. Excusez-moi, il fait chaud; voulez-vous accepter un petit verre de vermouth?

— Avec plaisir.

D'une voix de stentor il appela Pierre, qui, sans tarder, posa devant chacun de nous un petit verre de vermouth, un grand verre d'eau et une paille. Les désirs de M. Chabelle étaient des ordres et je me demandai, en mon for intérieur, ce qu'il en coûterait à l'un de ses serviteurs s'il lui désobéissait.

— Combien de clients avez-vous en ce moment?

— Six, répondit-il, en tamponnant sa moustache, vous y compris. Je n'ai de chambres que pour sept personnes; un monsieur qui logeait ici avant la guerre et désire revenir m'a retenu une chambre par lettre. Et vous? Etes-vous déjà venu à Guernsey?

— Non, j'ai toujours désiré connaître l'île, mais je n'ai pu y venir jusqu'à présent.

— Vous êtes un artiste, dit-il en jetant un coup d'oeil sur mon attirail qui avait échappé à l'attention de Pierre quand il prit ma valise.

Je me mis à rire.

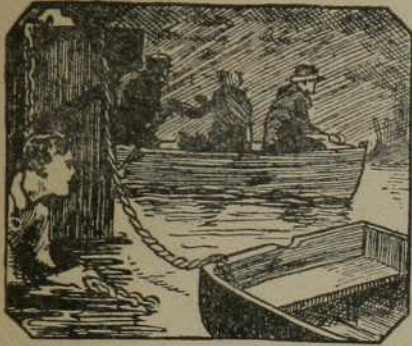
— Oh! un simple amateur. Vous ne vous tromperiez pas de beaucoup en m'appelant un débutant.

A ce point de notre entretien, Pierre reparut et nous annonça que la chambre était prête, si je désirais la voir... Saisissant le reste de mes bagages, je le suivis dans l'escalier. Cette chambre bien que petite, était coquettement arrangée, et les deux fenêtres donnaient sur le port. Elle était mansardée et, du côté des fenêtres, mesurait à peine six pieds de hauteur.

(A suivre)

L'AVENTURE DE PAUL

EPISODE NUMERO 3



1—On se rappelle avec quel audace, Paul avait réussi à s'évader de la mystérieuse maison abandonnée. Il avait dû se jeter dans le fleuve.



2—Malheureusement, l'un des trafiquants de drogues s'était aperçu de la fuite du jeune homme. Il avait aussitôt prévenu ses complices.



3—Profitant de l'obscurité, Paul se dissimula près d'un vieux bateau. Dès que ses poursuivants se furent éloignés il sauta dans une embarcation.



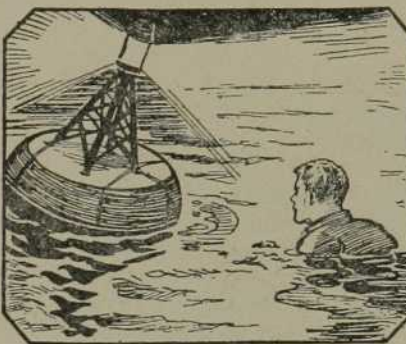
4—Afin de fuir le plus vite possible cet endroit dangereux, il avironna de toutes ses forces. Mais il ne remarqua pas un cargo qui approchait.



5—Lorsqu'il entendit le bruit du vaisseau, il était trop tard pour l'éviter. Un craquement se fit entendre et la chaloupe fut coupée en deux.



6—Heureusement le choc projeta Paul hors de l'embarcation et il ne fut pas blessé. Et il put éviter d'être frappé mortellement par l'hélice.



7—Pendant quelques instants, il se débattit dans le remous produit par le passage du vaisseau. Puis il vit tout près la lumière blanche d'une bouée.



8—Réunissant ses dernières forces, il se dirigea vers le phare flottant afin de se reposer. Mais une chaloupe se dirigeait de ce côté.



9—Épuisé par toutes les émotions qu'il avait subies et par ce long séjour dans l'eau froide, Paul s'aperçut avec terreur que ses ennemis approchaient.



10—Et ce fut avec un soupir de soulagement qu'il vit la chaloupe qui portait les contrebandiers changer subitement de direction en arrivant à la bouée.



11—Ils retournaient sans doute à terre, convaincus que Paul s'était noyé. Celui-ci s'accrocha hardiment à la chaloupe et se laissa tirer vers la terre.



12—L'embarcation aborda sur une plage déserte. Quelques instants plus tard, Paul se levait et cherchait à retrouver son chemin vers Montréal.



13—Mais il était tellement épuisé qu'il voulut d'abord restaurer ses forces et se réchauffer. Il découvrit bientôt une maisonnette isolée.



14—Une lumière brillait à une fenêtre. Tout heureux d'avoir trouvé un gîte, il se hâta d'aller frapper à la lourde porte qui fermait l'entrée.



15—Il entendit des pas qui approchaient lentement. Puis la porte s'ouvrit et Paul vit devant lui une vieille femme qui ressemblait à un sorcière.



16—D'abord effrayé par l'apparence inquiétante de la vieille femme, Paul se décida à entrer. Puis il se mit à table devant une nappe bien propre.

(La suite de cette intéressante histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)



— Ma chère, malgré la note, il me reste un peu d'argent.
— Chut... pas si fort, Emile... Si l'hôtelier t'entendait.

LE DESSOUS DES CHOSES

— Vous êtes chanceux d'avoir gagné cette jolie armoire à la loterie.
— Si vous saviez ce que coûtent les choses que ma femme achètent pour la remplir, vous ne parleriez pas sur ce ton.

LES ACQUISITIONS ECONOMIQUES

Elle.— Moi qui ai tant besoin d'un chapeau neuf, je viens d'en avoir un qui ne coûte que \$25. Un vrai rêve.
Lui.— Un vrai rêve, hein! Eh bien, c'est justement le genre de chapeau que tu vas avoir. Ne t'éveille pas.

EN COUR

— Vous jurez connaître le prévenu depuis son enfance?
— Oui, monsieur.
— Le croyez-vous capable d'avoir volé l'argent en question?
— Quel était le montant?

C'EST EXPRESSIF

— Pourquoi appelez-vous ces vers: "Poèmes ambulants"?
— Parce que depuis cinq ans ils n'ont fait que voyager d'un éditeur à l'autre.

DANS UN SALON

Dernièrement, dans un salon, on discutait sur la météorologie...
— Moi, dit un jeune clubman, je me souviens d'avoir été autrefois un veau d'or.
Une femme, se tournant vers lui, lui demanda:
— Et depuis quand, cher monsieur, avez-vous perdu la dorure?

FARCE REEDITÉE

Le barbier, (féroce savonneux)— Que pensez-vous de ce savon?
Le client.— Je n'en ai jamais goûté de meilleur.

L'EXCUSE DE LA PARESSE

— Pourquoi laissez-vous ces toiles d'araignées dans l'écurie?
— Pour empêcher les mouches d'agacer les chevaux.

JOURNALISME

Un journal qui a la réputation de suivre les événements jusqu'au bout, annonçait récemment que "l'individu tué par une locomotive la semaine dernière venait de mourir".

PLEIN D'EGARDS

— Mon mari est plein d'égards.
— Vraiment?
— Oui. Sachant que je n'aime pas le tabac, tous les soirs il va fumer à son club.

ET LA RECONCILIATION SE FIT

Madame.— J'ai envie de t'envoyer ma bottine à la tête...
Monsieur.— Bah! une chose aussi petite ne peut me faire mal.

ENTRE VOISINE

— Il faut que je vous apprenne une chose terrible: votre mari embrasse la cuisinière!
— C'est moi qui lui ai conseillé ce truc pour arriver à la retenir ici.

SANS FAUTE

Un voyageur est reconduit par un ami qui lui dit:
— Je t'écrit sans faute.
— Pourquoi sans fautes? répondit le voyageur. Ne te gêne pas, écris-moi comme à l'ordinaire.

AUX DERNIERS EXAMENS

— Jeune homme, dites-nous ce qu'était Atlas.
— C'était un jeune homme qui supportait le monde.
— Oui, hum!... Mais qu'est-ce qui supportait Atlas?
— !!!
— Je suppose qu'il avait épousé une femme riche.

IL A DE TOUT

— Des crayons, monsieur, des plumes, du papier, j'ai...
— Fiche-moi la paix, j'ai bien autre chose dans la tête!
— Comme ça tombe bien, alors, j'ai aussi des peignes fins...

NOS PAGES

LES CHAMBRES A LOUER

— Madame, il me semble que voici une serviette bien sale.
— Vous êtes affreusement particulier; laissez-moi vous dire cela, monsieur. Toute la maisonnée s'est servie de cette même serviette ce matin et vous êtes le premier qui s'en plaint.

ENTRE BONNES AMIES

— Elle chausse très petit, n'est-ce pas?
— Remarquablement, incroyablement.
— Quelle pointure?
— Environ deux points de moins que son pied.

EXPLICATION DEPUIS LONG-TEMPS ATTENDUE

— Comment se fait-il que la plupart des filles déçues dans leurs amours prennent de l'acide carboli-que?
— Parce que c'est le meilleur article, sauf le mariage, bien entendu.

EXEMPLE

Un bâdreux c'est, par exemple, l'individu qui vous raconte les prouesses de son bébé quand vous désirez parler de celles du vôtre.

DEPETREZ-VOUS AVEC CELA

— La ferme Aubert? C'est à côté de la ferme Aubry.
— Et où se trouve la ferme Aubry?
— A côté de la ferme Aubert, bien sûr!
— Alors! où se trouvent les fermes Aubert et Aubry?
— Ils sont à côté l'une de l'autre. C'est-y que vous ne comprenez pas le français?

ENCORE MIEUX

— Mon cher docteur, vous ne sauriez croire comme Philidor parle en bien de vous. Vous avez dû l'avoir sous vos soins?
— Non, mais j'ai soigné sa belle-mère.

PETIT DIALOGUE

— Vous m'aimez?
— Oh! si je vous aime?
— Répétez-le...
— Cent fois je vous le dirai... Je vous aime, je vous adore!... Vous êtes l'ange de ma vie, l'étoile de mon ciel, la...
— C'est bien, c'est bien, mon ami... Et vous feriez tout, absolument tout pour mon bonheur?
— Oh! j'espère que vous n'en doutez pas, au moins!... Pour vous je me jetterais au feu en souriant!
— Alors...
— Alors que faut-il faire? Parlez! parlez!
— Il faut, mon ami, espacer vos visites, car vous devez comprendre qu'en venant si souvent nous voir vous effrayez un peu les prétendants sérieux qui pourraient demander ma main... Ah! je vois que vous êtes de mon avis... Comme vous êtes bon.
Le petit jeune homme reste quelques minutes interdit, prend son chapeau et part, la bouche encore ouverte d'étonnement.



— Il respire encore, Dieu soit loué, j'arrive à temps, pour couper la corde!...

A LA CAMPAGNE

— Hé! le petit, où est le lard dont ton père voulait me faire cadeau l'autre jour?
— Le cochon est revenu à la santé, le soir même.

SARCASME PROFESSIONNEL

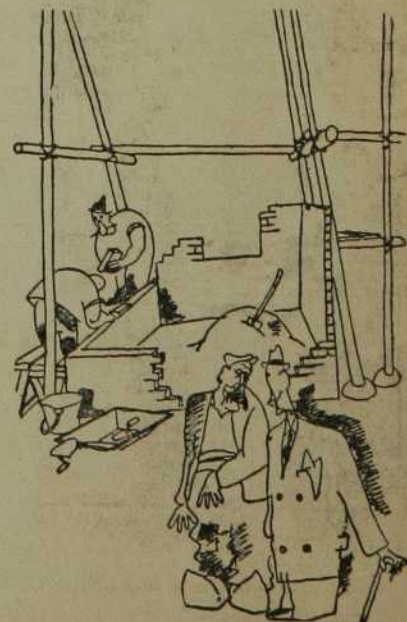
— Il ne connaît pas assez le droit pour devenir avocat.
— Pourquoi n'en font-ils pas un juge?

UNE ECONOMIE

Lui.— Oui, je viens faire la grande demande à votre père dès ce soir. Il ne peut toujours pas me tuer.
Elle.— Dans ce cas-là, mettez un habit moins propre.

DOULOUREUX SOUVENIRS

— Quand je demandai sa main à son père, le vieux me dit d'aller chez le diable.
— Ah!... et après?
— J'ai presque aussi mal: j'ai enlevé et épousé la fille.



— J'ai décidé de me marier dès que la maison sera terminée.
— Vous inquiétez pas, on en a encore pour un bon moment!

AMUSANTES

UN PESSIMISTE

— Oui, mes amis, emprunter de l'argent, c'est emprunter de l'embaras.

— Quel embaras?
— Celui de remettre.

PLUS QU'UNE ETOILE

— Laparole est une véritable étoile comme orateur de banquet.
— Une étoile? C'est plutôt une lune, car plus il est plein, plus il est brillant.

DANS LES LAURENTIDES

— Comme c'est beau ici!
— Ah! mon cher monsieur, vous verriez un joli pays s'il n'y avait pas toutes ces montagnes.

MEME SYSTEME

— Il a acheté son automobile payable, comme on dit, par morceaux.
— A en juger par son train d'aller, il sera mené à l'hôpital de la même façon.

RIEN DE PLUS

— M. Serrelapoinne n'a que des louanges pour le travail que vous avez fait pour lui.
— Hélas! oui... rien que des louanges...

MERCI

Sur un paquebot, un passager offre un verre de rhum à un matelot.
— Grand merci, répond le brave homme, mais je vous demanderai la permission de ne pas accepter... D'abord, il est trop tôt pour boire... Ensuite, je n'aime pas le rhum... Et puis j'en ai déjà pris quatre verres!

LE TERRAIN EST SUR

— Si je vous embrasse, appelez-vous votre père?
— Croyez-vous que je tiens à ce que vous embrassiez toute la famille?

UNE SORTEUSE

Mme X. — Votre mari est presque toujours au club.
Mme Z. — Le pauvre homme aime si peu rester seul à la maison.

CHEZ L'OCULISTE

Entre un vieillard qui le prie d'examiner ses yeux.

— Je n'y vois rien, dit le spécialiste.

— Moi, non plus, répond le vieillard, et c'est pour cela que je viens me faire soigner.

SON PETIT JEU DE MOT

Deux amis se rencontrent après une longue absence. On cause des anciens camarades, tous dispersés, casés de côté et d'autre.

— Eh bien! et le sombre Gustave, qu'est-il devenu?

— Marié lui aussi.

— Marié! et quelle femme, mon Dieu! a voulu d'un pareil hibou?

— Mon cher, c'est une femme très chouette!

NOTRE GAFFEUR

— Avez-vous remarqué la mère quand je lui ai dit qu'elle avait l'air aussi jeune que sa fille?

— Mieux que cela, monsieur, j'ai regardé la figure que faisait la fille.



— Mon fils n'a pas mangé depuis deux jours, n'est-ce pas, Jean?...
— Oui, monsieur.

JEU DE MOT

* Le joyeux docteur X... traite la question de l'allaitement maternel et déplore que de trop nombreuses jeunes femmes croient devoir s'y soustraire.

— Quand nous leur rappelons, nous autres médecins, cette obligation de la nature, elles ont souvent de petits rires ironiques...

Et il ajoute, rééditant un mot connu :

— Pourtant, elles feraient mieux de nourrir au sein que de nous rire au nez!

RECIT EMOUVANT

— Oui, ma chère, j'avais le dos tourné et il s'est avancé sans bruit.

— L'hypocrite.

— Puis il m'a fait pirouetter et allait m'embrasser...

— L'insolent!

— ...Quand ma tante est entrée.

— Quel dommage!



— Et ta femme, qu'en pense-t-elle?

— Je ne sais jamais ce que « pense » ma femme, je sais seulement ce qu'elle « dépense ».

QUELQUES COMBLES

Le comble de l'aveuglement:
Boucher l'oeil de boeuf d'une maison borgne.

Le comble de la déveine pour un vidangeur:

Après avoir été dans une position superbe, tomber dans une fosse.

Le comble de la naïveté pour un joueur:

Vouloir faire sauter la banque à la corde ou sur ses genoux.

Le comble de la sensibilité:
S'évanouir en voyant frapper une médaille.

Le comble du guignon pour un teinturier:

Succomber à la tâche.

Le comble du tourisme:
Prendre une chaîne de montagnes pour attacher sa montre.

Le comble du manque de mémoire:
Acheter un réveille-matin, quand on a le désir d'éveiller l'attention de son interlocuteur.

PROCEDES FEMININS

Lui. — Voici le dernier cinquante cents qui nous reste.

Elle. — Bien, je vais aller au théâtre me remonter les esprits, puis je reviendrai remonter les tiens.

RECOMMANDATION INUTILE

Les Durapiat ont invité les Rapi-neau à dîner.

Après le départ de ces derniers, Mme Durapiat s'aperçoit avec douleur qu'ils ont largement fait honneur au repas...

— Ils n'ont presque rien laissé, dit-elle.

Durapiat, piteusement:

— Je leur avais pourtant bien recommandé de faire comme chez eux!

ECHOS D'UN BAL MASQUE

— Quel déguisement ingénieux a choisi votre mari...

— Déguisement?

— Oui, celui d'un ours...

— Je n'appelle pas cela un déguisement, moi qui le connais mieux que vous.

CHEZ LE LIBRAIRE

L'ami. — Ce monsieur semble être un de vos bons clients?

Le libraire. — N'en croyez rien. Je n'ai jamais pu lui coller un livre dont je voulais me débarrasser; il s'obstine à n'acheter que ce qui lui plaît.

AU COMMENCEMENT

Eve. — Mais je n'aime pas les pommes.

Satan. — Il est regrettable, car c'est excellent pour le teint.

Eve. — Vraiment? Dans ce cas, je consens.

PROFONDE VERITE

Pour flatter une femme, dites-lui qu'elle est belle; pour flatter un homme, dites-lui qu'il travaille trop.

REPRESAILLES

Madame. — Monsieur Basson voudrait-il nous chanter une autre romance?

M. Basson. — Réellement, madame, il est si tard que ça pourrait déranger les voisins.

Madame. — Que cela ne vous empêche pas. Ils ont un chien qui gueule toute la nuit.

APRES DIX ANS DE MARIAGE

Lui. — Oui, passe la première, c'est dans l'ordre des choses: la poussière va devant le balai.

Elle. — Et le singe marche derrière son maître.

AU CERCLE

— Pourquoi ne l'épouses-tu pas: elle te semble très chère?

— C'est pour cela... Je n'ai pas les moyens.



— Vous avez une santé magnifique... Alors, que désirez-vous?

— Me couper l'appétit... Par ces temps difficiles, je me porte trop bien et je mange trop!

15 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

Pour permettre à plus de lecteurs et lectrices de gagner des prix, nous offrons depuis quelque temps un beau jeu de cartes à chacun des QUINZE gagnants.

SOLUTION
DU
PROBLEME
No 121
PARU
dans
"LE SAMEDI"
de la
SEMAINE
DERNIERE



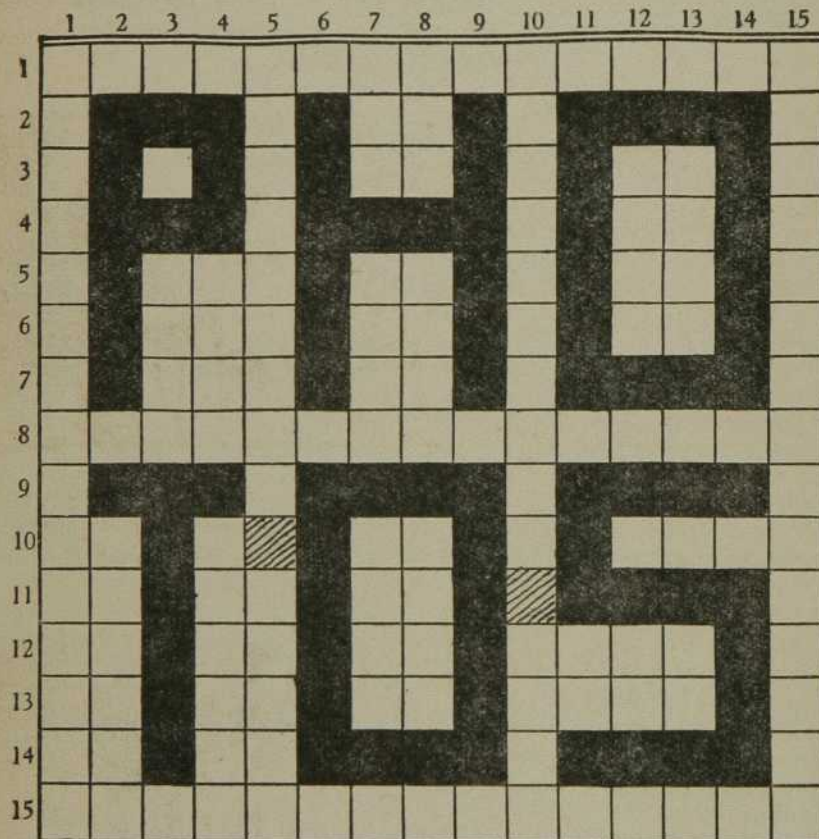
LE SAMEDI donne chaque semaine QUINZE jeux de cartes en prix. Envoyez votre solution sur le carrelage ci-dessous avant le

14 avril

Adressez LES MOTS CROISES Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, - Canada.

Voir en page 12 les noms des 15 gagnants du Concours No 120

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 122



NOM _____

ADRESSE _____

Horizontalement

- Propriété qu'ont certains corps de devenir lumineux dans l'obscurité.
- Lac d'Afrique dans le Soudan.
- Adverbe de lieu. — Note de musique, troisième de la gamme d'ut.
- Pronom indéfini.
- Assemblée où l'on danse. — Carte à jouer. — Idem (abr.).
- Parcours des yeux. — Première note de la gamme d'ut. — Du verbe savoir.
- Et le reste (transposé). — Article (renversé).
- Vermifuge (Anth...).
- Interjection qui marque la surprise. — Avalé. — Construction faisant communiquer deux points séparés par un cours d'eau.
- Préfixe. — Fleuve côtier de France qui se jette dans la mer du Nord. — Métal précieux.
- Quos Ego. — Parcours des yeux. — Le même que le premier du onze horizontal. — Lit de repos servant de siège.
- Usage. — Expert en la matière. — Pronom pers. — Ville forte d'Algérie.
- En les. — Est (en anglais).
- Qui rend sensible à l'action de la lumière.

Verticalement

- Qui appartiennent à la photographie.
- Femelle de l'âne.
- Fruit trop mûr qui a subi un commencement de décomposition.
- Patrie de Villaret-Joyeuse. — Résidence somptueuse d'un grand personnage.
- Parsemer de paillettes. — Pareillement, encore.
- Jamais. — Premier homme. — Substance dure et compacte des arbres.
- Chef d'Etat investi de la souveraineté. — Morceaux joués ou chantés par un seul artiste. — Boîte pour recueillir les bulletins de vote.
- Instrument pour mesurer la vitesse du sillage. — Petite monnaie de cuivre (pluriel).
- Métal précieux.
- Division de l'année. — Quatrième note de la gamme d'ut.
- Qui est contre la règle, la raison. — Période de temps.
- Qui fait des expériences.

CONSERVATION

(Suite de la page 7)

à celui de Sainte Gertrude dont on vient de célébrer la fête. Ce sentiment a été toutefois transformé, aplani depuis qu'elle est entrée au couvent; il est devenu plus confiant et serein, ainsi que devait l'être la ferveur d'une Thérèse de l'Enfant-Jésus. Paule aime à le croire. C'est aussi ce que lui a expliqué l'abbé Sylvestre, son confesseur.

Samedi matin, tante Blanche (Soeur Léonard en communauté), viendra, avec son regard aigu et pâle d'économe, qui, on dirait, tâte la conscience des gens. Prenant sa nièce par le bras, elle prononcera des paroles qui seront autant de coups de pouce dans la cire d'une indécision de jeune fille. Etourdie, épurée à la vue de la crevasse qui sépare son sentiment de ce qu'on lui enseignera devoir penser, Paule consentira à tout. Elle dira "oui", en s'abandonnant aux délices secrètes de la vie conventuelle.

Puis, elle pleurera: reddition d'une âme que terrasse la soif de tout ce qui est humain, qui tremble et qui brille. Lèvres et larmes. Soeur Léonard énumérera des consolations: la grâce d'état, la subsistance temporelle et la richesse de l'éternité, enfin la prière. Elle suggérera la porte de sortie qu'offrent les règles de l'ordre, qui permettent de quitter le voile avant les vœux perpétuels. Et Paule alors sanglotera, car elle a remarqué déjà que dans la sainteté comme dans toute habitude, ce n'est que le premier pas qui coûte.

Il n'y a donc plus une minute à perdre avant de prendre une décision.

Pour mieux juger, elle veut se revoir une dernière fois. Elle s'assoit devant son miroir posé sur la table à écrire. L'image qu'elle contemple est imparfaite: il y manque quelque chose, autre que le désavantage que donne nécessairement la toile grise de sa chemise de nuit.

Elle allait oublier son pyjama de soie grenat qui dort là, dans sa malle, et le rouge, le fard, le khôl... Par eux, elle redeviendrait bientôt elle-même, telle qu'il y a un mois elle pénétra dans ce couvent. Mais pourtant il faut qu'elle se hâte: le règlement demande que toute lumière soit éteinte à neuf heures et demie.

Quinze minutes plus tard, la tête dans les mains devant son miroir, elle s'examine comme seule une femme sait le faire. Son visage après tout n'a pas changé. Bien que

négligé pendant un mois, il n'a perdu aucun de ses appâts et seul est venu s'ajouter, au coin de la bouche, cette petite virgule de dépit qui parfois précède un soupir. Ses yeux grands et encadrés de cils semblables à des rayons de soleil châtain, demeurent les mêmes. La peau satinée du front, aussi. Les lèvres ont conservé cette vigueur qui la servait si bien autrefois, sur la scène où elle interprétait des rôles de fillette. (L'ivresse des applaudissements, les beaux étrangers dans la fumée des coulisses, ce serait fini à jamais...) Le menton arrondi, les attaches bien modelées du cou, le corps entier qui se devine abondant et splendide sous l'étoffe flatteuse; tout un trésor qu'elle est parvenu à sauvegarder de toute souillure et qui se perdra... deviendrait l'infirmité qu'on cache sous de lourds vêtements.

Et il faudrait fermer ces yeux comme des lampes qu'on souffle; pincer les lèvres, les aplatir en fleur d'herbier, ne plus sourire de la manière d'autrefois qu'on trouverait mondaine... Alors, pourtant, le Seigneur serait content d'elle; Il la prendrait dans ses bras souverains et berceurs; Il l'endormirait, l'enlèverait à la vie inassouvie de la terre. Eblouie par la lueur immense du Ciel, Paule serait une âme forte et pleine, insensible aux minuscules appétits humains. Elle vivrait de Lui, en lui. Lui qui ne change pas et ne trahit point.

Paule en arrive au point de pleurer de joie, quand elle aperçoit ses cheveux, sa toison et son auréole de femme. Sur le coup, son instinct devance la pensée. Elle s'imagine dans le miroir dépourvue d'eux, ses cheveux, ce panache qui lui va à la taille, tête rasée, ridicule, monstrueusement laide. Elle les perdrait; inexorables, les ciseaux les trancheraient à poignée!

Trop d'idées l'assaillent à la fois... Elle ne sut pas résister... Qu'étaient-elles? elle ne s'en souvient plus. Georges! l'amour! bête marquée! nue comme un ver, comme un anchois dans un flacon! dix-neuf ans! ce sont là, confuses, les seules impressions dont à ma demande elle a pu se ressouvenir.

Le lendemain, elle arrivait à Montréal par le *Maritime Express*.

Ses remords se sont tus: elle a promis son premier fils au Seigneur.

ROLAND CARNIER

LE FAUX CONTREBANDIER

EPISODE NUMERO 10



1—On se rappelle comment Yvan avait été sorti du souterrain des contrebandiers, grâce au mystérieux inconnu puis à la petite fille.



2—Mais au moment où Rosa et Yvan allaient se quitter, le jeune homme aperçut son oncle en compagnie de deux policiers. Ils étaient sans doute à sa recherche.



3—Yvan recommanda alors à sa compagne de se dissimuler derrière une grosse roche. Puis s'avança seul vers son oncle. Celui-ci semblait très mécontent.



4—Il commanda aux deux policiers de continuer à chercher les traces des contrebandiers. Puis il dit à Yvan: « Est-ce vrai que tu as fréquenté des contrebandiers. »



5—Yvan n'osait répondre. Il craignait en effet par sa réponse de faire découvrir la jeune fille. Il murmura quelques mots que le comte entendit à peine.



6—Mais dans la salle du château, il ordonna à son petit-fils de s'asseoir et d'expliquer enfin sa conduite. On comprend qu'Yvan était alors très embarrassé.



7—Il demeura quelques instants sans parler. Le comte de Guerlez commençait à s'impatienter de ce silence qui semblait bien un aveu de culpabilité.



8—Mais à ce moment un valet entra et annonça deux policiers. « Je me demande pourquoi ils reviennent si tôt », murmura le comte. Il commanda de les introduire.



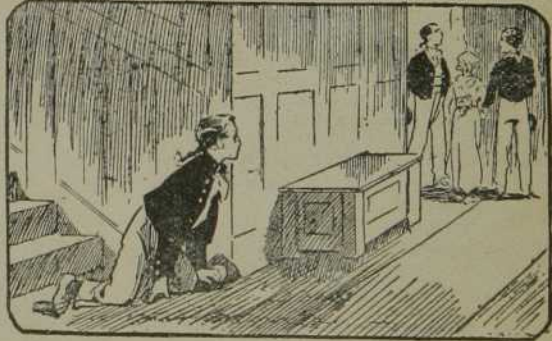
9—A la grande surprise de Yvan, la petite fille entra, sous la garde des deux hommes. Yvan se leva d'un bond et cria presque: « Rosa ! »



10—Le comte fronça les sourcils. L'un des deux policiers s'avança et dit: « Voici la petite-fille de Julien Trombez, le présumé chef des contrebandiers. »



11—« Nous l'avons découverte à travers les rochers, peu après votre départ. » « Très bien, dit le comte, conduisez tout de suite cette petite dans une chambre. »



12—Yvan, caché derrière la porte, avait entendu ces paroles. Il suivit avec précaution les deux hommes afin de voir où serait enfermée la jeune fille.

VOUS QUI TRAVAILLEZ

N'oubliez pas qu'une santé robuste est indispensable pour bien remplir votre position et la conserver.

Si vous éprouvez des douleurs périodiques, si vous êtes faible et nerveuse, employez sans tarder les

PILULES FEMOL

elles vaincront votre mal et vous assureront force et santé.

En vente partout

\$1.00 la boîte

Brochure médicale

gratuite

INSTITUT

CAZO (S.A.)

Place Royale

Montréal

PILULES FEMOL

ANTALGINE

Soulage

MAUX de TÊTE

Douleurs périodiques



16

Les mères peuvent facilement savoir quand leurs enfants souffrent de vers et elles ne perdent pas de temps à appliquer le remède convenable — Mother Graves' Worm Exterminator.



Une Belle Taille

Aux Lignes Harmonieuses

Je suis toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco par la maille, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

PHARMACIES MODELES GOYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

MAL EN TRAIN? COMMENT VA VOTRE FOIE?

Stimulez la Bile de votre Foie

— Sans Calomel

Votre foie est un tout petit organe, mais il peut, assurément, mettre vos organes digestifs et éliminatoires hors d'état en refusant de déverser son afflux quotidien de deux livres de liquide biliaire dans vos intestins.

Vous ne corrigerez pas complètement cet état en prenant des sels, des huiles, des eaux minérales, des bonbons ou de la gomme à mâcher laxatifs ou des céréales. Quand ils auront débarrassé vos intestins, ils auront fini leur tâche et vous aurez besoin d'un stimulant pour votre foie.

Les Carter's Little Liver Pills (Petites Pilules Carter pour le Foie) auront tôt fait d'ensoleiller de nouveau votre vie. Elles sont purement végétales. Sûres. Inoffensives. Demandez-les par leur nom. Refusez les succédanés. 25c chez tous les pharmaciens. 48P

Si Miller's Worm Powders avaient besoin du support des témoignages elles pourraient les obtenir des mères qui connaissent la grande vertu de cet excellent remède. Mais les poudres parleront par elles-mêmes et de telle sorte qu'on ne peut les mettre en doute. Elles agissent rapidement et complètement et l'enfant auquel on les administre montrera de l'amélioration dès la première dose.

UNE NUIT DANS LA CORDILLIÈRE

(Suite de la page 15)

Il s'agissait cependant de trouver un abri pour la nuit, chose peu facile dans ces étroites rues fangeuses au milieu de ces chaumières délabrées et d'aspect inhospitalier dont les portes demeuraient toutes obstinément closes.

Enfin, le touriste et son guide arrivèrent devant une de ces chaumières dont la porte s'ouvrit pour laisser apparaître une femme à l'air assez bienveillant et paraissant plus propre que les autres. Elle avait même une certaine élégance avec ses cheveux dûment lustrés au suif de mouton. Cette femme fit son plus beau sourire aux voyageurs et leur demanda ce qu'ils cherchaient à cette heure avancée.

— Un toit pour nous abriter et un souper pour apaiser notre faim, répondirent-ils.

Le guide, toutefois, faisait la grimace et ne semblait que médiocrement séduit par l'invitation d'entrer que leur fit la femme. Même, alors que son compagnon se préparait à descendre de sa mule, il le retint du geste et s'écria:

— N'entrez pas ici! et vous, la femme, ajouta-t-il, vous pouvez bien aller à cent millions de diables, nous sommes des honnêtes voyageurs et nous ne voulons rien accepter d'une sorcière de votre espèce!

Il paraît que c'était en effet, tout au moins dans la croyance des gens de l'endroit et des environs, une sorcière de la pire espèce, quelque chose comme une pourvoyeuse de Satan. Le voyageur qui n'était pas superstitieux aurait volontiers accepté son hospitalité, car il se disait avec une certaine mauvaise humeur qu'il avait surtout la chance de passer la nuit dehors, chose peu agréable surtout par un temps affreux.

Pourtant, à force de chercher, les deux hommes finirent par découvrir ce qu'on appelle là-bas une *chicheria*, c'est-à-dire une modeste auberge pour voyageurs. C'était une hutte d'aspect misérable et même suspect mais il n'y avait pas à hésiter. Le touriste descendit de sa mule et pénétra dans la *chicheria*. Le bruit de ses gros éperons chiliens effaroucha une bande de cochons d'Inde assoupis auprès de la cheminée et fit lever la tête à deux femmes d'âge incertain, bouffies de graisse et qui étaient en train d'alimenter un feu de paille. Elles parurent un peu surprises de voir arriver des voyageurs à cette heure tardive et il est probable même qu'elles ne devaient pas en voir souvent car leur hutte n'avait guère les apparences d'un hôtel pour touristes.

C'était une misérable cahute au sol en terre battue, et dans l'unique pièce de laquelle il y avait, pour tous meubles, une marmite sur trois pierres formant foyer, deux ou trois pots et quelques guenilles. Il est vrai que le prix de l'hospitalité était plutôt modique.

Assez rapidement la marmite fut remplie d'eau et de divers ingrédients servant à la fabrication de la *chicha*, vague soupe assez nourrissante toutefois. Le feu était entretenu, à la mode du pays, avec des poignées de paille tordue qu'il fallait renouveler continuellement. Ces moyens primitifs de cuisson donnent pourtant d'assez rapides résultats.

Quand le potage fut prêt, les touristes le mangèrent, toujours à la mode du pays, assis par terre et tenant sur leurs genoux une grande écuelle dans laquelle ils plongèrent leurs cuillers de bois soigneusement essuyées auparavant par une des deux femmes sur sa jupe crasseuse. L'air de la montagne est heureusement un bon apéritif...

Une fois leur repas terminé, les deux voyageurs qui tombaient de fatigue ne demandèrent plus qu'à dormir mais il fallait improviser des lits pour cela. Avec les vieux torchons qu'ils purent trouver et qu'ils suspendirent au long d'une ficelle ils firent une vague cloison afin d'avoir l'illusion d'une chambre séparée dans un des coins de la hutte. Cette opération eut le don de mettre les deux grosses femmes en gaité en même temps que de les étonner un peu. Leur *hôtel* leur semblait pourtant muni de tout le confort qu'un voyageur puisse rêver.

Les deux hommes se couchèrent sur le sol après s'être enveloppés dans leurs couvertures et, presque aussitôt, le guide se mit à ronfler; il avait l'habitude de ces installations. Le voyageur qui trouvait dans sa fatigue un équivalent à l'accoutumance allait en faire autant quand il sentit quelque chose de velu qui lui courait sur le visage. Il se leva en sursaut et fit un beau vacarme à cause des rats, disait-il, qui voulaient le dévorer tout vif. Les deux grosses femmes, ahuries, lui expliquèrent que c'étaient les cochons d'Inde tout simplement et le voyageur, un peu rassuré quoique peu satisfait tout de même, essaya de nouveau de dormir.

Hélas, au bout de quelques minutes il lui sembla que des milliers

d'aiguilles lui entraient dans le corps partout en même temps; ces piqures qui devinrent intolérables le firent se gratter furieusement, mais il n'avait pas assez de ses deux mains pour cela: il y avait trop d'aiguilles. Le malheur est que ces prétendues aiguilles étaient en réalité des puces, et des puces d'une espèce vorace comme il n'en avait jamais encore connues. Il eût fallu avoir la peau en tôle pour dormir en compagnie de ces insectes-là!

L'infortuné touriste se releva encore une fois en se grattant avec furie tout en se plaignant d'être tombé sur la plus sale auberge du monde entier et qui devait être probablement la capitale des puces.

Les deux vieilles femmes se mirent à rire en l'entendant.

— On voit bien que monsieur est étranger au pays, dit enfin l'une d'elles; des puces? mais tout le monde en a dans la Sierra, les riches comme les pauvres et les jeunes comme les vieux; ici, tous les gens sont égaux devant les puces!

C'était une maigre consolation, mais il fallait bien s'en contenter et, faute d'autre remède, le voyageur se dit qu'il n'était pas le premier mangé par les insectes et qu'il ne serait certainement pas le dernier. Sur cette réflexion philosophique il parvint tout de même à se rendormir, mais ce ne fut qu'au bout d'un certain temps, quand toutes les puces de l'établissement se furent bien gavées à ses dépens.

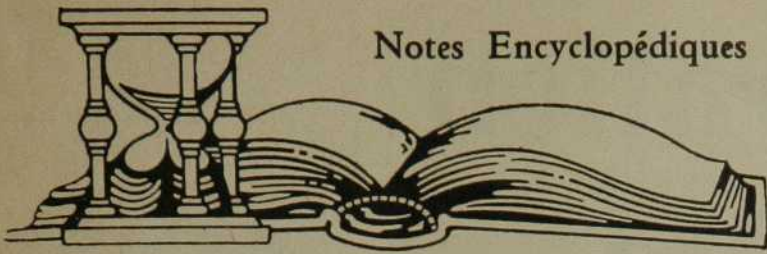
Le lendemain, il se regarda dans son miroir et eut peine à se reconnaître en voyant un visage boursoufflé, tuméfié et ravagé par les puces comme n'auraient pu le faire quarante-huit heures de la plus violente tempête au dehors.

Il avait tout de même appris qu'il y a sur terre un endroit où tous les hommes sont égaux. Il est dommage toutefois que ce ne soit que devant les puces.

— o —

LE CHARIVARI

Dans certains villages de France on pratique encore le *charivari*; la chose consiste en ceci: quand une personne a encouru la réprobation de ses voisins, ceux-ci se rassemblent devant sa maison et lui donnent un concert bruyant à l'aide de casseroles, poêlons et autres ustensiles de cuisine. Il va sans dire qu'il y a aussi des chansons et qu'elle ne sont pas précisément à la louange de la personne ainsi fêtée.



Notes Encyclopédiques

L'institut Pasteur, de Paris, pense arriver à guérir le cancer; d'après des expériences qui se poursuivent continuellement, le venin de certains serpents combiné avec d'autres produits serait un remède très efficace.

Le livre le plus haut coté existant en Angleterre est le *Codex Alexandrinus* qui est une transcription des Ecritures en quatre volumes; ce livre qui est conservé au *British Museum* est évalué un million six cent vingt-cinq mille dollars.

Un individu qui avait voyagé en chemin de fer sans billet, de Liverpool à Crewe, a présenté une curieuse défense au magistrat devant lequel il comparut: il prétendit avoir été en possession d'un billet mais l'avoir avalé. Le magistrat, toutefois, n'a pas avalé cela.

Dans l'annuaire des téléphones de Londres on trouve des noms assez curieux, c'est ainsi qu'il y a trois *Chickens*, cinq *Heavens*, quarante *Angels*, un *Kiss*, neuf *Pickles* et dix-sept *Ducks*. En cherchant bien on en trouverait probablement d'autres encore.

Un tableau de peinture dans lequel il n'y a pas de peinture du tout a été fait de cinq mille fragments de bois divers par un artiste menuisier anglais nommé Leonard Durkin; il représente le plus ancien pont de Southampton et a été acquis par la reine Mary.

A la prison de McNeil Island, près de San Francisco, les prisonniers qui le désirent peuvent suivre un cours d'aviation; leur instruction se borne toutefois à ce que l'on peut apprendre sur des appareils dépourvus d'ailes; on a jugé bon, en effet, de prendre cette précaution.

Un naturaliste français prétend que les rossignols chantent pendant leur sommeil, que certains poissons également, nagent étant endormis, que l'éléphant dort debout, et que les fourmis baillent et s'étirent comme des êtres humains lorsqu'elles s'éveillent.

Les expériences les plus précises faites relativement à la vitesse du vent dans les plus fortes tempêtes semblent prouver que cette vitesse peut atteindre mais ne dépasse pas cent cinquante milles à l'heure; c'est néanmoins suffisant pour occasionner les pires désastres.

On exhibe actuellement à New-York la reproduction en miniature d'une pagode chinoise en jade vert. Elle a demandé le travail de cent cinquante chinois pendant quatorze ans soit, en tout un million et demi d'heures de travail. Elle a été faite d'une masse de jade pesant huit tonnes.

Une lettre contenant une proposition de mariage par un officier Hongrois et écrite il y a dix-sept ans vient seulement d'être remise à sa destination, Mme Goldstein, dans la Yougoslavie. Si cette lettre était arrivée en son temps, il est possible que Mme Goldstein aurait porté un autre nom.

Un bateau de sauvetage insubmersible vient d'être imaginé en Angleterre; même s'il est retourné la quille en l'air il ne sombre pas et se remet en bonne position dans l'intervalle de vingt-cinq secondes. Le moteur, soigneusement enfermé dans un compartiment étanche ne cesse pas de marcher quelle que soit la position du bateau.

Deux vieilles filles de Galatz, dans la Roumanie, furent l'objet de plaintes à la police parce que leurs chats ennuyaient les voisins par leurs miaulements continuels. Une rapide enquête démontra que les dites vieilles filles hébergeaient en effet chez elles le nombre respectable de deux cent cinquante chats.

Un industriel de Liverpool vient d'inventer une maison pliante avec toit en toile imperméable, plancher de bois et quatre fenêtres avec vitres incassables; le tout, une fois démonté peut se placer dans une grosse valise et ne pèse que 168 livres. Deux personnes peuvent s'installer assez commodément dans cette maisonnette pliante qui semble l'idéal pour le campement d'été.

Une Raison pour laquelle les Dents des Chiens se Carient Rarement

Nous avons maintenant la réponse à cette question intrigante: "pourquoi les chiens aiment tant ronger un os." Ce que nos fidèles quadrupèdes nous ont appris sur la manière de combattre la carie des dents.



Un sourire attrayant doit compter sur des dents saines et brillantes. Beaucoup de femmes n'y pensent que lorsqu'il est trop tard.



Les éleveurs de chiens de race voient à ce que leur diète contienne beaucoup de minéraux et de vitamines.

Comment un artiste d'il y a un siècle ou plus décrivait les tortures du mal de dents.

COMME tout le monde sait, un os, un gros os succulent, est la chose la plus délicate que la gent canine puisse se mettre sous la dent. Quand le chien a fini de manger la viande, il continue de ronger son os, et, dans l'opinion de beaucoup de gens, c'est précisément à cause de cela que les chiens ont de si bonnes dents. Les os se composent surtout de calcium et de phosphore, ces mêmes minéraux qui font les dents fortes et solides. L'on croit que ce goût du chien pour les os n'est qu'un instinct qui le pousse à chercher les minéraux dont il a besoin.

Les humains devraient eux aussi manger des aliments riches en substances minérales. Le lait, l'huile de foie de morue et le fromage contiennent justement les minéraux et les vitamines nécessaires à former les os et les dents.

Le fait de ronger des substances dures, telles que les os, exerce naturellement les gencives du chien, et les garde saines. Cela nettoie les dents et explique assez bien pourquoi le chien n'est pas sujet à la carie des dents.

La cause active de la carie chez l'homme, à ce que disent les autorités dentaires, est la présence de bactéries productrices d'acides. Ces microbes causent la fermentation des particules de nourriture qui restent sur les dents et sous les gencives. Ceci produit des acides qui engendrent la carie. Ces microbes vivent dans la couche de film qui couvre les dents. Ce film se forme après chaque repas. Il s'introduit dans chaque petite crevasse. Le film colle de fait les microbes sur les dents. Nous avons, depuis des années, étudié les moyens d'enlever le film. Et récemment, nous avons fait une découverte, dans les laboratoires de la Com-

pagnie Pepsodent. Nous avons trouvé une substance de nettoyage nouvelle et différente. Cette substance de nettoyage et de polissage est deux fois plus douce et par conséquent plus sûre que ce qui est ordinairement employé dans les pâtes à dents.

Cette nouvelle substance de nettoyage se trouve exclusivement dans le Dentifrice Pepsodent. Etant plus douce, elle est plus sûre. Et c'est pourquoi le Pepsodent est considéré comme le type de la sûreté en fait de dentifrices. Il n'y en a pas pour le surpasser dans l'enlèvement du film et le polissage de l'émail.

GRATIS - TUBE DE 10 JOURS



THE PEPSODENT CO., Dept. 5204
191 George St. Toronto.

Envoyez un Tube de Pepsodent de 10 Jours à :

Nom _____

Adresse _____ 4358BF

Ville _____

Ce coupon sera sans valeur après le 7 octobre 1934. Un seul tube par famille.

COMMENT CLAIRE A ENLEVÉ LA ROUGEUR DE SES YEUX



Lorsque vos yeux sont rougis par les larmes, les veilles ou l'exposition au soleil, au vent ou à la poussière, appliquez quelques gouttes de MURINE. Elle fait vite disparaître toute trace de rougeur—laissant les yeux à leur mieux comme sensation et comme apparence! Cette lotion, éprouvée depuis des années coûte moins d'un sou par application et elle est en vente chez tous les droguistes. Ecrivez à Murine Co., 65 Front St. E., à Toronto, 2, pour obtenir une notice gratuite.

MURINE
POUR VOS
YEUX
FABRIQUÉE AU CANADA

Comment redonner de la

Couleur aux CHEVEUX GRIS



Convincez-vous vous-même que les cheveux gris sont superflus. Il suffit d'expérimenter sur une seule mèche. Vous constatez ainsi les résultats sans aucun risque. Peignez-vous simplement avec ce liquide incolore et les cheveux gris disparaissent. La couleur naturelle revient — noir, brun, auburn, blond. Absolument SANS DANGER. Les cheveux restent souples — peuvent être frisés ou ondulés. Pas besoin de les laver ou de les froter.

Demandez chez votre pharmacien une grande bouteille sur garantie de remboursement. Ou commandez l'essai gratuit.

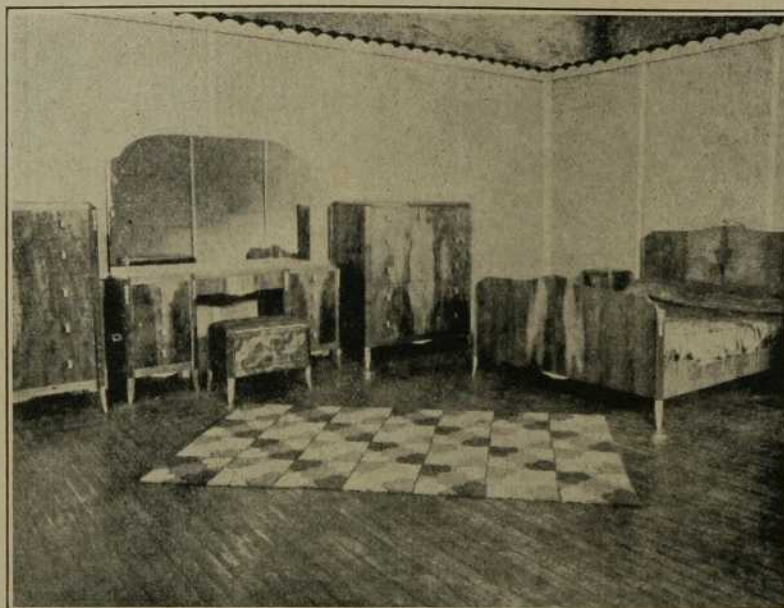
Le coupon procure le nécessaire gratuit—Des millions l'ont demandé... Pourquoi hésiter? Vous ne risquez rien — ne payez rien... Postez simplement le coupon.

MARY T. GOLDMAN
9034 Goldman Bldg. St. Paul, Minn.

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov. _____
Couleur de vos cheveux? _____

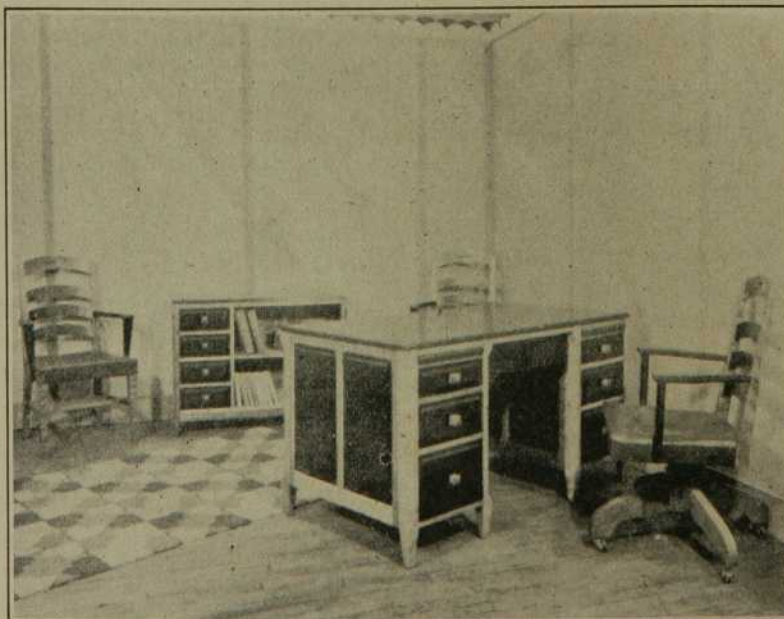
Le Liniment Egyptien Douglas est particulièrement recommandé pour infection du pis de la vache. Indispensable aussi dans les cas d'éparvins, courbes et suros des chevaux.

La Décoration du Foyer



Une chambre à coucher réalisée par l'atelier d'ébénisterie de l'Ecole Technique de Montréal, d'après les dessins originaux de Jean-Marie Gauvreau, chef de la section du meuble. Le directeur de l'Ecole Technique est M. Alphonse Bélanger.

GRACE à l'Atelier d'ébénisterie de l'Ecole Technique de Montréal, dirigé par MM. Alphonse Bélanger et Jean-Marie Gauvreau, ainsi qu'à l'Ecole des arts domestiques de Québec, nous assistons en ce moment à une renaissance de l'art de l'ébénisterie et de la décoration moderne dans la province de Québec.



Une autre création de l'atelier d'ébénisterie de l'Ecole Technique de Montréal. Ce mobilier de bureau, ou cabinet de travail, a également été exécuté d'après les dessins originaux de Jean-Marie Gauvreau. Pour tous les travaux de ce genre, l'Ecole Technique collabore avec Monsieur O.-A. Bériau, directeur de l'Ecole des arts domestiques de Québec.



UN ROMAN D'AMOUR

absolument
merveilleux

DANS

La Revue Populaire

d'AVRIL

Le Collier Brisé

par CONCORDIA MERREL

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE CIE Ltée
975 de Bullion, Montréal, Can.

LINE

(Suite de la page 9)

de loyer en retard. On parle de saisie.

La malheureuse doit quitter sa pension, à un jour d'avis, et se réfugier chez une amie, dont elle partagera le logement.

Ses heures de congé sont bousculées entre la visite au petit, qui a bientôt deux ans, et des séances à l'orphelinat, d'où elle sort brisée. Ses soucis la poursuivent tout le jour; le soir, elle les retrouve sous son oreiller.

Elle n'a plus le loisir de regarder en face la vie au visage énigmatique. Elle porte en soi son bonheur aboli, le présent douloureux et l'avenir sombre. Son unique pensée est pour les chéris qui grandissent, privés de tendresse et de sollicitude. Ses lèvres tremblent encore quand, seule dans ses minutes d'angoisse, elle jette le nom d'Aubert aux échos de la nuit. La chère ombre lui revient fidèle, tantôt diaphane, comme une pensée enveloppante, tantôt sous les traits de la photographie qu'elle a sous les yeux: un homme déjà mûr, aux prunelles voilées et au sourire épanoui. Ils se rencontrèrent au cours d'une villégiature. Quel compagnon de choix, s'émerveillant de sa jeunesse, de ses emballements pour les beautés qu'il soumettait à son admiration!

Leur vie à deux ne connut pas de ces heurts qui rendent difficiles les débuts de l'aventure conjugale. Leur bonheur tient en si peu d'années, et la vie sera si longue sans lui, seule jusqu'au bout, seule à envisager la lutte pour elle-même et sa nichée dispersée.

Le ménage Bérard ne s'est pas désintéressé de Line Vincent; mais la distance ne permet plus qu'une rare correspondance entre la jeune femme et les témoins des derniers jours d'Aubert.

Un matin de bise glacée, à peine est-elle à son travail, qu'un appel téléphonique la réclame. Son cœur bat à se rompre. Benoîte est alertée. Le petit a la fièvre. Le médecin exige l'hôpital. L'ambulance viendra le chercher dans une heure. Benoîte le conduira elle-même à Ste-Justine.

En dépit de sa répugnance à dévoiler ses petits drames intimes, la jeune femme doit s'ouvrir à son gérant, un homme froid et compassé, qui respecte son chagrin, et lui permet de courir à l'hôpital.

Les tramways sont chargés jusqu'au marche-pied. Pourquoi n'avoir pas hélé un taxi? Elle craint les complications financières, là-bas, les exigences de la faculté, qui ne consulte jamais la bourse des malheureux.

Elle entre à l'hôpital en coup de vent, et se précipite dans l'ascenseur. Au troisième étage, on la dirige vers le grand dortoir où s'allignent les petits lits blancs.

Elle aperçoit son mioche fiévreux, accablé, ahuri à la vue d'étrangers, entre les mains de qui Benoîte a dû se résigner à le laisser.

La prenant à l'écart, le médecin lui annonce que l'enfant a la diphthérie et devra, sur-le-champ, être transporté à l'hôpital des maladies contagieuses. Les réssitances maternelles n'ont aucune prise sur l'homme de science, qui demeure inflexible.

Egarée, Line erre dans le salon de l'hôpital, cherchant à éluder l'angoissant problème d'enfermer son bambin en quarantaine. Elle est si tourmentée, qu'elle n'entend pas s'approcher quelqu'un qui, doucement, lui touche le bras.

— Pardonnez-moi mon indiscretion, Madame. J'ai entendu votre conversation avec le médecin du troisième. La chambre de ma fillette est contigue à l'alcôve des enfants. Je comprends votre indignation devant l'arrêt qui ne sait concilier avec l'âge du petit d'austères mesures de prudence.

Confuse d'avoir donné à cet inconnu le spectacle de ses larmes, Line reprend:

— C'est mon bébé, Monsieur. J'ai dû quitter mon poste en déserteuse, ce matin. Je n'ai d'autres loisirs que le soir et alors, on me refusera accès auprès de lui. Il y périra d'ennui!

Son chagrin la suffoque.

— Puis-je vous être utile? Disposez de ma voiture. Mon chauffeur vous conduira à l'instant à l'hôpital d'isolation, où vous le verrez à son arrivée.

Line se confond en remerciements. Le visiteur tire d'un carnet sa carte d'affaires, qu'il lui tend, en prenant congé:

AUGUSTE RAYMOND
Importateur et fabricant
de soieries

— J'aurais dû y penser, se dit Line Vincent en montant en voi-
(Suite à la page 40)

Voici ce qu'il y a à faire

Quand Votre Enfant Refuse des Légumes

—et ne veut pas boire de lait



Un Moyen de Lui Donner une Véritable Faim même d'Aliments tels que les Epinards... Un moyen qui Souvent Augmentera Son Poids au Taux d'une Livre ou Plus par Semaine.

ENFIN, un moyen de susciter chez les "faibles mangeurs" une faim même de légumes et de lait. Un moyen d'en finir avec les "scènes" des heures de repas — plus d'incitation ni de sommation.

Le procédé n'opère PAS seulement en tentant le goût... mais il produit réellement la sensation de la faim d'une façon absolument naturelle.

Non seulement constaterez-vous que votre enfant ne se plaint pas de manger des aliments tels que les épinards, les carottes et la laitue; mais vous le verrez probablement disposé à boire chaque jour deux fois plus de lait qu'il n'en avait l'habitude. L'on a constaté qu'une remarquable découverte alimentaire appelée Ovaltine — que l'on sert mélangée avec du lait — produit ce résultat unique; elle le fait pour les raisons expliquées ci-dessous:

Comment Elle Rend Heureux Ceux Qui "Manquent d'Appétit"

Premièrement: Ovaltine est une riche source de cette Vitamine B excitatrice d'appétit et qui fait défaut dans beaucoup d'aliments quotidiens.

Deuxièmement: Ovaltine est non seulement nourrissante par elle-même, mais se digère aussi si facilement qu'elle n'impose à l'estomac qu'une tâche minimum, contribuant ainsi à alléger les fonctions digestives réclamées d'un estomac surtaxé ou "lent".

Ces caractéristiques d'Ovaltine sont importantes; et les spécialistes vous diront que l'enfant dont la digestion est défectueuse

ou "lente" est habituellement celui qui ne veut pas manger, qui écarte les légumes et refuse de boire du lait.

Commencez Aujourd'hui Même

Pour l'amour de votre enfant, nous vous prions instamment d'essayer Ovaltine. Remarquez la différence presque immédiate dans l'appétit de votre enfant. Notez aussi l'accroissement constant de poids, d'équilibre nerveux et de vigueur. Servez Ovaltine au déjeuner, toujours — puis aussi aux autres repas et entre les repas. Vous pouvez vous la procurer à n'importe quelle pharmacie ou épicerie. Ou bien envoyez le coupon donnant droit à un approvisionnement d'essai.

REMARQUE: Des milliers de personnes nerveuses, hommes et femmes, font usage d'Ovaltine pour recouvrer leur vitalité quand elles sont fatiguées. Les médecins la recommandent fortement contre l'insomnie — et comme aliment fortifiant pour les mères qui nourrissent, les convalescents et les personnes âgées.

METTEZ A LA POSTE POUR RECEVOIR UN APPROVISIONNEMENT D'ESSAI

A. WANDER Ltd.,
Edmwood Park,
Peterboro, Ont.,
Dépt. LE 8-4

Offre Spéciale

Le Gobelet d'Annie l'Orpheline

Avec illustrations en couleurs d'Annie l'Orpheline et de son chien Sandy. Gobelet d'Annie l'Orpheline et paquet échantillon, 25c.

Envoyez-moi votre paquet échantillon d'Ovaltine. J'inclus 10c pour couvrir les frais d'emballage et de poste. (Ou 25c pour l'offre spéciale à droite.)

Nom _____
(Ecrivez vos nom et adresse en moult bien lisible)

Adresse _____

Ville _____ Prop. _____

(Un paquet par personne)

OVALTINE
Le Breuvage-Aliment Idéal



EVITEZ LA STIMULATION EXCESSIVE DE LA CAFEINE



LA CAFEINE est un stimulant puissant qui se trouve dans le thé et le café. Elle est parfois utile, comme le sait bien le personnel des hôpitaux. Malheureusement, une cuillerée à soupe de café moulu contient de 1 à 2 grains de caféine. Voici donc une drogue qui peut être une aide lorsqu'elle est ordonnée par le docteur ou qui peut être nuisible aux habitués du thé et du café qui sont affectés par son action.

Il y a, bien entendu, beaucoup de gens qui peuvent boire du thé et du café modérément sans en ressentir les mauvais effets — sans souffrir d'insomnie et autres ennuis désagréables. Mais pas tout le monde, loin de là.

BUVEZ DU POSTUM

Qu'importe combien solide est votre cœur, évitez la stimulation constante des breuvages familiers, soi-disant « sans danger », tels que le thé et le café. Buvez du Postum — et vous buvez sagement. Ce breuvage chaud est bon pour toute la famille. Tous se régaleront de sa riche saveur. Se fait instantanément dans une tasse pour environ un demi sou. Ou bien, il y a la Céréale Postum qui se prépare en

20 minutes par ébullition ou dans un percolateur. Faites un essai de 30 jours. Nous vous aiderons à commencer cet essai en vous fournissant, gratuitement, une quantité suffisante de Postum pour la première semaine. Ecrivez simplement au Service des Consommateurs, Canadian Postum Co., Limited, 3510 rue Albert, St-Henri, Montréal, Québec.

SANS DANGER POUR LES ENFANTS

Les enfants aiment avoir les mêmes breuvages que les grandes personnes, mais il est probable que vous ne leur donnez pas de thé ni de café. Une boisson chaude leur fait du bien. Faites-leur de l'Instant Postum, en vous servant de lait chaud (non bouilli) au lieu d'eau bouillante. Ils en aimeront immédiatement le goût.



P.2F-34M

AUTRE SAISON Autres Modes



AGNES

ENCORE UN PEU DE
VELOURS, AVANT ET
AVEC LA PAILLE !...

Postum



LUCILE PARAY

ROBE PRINTANIERE ET
CHAPEAU FORMANT
ENSEMBLE. TISSU LAINE
ET LAME. NOIR ET OR.

La Beauté commence avec les CHEVEUX

Votre coiffure, la plus importante des caractéristiques de charme et de bonne apparence, mérite votre soin le plus averti.

Ne prenez pas de risques — faites-vous donner une Ondulation Nestle qui refait la santé et la vitalité des cheveux tout en accroissant leur lustre et leur beauté. Les coiffeurs experts qui emploient les produits Nestle faits au Canada et éprouvés au laboratoire assurent votre beauté en vous donnant une Ondulation Nestle.

● Cherchez cette Carte d'Etalage dans les Salons de Coiffure choisis pour donner les Ondulations Nestle.

Aux écoutes pour le
Programme de l'Ondulation Nestle à 8.45
p.m., tous les lundis,
sur CKAC, Montréal.



Les
Ondulations Nestle
Glorifient la Chevelure



Aussi facile de **NUANCER** que de bleuir
QUAND VOUS EMPLOYEZ DY-O-LA



La DY-O-LA étant une teinture fortement concentrée, il n'en faut qu'un plein dé dans de l'eau pour nuancer vêtements de dessous, rideaux, dessus de lits, etc. Employée dans l'eau froide, une nuance DY-O-LA résistera à 2 ou 3 lavages, tandis qu'un court bouillage rendra la couleur lavable. Ceci veut dire que pour nuancer comme pour teindre à fond, DY-O-LA vous donnera satisfaction. C'est en outre la seule teinture qui teindra soie, coton, laine, rayon, toile ou tissus mixtes. Toutes couleurs: 10c le paquet.

**TEINTURE
DY-O-LA**

La DY-O-LA est toujours de couleur uniforme. Se dissout parfaitement et teint également. Choisissez vos couleurs d'après les échantillons de votre marchand.

TEINT
DANS L'EAU BOUILLANTE
NUANCE
DANS L'EAU FROIDE

F73G

Lisez **LA REVUE POPULAIRE**

Arts, Lettres, Sciences, Histoire

UN ROMAN COMPLET DANS CHAQUE NUMERO

Dans tous les dépôts de journaux — 15 cents

Photos SCAIONI, Paris,
exclusives au SAMEDI et
à LA REVUE POPULAIRE

"61" Quick Drying

FLOOR VARNISH

Avec le Vernis à Plancher de Séchage Rapide "61", vous n'avez pas besoin de surveiller vos parquets—NI DE LES POLIR. Pendant des années, vous n'avez pas le soumettre qu'à un entretien ordinaire. Finis les lavages de planchers! Le "61" n'est PAS GLISSANT. Il dure même plus longtemps sur meubles et boiseries. Rafraîchit et protège le linoléum. A l'épreuve des talons, marques et eau. Sèche en 4 heures. "61" se vend en Vernis Brillant, Fini Satin, Fini Mat et quatre couleurs de bois chez marchands de peinture et quincailliers.

Pratt & Lambert Inc.,
Fort Erie, Ont.

HEELPROOF

MARPROOF

WATERPROOF

PRATT & LAMBERT PAINT AND VARNISH

Essayez LA NOUVELLE Maybelline

NON-CUISANTE
A L'ÉPREUVE DES LARMES



Embellissez vos yeux de cette manière simple et nouvelle — avec la NOUVELLE Maybelline. Assombrir instantanément les cils et les fait paraître naturellement longs et brillants. S'applique simplement et facilement. Non cuisante et à l'épreuve des larmes. Noir ou brun. 75c aux comptoirs d'articles de toilette. Distributeurs: Palmers, Ltd. Montréal.

Jouez la GUITARE HAWAÏENNE

APPRENEZ A JOUER la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet, Méthode facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITE avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés, recommandent notre cours. Informez-vous. Écrivez AUJOURD'HUI.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAÏENNE
251-S rue St-Joseph Québec

GAGNEZ \$25.00 PAR SEMAINE



AGENTS DEMANDÉS

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Écrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements, Ontario Neckwear Co., Dépt. 515, Toronto 8, Ontario.

LINE

(Suite de la page 37)

ture. Aubert me le désigna un jour, ajoutant: "Voilà un industriel qui a le sens de l'art".

Auguste Raymond fait un commerce exclusif par le soin qu'il apporte aux moindres détails de ses fabrications et importations. Sur une soie grège, qu'il importe du Japon, son chimiste imprime de jolis dessins. Parfois, ce sont des miniatures de paysages, des fleurs exotiques dont Raymond a souvent fait l'esquisse lui-même, au cours de ses voyages.

Dans l'opulente automobile du tisserand, Line suit l'ambulance jusqu'à la destination du petit, qui, fatigué de pleurer, s'est endormi. Elle l'embrasse furtivement et s'éloigne désespérée.

Au cours de la discussion surprise à Ste-Justine, Auguste Raymond a retenu le nom de la jeune femme. Il ignorait jusqu'ici le sort de la veuve d'Aubert Vincent. Sa curiosité se double d'un sentiment ému envers celle dont il vient d'effleurer la vaillance.

Une rencontre fortuite le sert à souhait. Il croise au club le mari de Lucile, Gustave Dolbeau.

— Vraiment, elle est à l'hôpital? demande Dolbeau.

— Son bébé a la diphtérie.

Dolbeau tourmente sa moustache en sourcillant:

— Je n'en savais rien. Il y a un bon moment que Line ne nous a tre dans l'ordre. La quarantaine est prise par tant d'organisations de charité! Et puis, Line est si fière!

Auguste Raymond comprend qu'elle est avant tout bien délaissée, et sa sympathie s'en accroît d'autant.

Les mauvais jours passent drus, malgré l'encombrement de courses et de soucis. Finalement, tout rentre dans l'ordre. La quarantaine est levée et l'enfant est rendu à Bénoîte.

Les trois aînés ont congé. C'est Pâques. Ils sont ivres de plaisir. La journée est magnifique. Les oiseaux font choeur dans l'hosanna universel, qui a fait danser le soleil à l'aube et agite les ramures de chants printaniers.

La foule est pimpante. Les enfants ne tarissent pas de contentement. Line écoute d'une oreille distraite l'écho de leur vie d'écoliers, à qui manque la sollicitude paternelle; mais l'enfance a de miraculeuses ressources d'oubli.

Ils sont trois: deux garçons et une fillette, Mireille, trois pensionnaires qu'exalte leur liberté d'un jour.

Au tournant d'une rue, un cha peau s'enlève. Line reconnaît le fabricant de soie, qui fait un pas vers elle. Auguste Raymond a adopté l'attitude d'un vieil ami d'Aubert.

— Il faudra, en juillet, m'envoyer ces deux gamins et leur petite soeur. Les miens passent l'été seuls, au chalet, avec ma gouvernante.

— Mes garçons seraient fous de joie, et toi aussi, Mireille? Mais vraiment, oserai-je accepter pour eux pareille hospitalité? Songez au brouhaha que représentent trois enfants de plus à surveiller.

— Ils se surveillent mutuellement. Le camp est perdu dans une pineraie, qui domine le lac. Des balançoires, une tente pour les jours de pluie et des bains au soleil, quand il fait beau temps. Ils manquent d'air, vos écoliers. Ils sont pâlots.

— Et pour cause. Vous leur mettez l'eau à la bouche. Ils ne cesseront maintenant de rêver à l'été, qui sera lent à venir.

— Il faut se hâter de rêver, quand on est jeune!

Line n'a pas, jusqu'ici, remarqué l'envahissement de celui qui s'immiscie dans sa vie, en ami secourable. Elle interroge la photographie d'Aubert qui conserve son sourire attendri. Elle en est troublée. Son chagrin n'est pas éteint. Elle proteste de sa fidélité. Jamais, elle ne saura forfaire au culte du souvenir...

Avec la riante perspective des vacances, le temps fait des pas de géant sur le calendrier de l'orphelinat. Les projets nouveaux éclairent les jours monotones, séparent des autres les trois enfants qui, en secret, bénissent le tisserand généreux.

Line Vincent est heureuse de l'aubaine qui s'offre. Auguste Raymond est-il pourtant aussi désintéressé qu'il le veut paraître? Elle n'ignore pas qu'il a perdu sa femme au temps où mourut Aubert. L'intimité, qui s'insinue doucement entre eux, l'effraie, malgré la confiance que lui inspire cet homme et l'admiration respectueuse dont il l'entoure.

La nuit est apaisante et douce, le ciel criblé d'étoiles, L'automobile (Suite à la page 41)

MAINS de 20 ans



... à 41 ans



● Vos mains peuvent avoir la douceur satinée et la fraîcheur de la jeunesse malgré les intempéries, les travaux de la maison ou du bureau.

Vous en doutez — vous croyez que ce serait trop beau? Essayez alors le Baume Italien Campana pendant quelques jours et vous verrez si c'est possible! Vous comprendrez ensuite pourquoi ce produit est le protecteur de la peau qui se vend le plus au Canada!

Vous conviendrez qu'une préparation qui jouit d'une vogue aussi générale depuis tant d'années mérite qu'on en fasse l'essai! Vous admettez que pour s'être acquis une telle popularité, le Baume Italien Campana doit posséder des propriétés vraiment efficaces! Croyez-le, cette création d'un dermatologiste italien de réputation internationale est différente, excellente! Elle est garantie faire disparaître les rugosités, les gerçures et la sécheresse de la peau plus rapidement que tout ce que vous pouvez avoir employé jusqu'ici. En vente dans les pharmacies et magasins à rayons en bouteilles à 35c, 60c et \$1.00 — aussi en tubes à 25c.

BAUME ITALIEN

Campana



L'EMOLLIENT ORIGINAL DE LA PEAU

Aussi vendu en tubes à 25c

Gratis CAMPANA CORPORATION LIMITED, 4 Caledonia Road, Toronto
Messieurs, veuillez m'envoyer une bouteille, format "VANITY", de Baume Italien Campana — GRATIS et port payé.

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov. _____ L. S. _____

"LE PRODUIT LE PLUS ECONOMIQUE AU CANADA POUR PROTEGER LA PEAU"

LINE

(Suite de la page 40)

d'Auguste Raymond fuit vers la ville piquée de lumières.

Line Vincent a passé le dimanche à la campagne auprès de ses bambins. Les beautés du site, l'agrément de la villa lui rappellent le cadre familial des villégiatures anciennes; mais les petits, qui s'éveillent à de pareils enchantements, sont convaincus que le soleil ne luit, que les poissons ne frétilent à fleur d'eau, que le chien ne gambade que pour ajouter à leur joie de vivre.

La visite de leur mère, pour un instant, a failli empoisonner leur bonheur, par l'obsession du retour possible; mais devant l'assurance du contraire, ils ont repris leurs jeux.

La voiture file à grande allure. L'ombre s'épaissit sur la route, de chaque côté du large sillon lumineux projeté par les phares.

— Ce sera dommage de séparer ces enfants, remarque Auguste Raymond. On dirait qu'ils ont grandi ensemble, tant ils s'entendent bien.

— Les vôtres n'approfondissent sans doute pas l'immense bienfait de leur camaraderie pour mes gosses, si neufs à tout ce confort.

Chacun respire dans l'atmosphère de sa propre vie. Raymond, l'homme au cerveau héroïque et à l'âme secrètement affamée, s'ingénie

par des confidences anodines à se rapprocher de sa compagne. Sa constance aura-t-elle enfin raison des hésitations de la jeune femme, qui sait détourner habilement ses aveux. Triomphera-t-il jamais de l'artiste qui, en mourant, la riva à sa mémoire? Se murera-t-elle longtemps encore dans son obstination de solitude?

À Ottawa, ce sont les funérailles de Luc Bérard, le poète canadien, à qui la France vient de décerner les palmes académiques. Il a succombé à une angine, au retour d'un voyage en Nouvelle-Angleterre, où il porta la parole à l'élite franco-américaine.

Il préside à sa dernière assemblée avec tout le décorum et la dignité qui lui sont coutumières. Toute la capitale est représentée aux obsèques de cet intellectuel au grand cœur, ouvert à toutes les initiatives.

Un étranger se mêle au cortège et partage l'émotion générale. C'est Auguste Raymond, qui a tenu à venir, au nom de sa femme, rendre hommage à celui qui fut pour Line l'inappréciable ami, le confident des jours enfuis.

MARIE-ROSE TURCOT

MATIN

Le coq égosillé chancelle comme un pître.
Par de grands coups de clarté, le soleil cogne aux vitres
Et, dans un remuement de feuillage et d'oiseaux,
Poursuit l'aube blottie au lit vert des roseaux.
Un volet qu'on entr'ouvre éveille le village.
Voici qu'un jardin bouge, où la poule saccage
La motte que blesse un furtif érafllement.
La coccinelle court et veut obstinément
Contourner du melon la panse lisse et ronde.
Le ciel crève d'été, toute la vie est blonde.
Des dindons hébétés picossent par erreur
Le rayon, sucre d'or. Une haute chaleur,
Lasse d'avoir plané, rabat son aile chaude
Sur les maisons, le sol. La ruche entière rôde.
Sur le sein plus rosé d'un calice mignon,
Comme une bouche, s'attarde le papillon,
Pendant que le soleil, sabot lourd de lumière,
Vient gravir le perron en écrasant le lierre.

MEDJE VEZINA

Extrait de *Chaque heure a son visage*
Les Editions du Totem, Montréal, 1934.



et voici pourquoi elle est si bonne pour vous !”

Mon Dentiste me disait : « Il y a bien des années les gens mastiquaient des aliments plus coriaces que nos aliments modernes si mous. Il me recommanda la délicieuse Dentyne pour assurer à ma bouche et à mes dents, l'exercice vigoureux qui leur est nécessaire. »

La Dentyne est préparée avec une consistance spéciale afin de procurer la mastication plus ferme dont nous, gens modernes, avons besoin. Cet exercice essentiel, disent les experts en hygiène buccale, stimule les tissus de la bouche, aide cette dernière à se nettoyer elle-même... et améliore l'état des dents.

La plupart des gens aiment mâcher de la gomme pour sa saveur. Vous constaterez que la Dentyne possède un goût frais et piquant qui vous plaira. Adoptez dès maintenant cette méthode agréable pour avoir une bouche saine. Achetez un paquet de Dentyne aujourd'hui. Que toute la famille en mâche.

Mâchez l'exquise
Dentyne

ASSURE UNE BOUCHE SAINTE. CONSERVE AUX DENTS LEUR BLANCHEUR



NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN



Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent de Paul (Comté Laval), P. Q.

COUPON D'ABONNEMENT Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville et Province

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada.



Le secret d'une pâte bien réussie

Quand vous ratez la cuisson de vos pâtes, vous pouvez vous en prendre, le plus souvent, à la poudre à pâte, à la soude et au sel. Car ces ingrédients importants sont les plus difficiles à mesurer, dans le cas de presque toutes les recettes.

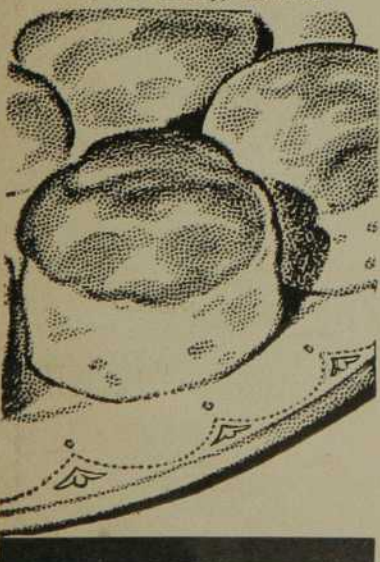
La Farine Préparée Brodie XXX contient ces trois ingrédients dans les proportions strictement voulues pour faire des gâteaux, galettes, crêpes, croûtes de tartes, etc. Vous économisez ainsi du temps et vous êtes sûre de vos résultats. Depuis longtemps à l'honneur dans les cuisines du Québec. L'essayer une fois, c'est l'adopter.

**FARINE PRÉPARÉE
XXX
BRODIE**

Bas de sole gratuits

Vous pouvez échanger contre de beaux bas de sole façonnés et autres primes attrayantes les coupons des paquets de Farine Préparée Brodie XXX et autres produits de qualité Brodie & Harvie. Collectionnez les coupons et faites venir notre liste de primes.

BRODIE & HARVIE, LIMITED
914, rue Bleury, Montréal



Recettes de Bonne Cuisine

Par Lucille St-Didier, directrice de la chronique culinaire

Soupe au lait

Tous les produits, de même que le riz et les pâtes d'Italie, vermicelle, etc., se font au lait employé comme bouillon. On les sale et on les sucre, suivant le goût. Même sucré, un peu de sel est nécessaire. Eviter de tenir trop épais. Vous pouvez faire également une excellente soupe avec des croûtons de pain. En ce cas, liez votre lait avec quatre jaunes d'œufs pour une chopine; faites prendre en tournant avec une cuillère de bois, sans laisser bouillir; au moment où le lait épaissit assez pour attacher à la cuillère, versez dans la soupière, sur votre pain.

Soles de Mornay

Faites blanchir une ou deux soles et laissez-les égoutter. D'autre part, faites cuire deux tiges de céleri coupées en petits dés dans un bon morceau de beurre et un peu de bouillon ou d'eau; passez le tout à la passoire. Faites un roux blanc avec du lait et ajoutez-y un peu de fromage de Gruyère râpé, ainsi que les céleris passés. Mettez les filets de soles dans un plat à gratiner, recouvrez-les de la sauce, saupoudrez le tout de gruyère râpé et de fine chapelure et faites prendre couleur au four.

Sauce à Salades en crème fouettée

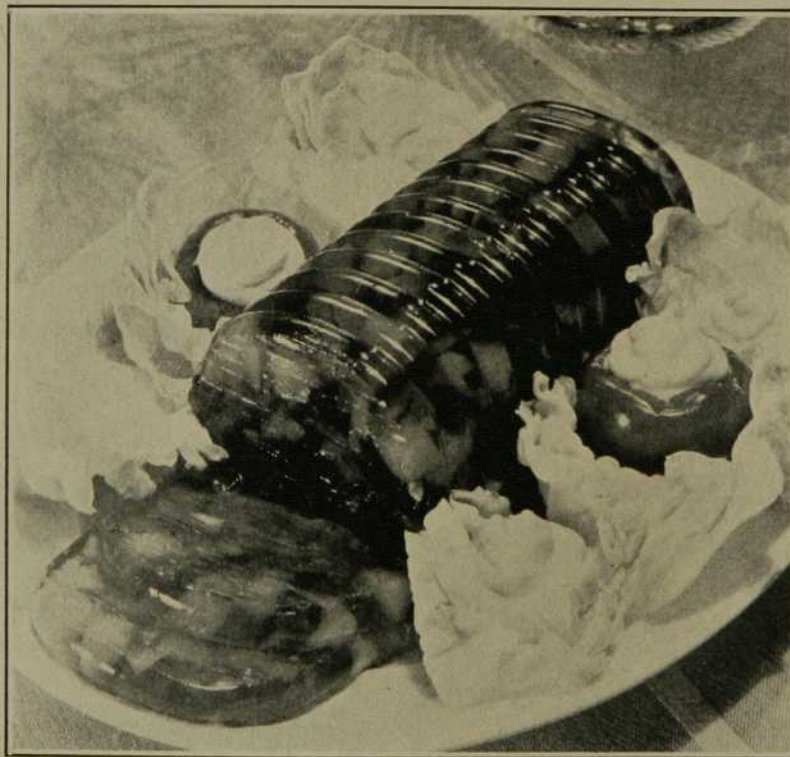
Fouettez un demiard de crème douce jusqu'à ce qu'elle devienne épaisse et lisse. Mélangez ensemble un quart de tasse chacun de jus de citron et de vinaigre, une cuillerée à thé de sel, une pincée de poivre et une cuillerée à thé de moutarde préparée. Ajoutez graduellement ce mélange à la crème fouettée tout en battant.

Salade d'agneau en pain

1 paquet Poudre à Gelée au Citron XXX Brodie; 2 1/2 t. agneau froid émincé; 2 c. à soupe piment vert haché; 1 tasse céleri haché; poivre et sel au goût. — Dissolvez la poudre à gelée dans une tasse d'eau bouillante et ajoutez une tasse d'eau froide. Lorsque légèrement épaissie, incorporez en brassant l'agneau, le piment et le céleri. Laissez prendre en refroidissant, soit dans un grand moule, soit dans de petits moules séparés, puis servez avec garniture de laitue et de tomates tranchées.

Un bon spaghetti

1 oignon moyen haché; 2 c. à soupe beurre; 1 lb lard frais moulu; 2 c. à soupe farine; 1 c. à thé sel; 1/4 c. à thé poivre; 1 boîte d'une livre Bouillon Heinz au Boeuf avec Orge; 1 grosse boîte Spaghetti cuit Heinz avec Sauce aux Tomates. — Faites griller l'oignon avec le beurre dans une poêle. Ajoutez le lard et faites cuire lentement jusqu'à brunissement. Saupoudrez de farine et mettez l'assaisonnement. Versez le bouillon au boeuf et le spaghetti et faites cuire légèrement pour que le tout soit bien chaud. Environ 15 minutes. Ce plat est pour 8 personnes.



Une belle salade, comme on peut en faire en quantité avec du Jell-O.

Oeufs frites, sauce tomate

Mettez du beurre ou, ce qui est préférable, de l'huile d'olives bien pure et d'excellente qualité, dans une petite poêle que vous posez sur le feu. Lorsque l'huile est bien chaude, cassez un œuf dans une assiette, salez et poivrez, et versez-le dans la poêle que vous inclinez de manière qu'il baigne bien dans le liquide. Ramenez le blanc sur le jaune avec une cuiller pour donner à l'œuf la forme la plus ronde possible. Après cuisson, retirez-le de la poêle avec une écumoire et posez-le sur une serviette pour en bien égoutter l'huile. Opérez successivement de la même façon pour les œufs, et dressez-les sur un plat en les masquant d'une bonne sauce tomate.

Boeuf bouilli aux navets

Epluchez des navets d'égale grosseur, faites-les sauter au beurre; lorsqu'ils auront belle couleur, faites un roux à part, mouillez avec du bouillon, mettez un morceau de sucre, salez; ajoutez vos navets et un bouquet garni, laissez cuire environ un quart d'heure. Mettez chauffer votre boeuf en morceaux dans votre ragoût et servez.

Boeuf bouilli à l'huile

Coupez votre boeuf par petites tranches, assaisonnez-le de sel, poivre, persil ou cerfeuil, ciboules, échalotes, etc., le tout haché fin, versez sur le tout de l'huile et du vinaigre, remuez comme une salade et servez.



Pouding aux pruneaux

2 tasses pruneaux bouillis; 1 tasse Lait Eagle Condensé-Sucré. — Mêlez les pruneaux bouillis et hachés avec le Lait Eagle Condensé-Sucré. Versez dans des moules beurrés. Faites cuire 40 minutes à four modéré (325° F.). Servez avec une Sauce Crème de Citron Magique. Recette pour 6 convives.

T'a'pas ?

(OUBLIÉ CES ÉMOTIONS DE TA VIE DE JEUNESSE?)



Te rappelles-tu la fois que tu flanquas une dégelée au costaud de l'école et devins le héros du quartier ?



Te rappelles-tu ta première paire de grands pantalons ?



Te rappelles-tu ta première visite officielle à une jeune fille ?



Te rappelles-tu ton premier verre de BLACK HORSE ?
Ça ce fut un moment d'émotion que tu n'oublieras jamais !

Dites simplement-
"Bière

BLACK

HORSE

Dawes, S.V.P."



L'idée de grouper ainsi sur la table, sauces, condiments et marinades, nous vient d'Angleterre, où l'on a imaginé ce commode plateau tournant auquel on donne le nom de "Lazy Susan", parce qu'il élimine la nécessité de "passer" ces choses d'un convive à l'autre. Quand il est bien garni, ce plateau fait très bon effet sur la table et incite les convives à essayer les produits délicieux qui y sont étalés.

Adoptez cette idée ingénieuse

par Joséphine Gibson

L'HOTESSE qui sait recevoir, présente et dispose ses mets de façon à exciter l'appétit de ses invités. Pour arriver à ce résultat, elle met en oeuvre toute l'ingéniosité dont elle est capable. Cependant, il arrive parfois, parce que les goûts ne sont pas tous les mêmes, qu'elle n'obtient pas tout le succès qu'elle aurait désiré.

Même dans une famille, cette variété dans les goûts peut très bien exister. Et cela ne se produit pas seulement chez les jeunes, mais le père de famille lui-même, lorsqu'il rentre de son travail fatigué et impatient, a de petits caprices que la maman bien avisée fait bien de respecter.

Évitez de "passer les choses"

Le moyen de satisfaire tout le monde, à mon avis, est de fournir à chacun ce qu'il lui faut pour relever à sa façon le goût des mets qui lui sont présentés. La chose est facile à l'aide de ce commode plateau tournant auquel, en Angleterre, on a donné le nom curieux de "Lazy Susan", parce qu'il élimine la nécessité de "passer" autour de la table les sauces, condiments et marinades dont on doit avoir soin de le garnir abondamment. De cette manière, chacun peut choisir la sauce ou le produit qui lui plaît particulièrement, selon les plats qui sont servis.

Mais la variété est le secret du succès de ce plateau tournant sur votre table, car n'oubliez pas que vous avez à satisfaire toutes sortes de goûts. Correctement garni, le "Lazy Susan" doit comprendre le ketchup aux tomates Heinz, la sauce Chili Heinz, la sauce Worcestershire Heinz, la moutarde préparée Heinz, du vinaigre et de l'huile d'olive importée Heinz, la sauce à bifteck Heinz et le raifort Heinz (horse radish). Chacun de ces différents produits relève à sa façon la saveur de mets différents.

C'est la saveur qui importe

Tous les produits que j'ai mentionnés appartiennent à l'assortiment des 57 variétés. Beaucoup d'hommes — et de femmes aussi — reconnaissent que ces sauces et condiments Heinz ne sont pas ordinaires. C'est parce qu'à la Compagnie Heinz, ce qui importe surtout et avant tout, c'est la saveur, la pureté et la valeur reconstituante des produits fabriqués.

Ainsi, par exemple, dans les jardins où sont cultivées les tomates de choix Heinz, ces fruits succulents sont cueillis au point de parfaite maturité, puis dans l'espace de quelques heures, sont convertis en délicieux ketchup. Toute humidité inutile est évaporée dans de grandes marmites découvertes. Un sucre granulé pur est ajouté, en même temps que de fines épices orientales, puis l'épaisse sauce savoureuse est versée chaude dans les bouteilles et cachetée. C'est ainsi qu'est préparé le meilleur ketchup au monde!

Mettez des sauces sur la table

Adoptez cette idée ingénieuse du plateau tournant garni de sauces et condiments et vous provoquerez les commentaires élogieux de tous les membres de votre famille. Et votre mari, rentrant à la maison après une journée bien remplie, saura apprécier ces produits permettant d'obtenir toute une variété d'appétissantes saveurs.

Pour les convives inattendus

Sur votre "tablette d'urgence", dans votre garde-manger, ayez soin de toujours avoir un assortiment de soupes Heinz, de jus de tomates Heinz, de spaghetti cuit Heinz et des quatre variétés de fèves cuites au four Heinz. De cette façon, vous serez toujours prête à servir un repas à la dernière minute.

Avec les 57 variétés Heinz, vous pouvez servir des repas plus attrayants. Fabriquées à Leamington, Canada, par la H. J. Heinz Company.



ON AIME TOUS LA SOUPE !

Vous pouvez servir de délicieuses soupes Heinz différentes pendant des jours et des jours... des soupes exquises comme celles préparées à la maison... et cela en faisant simplement chauffer la boîte avant de mettre sur la table: Crème de Champignons, Crème de Tomates, Crème de Pois Verts, Crème de Céleri, Crème d'Asperges, Légumes (comportant 13 sortes de légumes), Bouillon de Bœuf, Nouilles avec Poulet, Tête de Veau (Mock Turtle) et Bouillon de Mouton.



APPÉTISANTE SALADE DE LÉGUMES

Avec un peu de laitue, vos restes de légumes peuvent être transformés en une succulente salade et servis avec une sauce préparée ainsi: mélangez ensemble $\frac{1}{2}$ c. à thé de sel, 1 c. à thé de sucre et $\frac{1}{8}$ de c. à thé de paprika; ajoutez ensuite $\frac{1}{4}$ de tasse de vinaigre Heinz et $\frac{1}{2}$ tasse d'huile d'olive Heinz, puis battez à fond.